

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Ce monde, chère Agnès, est une étrange chose!

MOL.

TOME VIII.



A AMSTERDAM.

1788.


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE



TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE DCCLXVI.

Erreur rectifiée.

QUAND on s'eſt trompé, il faut ſe réformer. Non, Paris n'eſt point une tête trop groſſe, & diſproportionnée pour le royaume. Cette figure de rhétorique, que j'avois adoptée, eſt ſans juſteſſe; car, ſans une grande capitale, il ne faut eſpérer chez un peuple, ni politeſſe, ni reſſources, ni inſtruction. Les grandes villes ne dévorent point les campagnes; elles ne les rendent

que plus floriſſantes par les moyens de reproductions & de conſommation. L'agriculture n'eſt jamais plus brillante qu'alentour des villes populeuſes. Les habitans aiſés ont des terres qu'ils ſurveillent. Ainſi, laiſſons la capitale avec ſa grande population. J'oſe dire même que cette ville eſt néceſſaire pour maintenir la liberté nationale ; elle impoſe au ſouverain des ſoins & des ménagemens particuliers ; elle donne le ſignal à toutes les autres villes, pour tous les ſecours publics, ſoit en argent, ſoit en vaiſſeaux ; elle eſt le foyer des lumières ; c'eſt de ſon ſein que partent les cris de joie ou de mécontentement. Paris n'éprouve aucune impreſſion que le reſte du royaume ne la reſſente auſſi-tôt très-vivement ; c'eſt le centre commun de l'activité nationale, de ſon intelligence, de ſes vues & de ſes grandes reſſources. Il ne faut pas détruire cette métropole, par cela ſeul qu'elle eſt la capitale de la France, ſous peine de voir renverſer tout l'état.

Si l'on a vu des républiques compoſées

d'une ſeule ville ſans terre & ſans domaine, qui n'ont pas laiſſé de jouir d'une proſpérité durable, laiſſons cette grande ville dominer le reſte du corps politique. La réaction d'ailleurs eſt établie, & il ſeroit dangereux de l'interrompre.

Le tiers-état a ſur-tout ſon ſiége à Paris. La bourgeoiſie y eſt nombreuſe, & ſa bonté eſt manifeſte. Ce tiers-état réprime le bas peuple, & uſe envers lui de la plus grande douceur; il l'invite au travail; & l'indigent a la certitude de ſa ſubſiſtance, quand il ne s'abandonne point à l'extrême pareſſe. Le bourgeois à Paris, toujours prêt à accueillir le pauvre, lui offre de l'emploi, & traite les manouvriers avec une bonté vraiment paternelle. La charité y eſt inépuiſable.

J'oſe dire que le ſouverain doit la tranquillité de ſa capitale au *tiers-état*, qui retient inceſſamment le bas peuple dans la modération, en le ſauvant de ſes écarts par une inſtruction journalière, & en lui donnant l'exemple de l'indulgence; ce qui

le préſerve de ces accès de fureur & de déſeſpoir, bien plus communs ailleurs que dans la capitale.

Comptez les révoltes de Lyon, & de quelques autres villes du royaume, elles ſont bien plus fréquentes avec une moindre population & une ſubſiſtance plus facile & plus abondante.

Paris n'eſt pas encore ſi grand qu'une de ces anciennes villes de l'Aſie, telles que Ninive & Suze, vaſtes cités, cités populeuſes, où il falloit employer trois jours pour en faire le tour. Pékin offre de nos jours une population bien plus étonnante. Le roi de France ne voit pas encore, comme jadis Aſſuérus, deux cents nations s'incliner devant ſon trône.

Avec un bon gouvernement les villes peuvent s'agrandir. Les Juifs avoient Jéruſalem & ſon temple; les Romains, Rome & le capitole; leurs rivaux, Carthage. La capitale d'un grand royaume, comme la France, doit être vaſte, parce qu'elle devient néceſſairement le *point central* où

aboutiſſent les relations de vingt-ſix millions de ſujets.

Tout ſe touche, ſe correſpond ; les ſociétés humaines ne ſont pas partielles, comme celles des animaux. Paris eſt, dans le fait, le véritable centre des affaires étrangères ; & tous les peuples de l'Europe venant aborder à ce point principal, il lui faut de la grandeur & de la majeſté. Il importe à la politique qu'on y trouve des fêtes, des plaiſirs & des divertiſſemens. Les jouiſſances des arts attirent l'étranger, & lui donnent une haute idée de nos reſſources & de nos forces, qu'il emporte au loin. Il faut ſurtout que cette réputation d'affabilité qui nous diſtingue, ſe ſoutienne conſtamment.

Quand les étrangers reçoivent, dans Paris, cet accueil qui les flatte, & qui leur fait aimer les Français, la haine des nations voiſines s'éteint inſenſiblement. La bienveillance nationale ſe caractériſant par d'obligeantes réceptions, diſpoſe l'étranger à ſecouer ces inimitiés dont le principe eſt confus. Elles tombent, quand on voit de

près un peuple affable, gai, ſpirituel, qui a tâché de regagner, dans la vie civile, les avantages qu'il n'a pu ſe procurer du côté politique, & qui ſouvent ne troqueroit pas ſon exiſtence pour telle exiſtence républicaine.

Mais l'avantage inappréciable, c'eſt que toutes les petites tyrannies de province viennent ſe perdre & s'anéantir à Paris ; ce n'eſt que dans cette capitale qu'il eſt permis d'être pauvre ſans être mépriſé. La gaieté publique diſtrait l'homme chagrin, & le foible s'y ſent fortifié des forces de la multitude.

Que la France ſeroit puiſſante, & que la capitale ſeroit ſuperbe & riche, ſi Louis XIV, au lieu d'avoir bâti ſon Verſailles pour lui-même, avoit bâti à Paris pour ſon peuple !

On appelleroit Paris *la ville des hommes*. Elle auroit des arcades comme à Turin, & des trottoirs comme à Londres ; elle auroit des marchés vaſtes & ſpacieux, ombragés d'arbres, & diviſés par grands compartimens ; on verroit auſſi dans les rues, des

allées d'arbres, puiſqu'il eſt reconnu qu'il n'y a rien de plus favorable à la ſalubrité de l'air.

Dans les fauxbourgs on auroit des hoſpices, comme dans les villes de l'orient, pour y loger à peu de frais les voyageurs étrangers; & ſi la puiſſance royale, au lieu de s'égarer dans des ſophiſmes politiques, tendoit un jour à allier ſon bonheur à celui du genre humain, l'abondance auroit ſon trône à Paris, & y ouvrant toutes ſes cornes, verſeroit pêle-mêle les dons de Neptune, de Cérès & de Pomone. Les plus grands contraſtes dans les denrées & l'affluence dans les marchandiſes en écraſant le monopole, aſſureroient la félicité publique ſur la ſubſiſtance univerſelle.

Alors il n'y auroit qu'un temple dans la ville; car la multitude des temples détruit la religion au lieu de l'établir. Une prière unique, mais immenſe, mais compoſée de toutes les voix réunies des adorateurs de l'Être ſuprême, voilà ce qui terraſſe les incrédules, voilà ce qui élève l'ame la plus

froide & la plus diſtraite, voilà enfin ce qui donne un profond attachement pour un culte ſolemnel, qui, n'étant point morcelé ni diviſé, frappe par ſa grandeur & par ſon unité majeſtueuſe.

Ce temple qui auroit les plus grandes dimenſions, ne s'ouvriroit qu'un jour dans la ſemaine, depuis le lever de l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil. Dans tout autre temps il ſeroit exactement fermé ; ce qui n'empêcheroit pas de prier en tournant ſes regards vers cet édifice. Ce temple ſeroit ſpacieux & formé avec des galeries aſſez vaſtes pour contenir, les jours de fêtes, la moitié de la population ; & tant mieux ſi au-delà des limites & de l'enceinte ſacrée on appercevoit à genoux, dans les rues, un peuple cherchant de l'œil, à travers les hauts portiques, l'autel élevé, où le pontife, tour-à-tour debout & proſterné, répondroit aux cantiques de la multitude. Eh ! qui doute que l'affection du culte n'égalât point alors l'affluence de la portion religieuſe ?

Pour ce qu'a coûté Verſailles on auroit donc aujourd'hui, dans Paris, le luxe utile des Romains, leurs amphithéâtres pour y raſſembler le peuple, car il faut lui donner des fêtes ſi l'on veut qu'il chériſſe la patrie, qu'il en adore l'image, & qu'il ſoit fidèle aux devoirs de bon citoyen.

Mais l'eſprit public a grande peine à ſe naturaliſer parmi nous. J'ai vu le moment où un homme en place, pour un petit intérêt perſonnel, faiſoit tomber les arbres de nos boulevards, dont la promenade eſt ſi agréable, parce qu'ils donnent au milieu de la ville une idée de la campagne, & qu'ils réjouiſſent la vue par leur verdure. La ville la plus ſuperbe devient triſte, ſi l'on n'y apperçoit pas les tiges de ce beau végétal, qui prête aux ouvrages de la nature & à ceux de l'homme des graces mutuelles.

CHAPITRE DCCLXVII.

Suite du précédent.

FAUDRA-T-IL détruire la capitale pour peupler les campagnes ? Non ; qu'on faſſe renaître dans les campagnes l'aiſance & la liberté ; qu'on y laiſſe les cultivateurs jouir en paix du fruit de leurs travaux ; que l'on y reſpire l'abondance & la gaieté ; que le campagnard s'enorgueilliſſe des richeſſes de la nature & de la pompe des moiſſons, & bientôt l'habitant des grandes villes, ennuyé du tourbillon, quittera ſes palais pour venir près de la chaumière de l'homme champêtre partager ſes plaiſirs. Les favoris des muſes viendront eux-mêmes étudier la nature dans ſa beauté naïve. C'eſt en embelliſſant le ſéjour des campagnes que l'on corrigera par des loix indirectes des abus

qui tiennent à l'économie générale de la ſociété.

Il faut établir dans la capitale une ſurabondance de denrées, conſacrées à la nourriture & à l'entretien de cette foule d'hommes qui accourent de tous les coins de l'Europe.

La population de Paris n'eſt donc pas la plus grande, relativement au royaume dont elle eſt la capitale.

L'Angleterre n'a que dix millions d'habitans, & Londres eſt tout auſſi peuplé que Paris. Il eſt vrai que Londres eſt un port & une ville de commerce; mais les grandes villes ſont toujours un centre d'activité perpétuelle, qui impriment un mouvement prodigieux à tout ce qui les environne; elles éveillent l'induſtrie, & mettent en valeur toutes les productions du ſol. Les campagnes languiſſent & les ſyſtêmes agricoles tombent, dès qu'il n'y a plus une grande ville pour donner ſon impulſion à la foule des cultivateurs.

La population de Paris tend naturellement à s'accroître; mais ſi la population

s'accroît dans le reſte du royaume, s'il a beaucoup proſpéré, Paris redevient une tête proportionnée. Les grandes villes appartiennent aux nations floriſſantes. Il n'y a point de danger qu'une ville s'accroiſſe, dès que la police en vivifie les différentes parties.

Je voudrois bien ſavoir ſi les grandes villes de l'Aſie & de l'Europe, qui ſubſiſtent aujourd'hui, comme Paris, Londres, Amſterdam, Berlin, Rome, Veniſe, Gênes, Naples, Pétersbourg, &c. valent l'ancienne Ninive, Babylone, Thèbes à cent portes, Jéruſalem, Suze, Perſépolis, Corinthe, Athènes, Palmyre. Les anciens hiſtoriens ont beaucoup exagéré la grandeur & la magnificence de pluſieurs villes; mais leurs ruines atteſtent quelle fut leur ſplendeur. Paris, Londres & Naples, après leur deſtruction, n'offriront pas les reſtes impoſans que le voyageur curieux viſite encore avec une ſorte de reſpect. Ainſi nos plus belles villes modernes n'égalent pas les villes anciennes.

CHAPITRE DCCLXVIII.

Mot du Czar.

MAIS il y auroit quelques objections à faire sur les deux chapitres précédens, & je ne veux point les taire. Le czar, lorsqu'il vint à Paris, fut tellement effrayé de sa grandeur, qu'après s'être recueilli, il proféra ces mots : *Je la brûlerois, si j'étois le souverain du royaume.* Il ne l'eût pas fait certainement; mais cet arrêt prouve qu'il sentoit la difficulté d'alimenter une aussi grande ville.

Un philosophe verroit bien d'autres inconvéniens; il verroit tous les grands accourir dans cette grande ville, & déserter les campagnes. Il verroit l'argent de tout le royaume y fondre à la suite du roi & de tous les grands; il verroit la cour assiégée de tous ces prétendus grands, sollicitant

des graces aux dépens des peuples ; il verroit une multitude de gens oiſeux, uniquement occupés des moyens de tuer l'ennui, ſtipendiant une foule de bras inutiles ; il verroit le vice toujours prêt à entrer en action, parce que la misère affamée ſe prête à tout pour avoir du pain, ou ſe procurer de l'or ; il verroit les provinces dépeuplées d'hommes & d'animaux pour les nourrir. Le nombre des bœufs eſt diminué, dit-on, conſidérablement & diminuera de jour en jour ; nos forêts ne fourniront bientôt plus aſſez de bois, nos campagnes aſſez de chevaux pour ſubvenir à la dépenſe de la luxueuſe capitale.

C'eſt Suze, c'eſt Perſépolis, c'eſt Babylone, c'eſt Ecbatane, qui livrèrent la Perſe à Alexandre ; ces malheureuſes cités renfermoient une multitude d'hommes corrompus, richement armés, mais ſans vigueur & ſans diſcipline.

Athènes, cette ville de Minerve, où l'on cultivoit tous les arts, ſuccomba longtemps avant Sparte, parce qu'elle étoit bien plus peuplée. Elle étoit pourtant auſſi

ſavante dans l'art de la guerre que l'autre étoit agreſte. Conſtantinople a dévoré l'empire d'orient.

Il faut avoir vu les bourgades & les villages, pour voir ce que les mœurs ont perdu ou gagné à entaſſer les hommes les uns ſur les autres, ou à les tenir un peu ſéparés.

J'ai dit le pour & le contre. Peſez, lecteurs, mais ſongez qu'un grand bien en politique n'eſt jamais qu'une moindre imperfection.

CHAPITRE DCCLXIX.

Projet.

Il s'agit d'un projet grand & utile; ce ſeroit l'excavation d'un canal royal, vraiment digne du monarque, de la nation & de la capitale, canal qui communiqueroit de la *mer de Dieppe*, en paſſant par les

terres, à notre *fauxbourg Saint-Germain* Ce canal favoriseroit la navigation marchande, & Paris verroit dans un bassin creusé à ses portes, une foule de navires, qui seroient ses correspondans avec tous les peuples de la terre.

Cet ouvrage, digne d'un peuple versé dans les connoissances de la géométrie & de la science hydraulique, alimenteroit l'industrie inépuisable de la capitale. Elle jouiroit des avantages d'un commerce maritime; & cet avantage deviendroit incalculable. Les esprits accaparés par le brigandage appellé *finance*, & par l'*agiotage*, plus vil encore, & qui en est la suite nécessaire, abjureroit un manége aussi infame. Des légions de jeunes gens, accoquinés à des professions déshonorantes, friponnant dans les académies, ou immolant leurs plus brillantes années dans des lieux de débauche, & finissant par arborer la paresseuse & libertine cocarde, renonceroient à la fièvre estueuse des passions, pour monter sur des vaisseaux qui leur promettroient des richesses légitimement

légitimement acquises. Paris, rival, & rival bientôt supérieur à l'enfumée Albion, deviendroit l'entrepôt du monde.

Mais quoi ! en vain cette capitale a pris pour armes un vaisseau avec toutes ses voiles & ses agrêts, en vain ce *vaisseau-Sphinx* appelle le commerce & ces grandes spéculations du haut des toits de l'hôtel-de-ville; les *Œdipes français* sont encore à naître, & ce canal royal, dont la possibilité est démontrée, cette corne d'abondance, qui doit faire le bonheur du royaume, attend encore le premier coup de pioche, & l'attendra probablement long-temps, car nous savons assez tout commencer, mais nous ne finissons rien. Nous voyons, nous aimons le bien, nous nous y portons avec feu, mais ce feu s'éteint en un moment. Il faudroit, pour nos têtes légères, que le bien s'exécutât aussi rapidement que le mal. La bataille de la Hogue nous avoit appris combien étoit nécessaire un port sur les côtes de Normandie. Il nous a fallu un siècle, la perte de nos immenses

possessions du nord de l'Amérique, les pirateries anglaises & leur orgueil, pour nous en donner un. Le Louvre ne finit point; le musée paroît une toile de Pénélope; le fameux canal de Picardie est interrompu. Hélas! nous autres bons citoyens, nous faisons des *Utopies* dans des siècles de pourriture.

CHAPITRE DCCLXX.

Commis-Scribes.

Si *Vaucanson*, au lieu d'un *flûteur automate*, avoit entrepris de faire un *commis-scribe*, comme il auroit rendu service à ces régies de toutes espèces & de toutes couleurs, qui dressent de toutes parts des bureaux! Bon Dieu! quelle foule innombrable de commis! il y en a tout autant que de laquais; les uns tiennent la plume comme les autres tiennent la serviette. Pour

le moindre paquet qu'on retire ou qu'on envoie, on vous offre un petit morceau de papier griffonné. Quinze hommes à la file le ſignent & le contre-ſignent. Vous ne faites point partir un cabriolet diſloqué ſans un *commis-ſcribe*, qui vous préſente un *paſſe-port* ſigné & contre-ſigné. Toute l'impatience du public, à qui le temps eſt cher, échoue contre la ſtupidité immobile d'un *commis*. Par-tout cette engeance maudite accompagne cette foule de compagnies abuſives, qui ont tout acheté en France, juſqu'au droit de vous voiturer. On eſt humilié d'avoir perpétuellement à faire à de telles gens; car on eſt dans le cas de les redreſſer ſouvent, quand on voit leur nonchalance, leur inexactitude, & leur bêtiſe pleine de ſuffiſance.

Ces automates-là coûtent huit cents francs pièces par an. Ils ſont aux fermes, aux poſtes, aux douanes, aux meſſageries, &c.; c'eſt une autre valetaille que celle des antichambres, qui vous moleſte, vous impatiente, & dont la beſogne inutile n'eſt

qu'une charge pour l'Etat. Oh ! ſi *Vaucanſon* avoit fait tout de ſuite un *commis-ſcribe*, ce commis ſeroit du moins exact envers le public, aux heures indiquées, poli, muet, & n'expédieroit pas ſi lentement ce qu'on peut faire d'un trait de plume ; il ne voleroit pas les ouvrages périodiques des auteurs pour en gratifier ſes voiſines ; il ne ſouleveroit pas les cachets, &c. ; mais il pourroit être poudré, friſé, avoir des manchettes, une épée, & un nœud à la couleur de ſa *dame ;* & ces mannequins, au poignet mécanique & agiſſant, garniroient tout auſſi bien les bureaux de la finance, de la maltôte & des poſtes, que ceux qui les rempliſſent.

On avoit héſité à recevoir *Vaucanſon* de l'académie des ſciences, parce qu'il ne poſſédoit pas la géométrie. *Eh bien ! meſſieurs*, dit-il, *je vous ferai un géomètre.* Il lui auroit été plus aiſé encore de faire un *commis-ſcribe.* Or, il y en auroit aujourd'hui une manufacture, & les fermiers-généraux les acheteroient par douzaines.

Calculez combien coûte l'écrivaillerie journalière des bureaux femés par toute la ville, & vous verrez qu'il feroit à propos de propofer bientôt un prix pour l'automate de nouvelle invention, *commis-fcribe* , ayant fon papier bien devant foi, réglant fes regiftres, trempant la plume dans l'encrier, écrivant & calculant même un peu. Il n'en auroit pas moins l'air, s'il étoit bien fculpté, d'enfanter une penfée cicéronienne, tout en traçant, devant une femme-de-chambre, l'expédition de fon paquet.

Eh ! qui paffe là, dites-moi ? qui marche ainfi à la cour & à grands pas ? où va donc cet homme en épée, très-bien mis ? une affaire importante & preffée précipite fans doute fa marche. Il franchit les fentinelles à bandoulières, entre dans une cuifine, met bas fon habit & fon épée, trempe fon doigt dans une fauce, la remue, la goûte, y jette du poivre ou du fel, la remue encore, fait un figne de tête d'approbation, remet fon habit, reprend fon épée, & part comme un trait, toujours marchant tête

levée. Cet homme eſt.... un cuiſinier de la cour, lequel, dans un clin-d'œil, a donné la perfection à un mets apprété pour une bouche royale. Son travail eſt dès-lors fini pour toute la journée : il ſort triomphant. *Vaucanſon* ne pouvoit pas faire celui-là, je l'avoue ; c'eſt un artiſte rare, qui a un goût prompt, & plus de goût cent fois dans les cuiſines, que n'en a le plus fin académicien au lycée du palais-royal. Jamais il ne ſe trompe ; il rectifie tout avec des riens ; toutes les fineſſes de l'art ſont au bout de ſa langue ; il fait des miracles avec le bout de ſon doigt. Mais ſi le génie des *Vaucanſon* ne ſauroit atteindre juſqu'à faire un pareil cuiſinier, il pourroit du moins créer, je l'imagine, celui qui chauſſe ou déchauſſe un prince, celui qui met un plat ſur une table, & qui s'appelle *gentilhomme-ſervant*, celui qui préſente une canne & un chapeau, celui qui tire un fauteuil ; enfin, quelques autres excellens officiers ſuivant la cour, &c.

CHAPITRE DCCLXXI.

Ce qu'on appelle Philoſophe.

LES folliculaires & les partiſans du deſpotiſme ont tant crié contre la philoſophie & contre les philoſophes, que ce dernier terme roule aujourd'hui parmi le peuple, qui l'a déſiguré à ſa manière, & en le mettant à toutes ſauces.

Or, dans chaque maiſon il y a toujours quelqu'un qu'on appelle *philoſophe.* Si un garçon marchand, ou un clerc de procureur, font quelques commentaires qui ſortent du cercle ordinaire des idées, c'eſt un *philoſophe.*

Les dévotes appellent *philoſophes* tous ceux qui ne ſuivent point les offices de la paroiſſe, & qui n'obſervent pas les quatre-temps auſſi exactement qu'elles. L'abbé Aubert, & ſes pareils, appellent *philoſophes* ceux qui

n'écrivent pas dans cet eſprit de ſervilité qui, ſelon eux, eſt le cachet des bons écrivains. Ce terme eſt une injure mitigée dans la bouche des délateurs, de vos ennemis ſecrets, de ceux enfin qui veulent vous nuire. On appelle encore *philoſophes* beaucoup de gens qui ne le ſont guère. Enfin, on a tranſporté ce mot juſque dans les factions littéraires, pour déſigner ceux qui aſpiroient aux places de l'académie. Le fantôme tint lieu de la réalité. On a cru qu'il y avoit de la *philoſophie* & des *philoſophes* à l'académie françaiſe. Elle y eſt en ſi petite doſe, & ils y ſont en ſi petit nombre, qu'on ſe trompe ſur cette dénomination vraiment ridicule, quand on la rapproche de la conduite & de l'amour-propre de pluſieurs individus. Le terme eſt donc tombé, mais la choſe ne l'eſt pas.

CHAPITRE DCCLXXII.

Marais.

Pourquoi avoir donné à ces belles & utiles plantations le nom de marais, ce qui réveille l'idée sale d'une eau croupissante, & d'une terre limonneuse, desséchée sous les chaleurs de l'été ; tandis que ce sont des jardins bien cultivés, & remplis de plantes potagères ? L'ordre, la propreté, la symétrie, distinguent la main de ces jardiniers. L'arpent rapporte jusqu'à cent écus. C'est une verdure éternelle dans ces marais, où les salades de toutes les saisons montrent successivement leurs tiges.

Dans les temps de sécheresse, ces jardiniers puisent l'eau sans relâche. La terre est altérée autour de ces plantes ; & celles-ci fraîches & brillantes sont toujours humectées d'une salutaire rosée ; même avant

qu'elles ſoient cueillies, elles rafraîchiſſent le ſang par l'organe de la vue.

Les jardiniers qui ſont valoir ces marais, s'appellent *maraîchers*. Ils ont beſoin d'un travail aſſidu ; ils promènent l'arroſoir à chaque inſtant ; & rien n'eſt plus agréable à l'œil que cette gerbe cryſtalliſée, inondant ces jeunes plantes, tréſors de végétations, & ſaine nourriture de l'homme dans toutes les ſaiſons.

Ces plantes, dreſſées en pyramides ſur des hottes, s'en vont avant le point du jour, & ſous la roſée du matin, étaler leur verdure dans nos marchés ; ce qui a fait dire qu'il n'y avoit pas de plus beau jardin dans le monde que les halles à Paris.

L'alentour de la capitale eſt peuplé de ces marais, & de maiſons agréables, différemment ſituées. On y trouve des hôtels, & même quelques palais, qui ne ſont ſéparés que par cette brillante végétation : & pour varier le coup-d'œil, on a marié à ces jardins utiles ces jardins de l'opulence dont on admire la pompe, mais qui ſont rapporter

la vue ſur la ſimple laitue & la fraiſe odorante.

L'odeur du fumier ne déplaît point, lorſqu'il appartient à cette riche reproduction. On ſort, quand on veut, de ces marais, où le melon eſt enfermé ſous ſa cloche, & ſe transforme de loin en topaze, pour ſe promener aux champs-élyſées ; leſquels ſe marient aux hauteurs de Paſſy, au bois de Boulogne : c'eſt une continuité de jardins publics ; & vous retrouvez les mêmes jouiſſances du côté de Vincennes. Meudon, avec ſa ſituation pittoreſque, vous appelle ; Saint-Cloud vous invite. Vous ſuivez les détours de la Seine, & par-tout des endroits enchantés : Londres n'a pas un de ces avantages. Toutes ces vaſtes & riantes promenades ſont ouvertes inceſſamment à tous les promeneurs, ſoit à pied, ſoit à cheval ; & elles ſont ſolitaires les jours ouvrables, tandis que les dimanches & fêtes elles offrent les jolies filles de la capitale, les payſannes ſveltes des hameaux, qui ſe regardent étonnées de ſe trouver enſemble, & qui après

une muette cenſure de leurs habillemens & de leurs charmes, danſent ſur le même plateau, & troquent d'amans au milieu de leurs danſes ; ce qui éveille la jalouſie, & ajoute à l'amour pour toute la ſemaine. Au troiſième dimanche il en réſulte un joli mariage, qui donnera à l'Etat un ſujet qui ſera vivre, par le produit de ſes mains, une multitude d'êtres. Mais en me promenant je rencontre l'inſipide peuplier, qui remplace, aux environs de la ville, le noyer arrondi, le chêne robuſte, le platane philoſophique, l'orme vigoureux. Le premier coup d'œil en eſt agréable ; mais cet arbre ſe reſſemble, & la monotonie ſe fait ſentir. Je ne voudrois plus voir le peuplier ni l'orgueilleuſe charmille. Je préférerois le ſycomore ou le platane, & des allées un peu ouvertes à ces petites routes tournantes, où vous êtes empriſonné dans des murailles de verdure.

Je ne ſais pourquoi il eſt ſi difficile de faire un jardin. Il y en a qui m'excèdent avec leurs fleurs & leur treillage. Celui du

maréchal de Biron eſt de ce nombre, triſte jardin, bien français.

Il n'eſt pas hors de propos de remarquer que le peuplier & le marronnier d'Inde, autre eſpèce dont le bois & le fruit ne ſont bons à rien, ont pris ſaveur en France.

Je ne connois rien de plus beau aux environs de la capitale, que *Chantilly*. Je ne lui ai encore rien trouvé de comparable. Trente voyages dans ce lieu enchanté n'ont pas encore épuiſé mon admiration. C'eſt le plus beau mariage qu'aient jamais fait l'art & la nature. Ils ſont parfaitement d'accord, & cette heureuſe intelligence ajoute aux plaiſirs de l'obſervateur. Jamais le propriétaire n'en aura joui comme moi, car il n'a point eu la ſurpriſe; il étoit prévenu par les comptes & par la dépenſe, & moi je n'ai rien vu de cela, & j'ai uſé long-temps de toutes les beautés de ce lieu. Oh! qu'il y a une manière de jouir du luxe des princes! Voilà le ſecret du philoſophe.

La manie des jardins anglois a puni ces financiers gonflés de nos richeſſes, en en

ruinant plusieurs de fond en comble. On n'a pu ni les plaindre ni les justifier; & les trésors coupables ont fui de leurs mains, & n'ont point passé à leurs descendans. Oh! s'ils n'avoient eu que des marais, des plantes potagères, des arbres fruitiers, leurs noms ne seroient point avilis, & ils auroient joui des dons de la nature, sans la tourmenter par des travaux extraordinaires, qui n'ont abouti qu'à leur ruine, & qu'à priver la terre de sa fécondité; car on a pulvérisé mes chers marais, pour élever sur leurs tiges les édifices scandaleux de l'orgueil & du libertinage.

CHAPITRE DCCLXXIII.

Comment ſe fait un mariage.

Le père entre dans la chambre de ſa fille, qui eſt à ſa toilette, & qui a appris de ſa femme-de-chambre qu'on alloit la marier. Le père s'avance : Mademoiſelle, lui dit-il, je vois, à vos yeux, que vous n'avez point dormi. —— Non, mon père. —— Tant pis, ma fille ; il faut être belle quand on ſe marie, & on eſt laide quand on ne dort pas. —— Je ne le ſuis pas aſſez, reprend-elle avec un ſoupir. —— Vous n'êtes pas aſſez laide, dites-vous ? c'eſt donc pour l'être davantage, que vous prenez l'air triſte & mauſſade que je vous vois : allons, ne faites pas l'enfant, je vous prie ; il faut de la modeſtie le jour du contrat, mais la modeſtie n'eſt pas l'humeur, & c'eſt de l'humeur que votre viſage annonce. ——

Oh ! mon visage a bien raison. —— Il a grand tort, & vous aussi ; je vous ordonne d'être riante. —— Vous m'ordonnez l'impossible. —— L'impossible ? & pourquoi, s'il vous plaît ? quel mal vous fait-on de vous marier avec un homme bien né, très-aimable, & sur-tout fort riche ? —— Je crois tout cela, puisque vous le dites ; mais il est toujours bien cruel d'être livrée à un homme que l'on ne connoît pas. —— Bon ! est-ce qu'on connoît jamais celui ou celle qu'on épouse ? ton futur ne te connoît pas davantage. Crois-moi, ma chère enfant ; je ne vois dans le monde de mauvais mariages, que les mariages d'inclination ; le hasard est encore moins aveugle que l'amour. Penserois-tu mieux connoître ton futur après l'avoir vu dix ans ; rien n'est si dissimulé que les hommes, si ce n'est peut-être les femmes. Celui qui desire, & celui qui possède, sont deux ; on ne sait jamais ce qu'un amant sera le lendemain de la noce ; & comment le sauroit-on ? il ne le sait pas lui-même ; c'est un hasard qu'il faut courir.

Ta mère & moi, par exemple, nous nous étions beaucoup vus avant de nous marier. Eh bien ! elle m'a dit cent fois que je l'avois trompée ; je lui ai dit cent fois qu'elle m'a-voit ſurpris. Tout cela s'eſt arrangé ; car il faut bien que cela s'arrange. —— En vérité, mon père, voilà d'étranges maximes ! —— Ce ſont les maximes du monde, & le monde n'eſt pas un ſot. Les petites gens ont beſoin de s'aimer pour être heureux dans leur ménage ; mais pourvu que les gens riches vivent décemment enſemble, leur aiſance les met d'accord. Allons, ma fille, de la réſolution, du courage, de la gaieté, tout ira bien !

Le père ſort après avoir prononcé ces mots. La fille, qui cache dans ſon ſein une amoureuſe foibleſſe, écrit à ſon amant qu'on la marie malgré elle, mais que l'hymen lui rendra ce que l'uſage lui ravit. Elle ſigne le contrat ; la noce n'eſt pas différée, & ſix ſemaines après elle a l'art d'inſtaller ſon amant dans ſa ſociété. Celui qui s'en doute le moins, c'eſt le mari. S'il vouloit en parler,

on auroit une harangue toute prête pour lui démontrer qu'il n'eſt qu'un viſionnaire.

Joailliers, bijoutiers, marchands d'étoffes, marchandes de modes, concourent à un mariage; mais il y entre aujourd'hui un artiſte qu'on ne ſoupçonnoit pas, un artiſte précieux, qui contribue plus que tous les moraliſtes à mettre la paix dans les ménages. Quand une demoiſelle a quelque ſouvenir inquiétant, qu'elle touche au premier jour de ſes noces, & qu'elle veut cacher le grand ſecret, elle ne croit pas tout-à-fait à la maxime de Salomon, quoiqu'il fût un grand clerc. La virginité a ſes ſignes; elle le ſait mieux que Buffon. Il s'agit d'être bien avec ſon mari, & d'accroître ſa tendreſſe. Elle a entendu dire qu'il y avoit une réſurrection. Il ne faut, dans ce monde, que croire pour être heureux; un ſerment n'a pas un effet rétroactif; il s'agit de promettre pour l'avenir, & de tenir, ſi l'on peut. Les demoiſelles honnêtes & timorées s'adreſſent au ſieur Maille, lorſque le jour tombe. Il vend le vinaigre qui

rend la confiance à l'épousée, la joie aux époux, qui établit la concorde & la paix des familles. Ce monde est composé d'apparences; elles tiennent lieu des réalités.

Le sieur Maille n'a pas besoin de lire le calendrier pour être instruit des temps où l'église permet ou défend les mariages. Dès que le carême & l'avent prennent fin, il voit arriver les fragiles beautés, qui veulent posséder le cœur d'un époux, & le tromper un peu sur le passé seulement pour le rendre plus fortuné. Elles ne font qu'avancer la main, prendre le vinaigre réparateur, saluer & disparoître. L'artiste ne les regarde pas; leurs grandes coëffes voilent leur demi-rougeur, si elles rougissent. Un petit imprimé, vertueusement instructif, accompagne la liqueur subtilement astringente, & dispense l'artiste de parler. Les attentats du violateur, ou les victoires de l'amant chéri, disparoissent également; c'est une vierge enfin qui, huit jours après, marche sous le chapeau virginal à l'autel de l'Hyménée.

L'époux n'en doutera point. Tout eſt régénération devant les loix de la chymie; la félicité des époux eſt encore liée à cette ſcience ſublime que j'idolâtre; elle fait la gloire, le bonheur & le repos des demoiſelles pariſiennes. Mais celles des provinces ſont loin de cet ineſtimable avantage; elles n'ont pas à leur porte un artiſte auſſi recommandable que le ſieur Maille. Je les plains. Que de paroles artificieuſes, que de menſonges frauduleux, pour remplacer une petite fiole qu'on peut cacher dans la main !

Demoiſelles de tous les pays, qui tremblez de l'expérience d'un époux, & qui deſirez aſſujettir ſon cœur en y verſant l'eſtime profonde, quand vous verrez ſur un pot de moutarde du ſieur Maille, l'union paiſible des armes des trois premières puiſſances de l'Europe, ſongez que cet artiſte unit de même la femme & le mari, prévient leur diſſention, leur rupture; & leur ôtant les fâcheux ſoupçons, les craintes importunes, les reproches déſeſpérans,

consolide leur bonheur dans la pleine confiance des caresses mutuelles. Ailleurs une petite voix contrefaite est nécessaire; elle devient tout à la fois honnête & trompeuse. Ici le mari s'enivre de sa conquête, & vante son propre triomphe. L'épouse n'a pas besoin d'une voix fallacieuse pour qu'il se félicite lui-même de sa victoire. On disoit à la cour, il y a quarante ans : *l'honneur y recroît comme les cheveux*. Oh ! il y recroît bien autre chose, ainsi que dans la capitale !

Une demoiselle bien majeure proposa tout naturellement à un galant homme de lui faire un enfant, mais sans exiger qu'elle se mariât. Dès qu'elle fut grosse, elle congédia le galant. Elle eut un fils qu'elle allaita. Le père plaida pour épouser la mère, qui lui tint rigueur, & lui demanda combien il vouloit pour la peine qu'il avoit prise de la féconder. Il perdit son procès, dépens compensés.

CHAPITRE DCCLXXIV.

Les deux Crébillons.

J'AVOIS dix-neuf ans, & dans ce temps la renommée de Crébillon, poète tragique, étoit au plus haut degré. On l'oppofoit à Voltaire; car le public cherche un rival à tout homme illuftre, & les balançant l'un par l'autre, il fe dégage ainfi d'un poids d'eftime trop confidérable.

Je l'ai vu ce temps, où la nation en général étoit fi peu avancée, qu'on ne parloit & qu'on ne favoit parler que de Racine & de Corneille, de Crébillon & de Voltaire. Il eft inconcevable qu'on fe foit agité fi long-temps fur des queftions auffi futiles. J'étois jeune; je n'avois reçu qu'à moitié l'impreffion univerfelle; j'admirois moins que les autres ces tragédies fi vantées. J'y trouvois une uniformité, une contrainte,

une gêne, une forme monotone, un faux, qui ne plaiſoient pas beaucoup à mon eſprit, amoureux des beautés vaſtes & irrégulières. Je liſois les romans de l'abbé Prévoſt, qui me faiſoient plus de plaiſir que toutes les tragédies modernes.

Sur ſa renommée j'allai voir néanmoins le vieux Crébillon. Il demeuroit au Marais, rue des Douze-portes. Je frappai : auſſi-tôt les aboiemens de quinze à vingt chiens ſe firent entendre ; ils m'environnèrent gueule béante, & m'accompagnèrent jusqu'à la chambre du poète. L'eſcalier étoit rempli des ordures de ces animaux. J'entrai, annoncé & eſcorté par eux. Je vis une chambre dont les murailles étoient nues ; un grabat, deux tabourets, ſept à huit fauteuils déchirés & délabrés compoſoient tout l'ameublement. J'apperçus, en entrant, une figure féminine, haute de quatre pieds, & large de trois, qui s'enfonçoit dans un cabinet voiſin. Les chiens s'étoient emparés de tous les fauteuils, & grognoient de concert. Le vieillard, les jambes & la tête nues, la

poitrine découverte, fumoit une pipe. Il avoit deux grands yeux bleus, des cheveux blancs & rares, une physionomie pleine d'expression. Il fit taire les chiens, non sans peine, & me fit concéder, le fouet à la main, un des fauteuils. Il ôta sa pipe de la bouche, comme pour me saluer, la remit, & continua à fumer avec une délectation qui se peignoit sur sa physionomie fortement caractérisée.

Sa distraction fut assez longue, son œil bleu étoit fixe & tourné vers le plancher. Il me parla brièvement. Les chiens grondoient sourdement en me montrant les dents. Le poète posa enfin sa pipe. Je lui demandai quand il finiroit *Cromwell. Il n'est pas commencé*, me répondit-il. Je le priai de me réciter quelques vers. Il me dit qu'il me satisferoit après une seconde pipe. La femme, de quatre pieds de haut, entra sur ses jambes torses. Elle avoit bien le nez le plus long, & les yeux les plus malignement ardens que j'aie vus de ma vie. C'étoit la maîtresse du poète. Les chiens, par respect, lui cédèrent un fauteuil. Elle s'assit en face de

moi. Le poète posa sa seconde pipe, & me récita alors des vers fort obscurs, de je ne sais quelle tragédie romanesque, qu'il avoit composée de mémoire, & qu'il récitoit de même. Je ne compris rien au sujet ni au plan de sa tragédie. Il y avoit dans ses vers force imprécations contre les dieux, & surtout contre les rois qu'il n'aimoit pas. Le poète me parut fort bon homme, très-distrait, aimant à rêver, & parlant peu. Sa maîtresse avoit dans l'expression toute la malice qui étoit dans ses yeux. Le poète ayant récité ses vers ne fit que fumer. Je m'entretins avec sa maîtresse. Je cherchois de l'œil où pouvoient être ses jambes, tandis que celles du poète figuroient nues, comme les jambes d'un athlète qui se repose après avoir lutté dans l'arène. Je me levai, & les chiens se levèrent aussi, aboyèrent de nouveau, & m'accompagnèrent jusqu'à la porte de la rue. Le poète ne les réprimandoit qu'avec douceur; la tendresse perçoit à travers le commandement. Lui seul pouvoit vivre au milieu de cette malpropreté canine. Je ne

manquai pas de lui dire qu'*Euripide* avoit auſſi aimé les chiens, & qu'il obtiendroit à coup sûr les années de *Sophocle :* il avoit alors quatre-vingt-ſix ans. Content de ce que je lui avois dit, il m'avoit gratifié d'une petite carte, où étoit ſon nom écrit en caractères très-fins. Cette carte étoit un paſſe-port pour voir une de ſes tragédies; mais comme Voltaire avoit ſoin qu'on ne les donnât que très-rarement, je fus neuf mois à attendre cette repréſentation. Le vieillard m'avoit prévenu du long délai, & l'attribuoit ſans ménagement à ſon rival, qu'il appelloit un *très-méchant homme*, & cela avec le ton d'une bonhommie toute particulière.

A deux ou trois années de là je fis la connoiſſance de Crébillon fils. Il étoit taillé comme un peuplier, haut, long, menu; il contraſtoit avec la taille forte & le poitrail de Crébillon le tragédiſte. Jamais la nature ne fit deux êtres plus voiſins & plus diſſemblables. Crébillon fils étoit la politeſſe, l'aménité & la grace fondues enſemble. Une

légère teinte de causticité perçoit dans ses discours, mais elle ne frappoit que les pédans littéraires & les ennemis du bien public. Nos caractères allèrent fort bien ensemble. Il avoit vu le monde; il avoit connu les femmes autant qu'il est possible de les connoître; il les aimoit un peu plus qu'il ne les estimoit. Sa conversation étoit piquante; il regrettoit le temps de la régence, comme l'époque des bonnes mœurs en comparaison des mœurs régnantes. Nos principes littéraires s'accordoient encore. Un jour il me dit en confidence qu'il n'avoit pas encore achevé la lecture des tragédies de son père, mais que cela viendroit. Il regardoit la tragédie française, comme la farce la plus complète qu'ait pu inventer l'esprit humain. Il rioit aux larmes de certaines productions théâtrales, & du public qui ne voyoit dans tous les rois de la tragédie française que le roi de Versailles. Le rôle du capitaine des gardes, tantôt traître, tantôt fidèle, selon la fantaisie du poète, le faisoit sur-tout pâmer de joie. Il s'informoit

exactement de celui qui le jouoit. C'étoit ſon acteur favori pour le plaiſir facétieux qu'il lui cauſoit. Aujourd'hui janiſſaire, le lendemain dépoſant Tarquin le ſuperbe, cheville ouvrière de tous les dénouemens, il avoit renverſé plus de trônes au bout de l'année, qu'il n'avoit de gardes à ſa ſuite; il tuoit les tyrans trois fois la ſemaine avec une préciſion admirable. Crébillon aimoit tout en lui, ſa démarche, ſon attitude, ſa fierté obéiſſante; tantôt royaliſte, tantôt républicain, il ſuivoit tous les ordres avec une indifférence philoſophique, qui n'ôtoit rien au tranchant de ſon ſabre.

Crébillon fils étoit cenſeur royal & cenſeur de la police. Il approuvoit tous les ponts-neufs & tous les vers imprimés ſur des feuilles volantes. On en faiſoit alors une quantité effroyable; les héroïdes pleuvoient. Il approuvoit tout cela avec un ſang-froid & une politeſſe charmante. Jamais Crébillon fils ne fit attendre un auteur, fût-il chanſonnier du pont-neuf. Il étoit

toujours prévenant, affable & facile ; il me dissuada d'écrire en vers.

Comme il ouvroit journellement sa porte à une multitude de versificateurs & d'auteurs débutans, il me dit un jour : *Restez avec moi jusqu'à midi trois quarts ; voici l'heure que les poètes arrivent pour m'apporter leurs manuscrits : restez.*

Je m'assieds. Un coup de sonnette part; Crébillon ouvre : un auteur paroît ; il est vif & sémillant ; il se présente avec assez de grace, parle de même ; il prend une chaise, tire un manuscrit de sa poche. La conversation s'engage, & notre auteur dit des choses spirituelles. —— De quel pays êtes-vous ? lui demanda Crébillon, qui approuvoit par an quarante à cinquante mille vers. —— Des environs de Toulouse, reprit l'auteur. —— Bon, laissez-moi votre manuscrit; envoyez ou repassez après-demain, & l'approbation sera en règle.

Quand l'auteur fut sorti, Crébillon tenant le manuscrit en main, me dit : Je ne sais ce qui est là-dedans ; vous avez entendu

ce jeune homme; il parle avec facilité; il a de l'eſprit. Voulez-vous gager avec moi que ſon ouvrage n'a ni rime ni raiſon? —— Eh pourquoi ce jugement précipité? —— Vous le ſaurez; liſons, mon ami. En effet, la pièce préſentée à la cenſure n'avoit pas le ſens commun.

Part un ſecond coup de ſonnette; c'eſt un nouvel auteur: Crébillon ouvre. L'auteur s'arrête à la porte; il ne ſait ni entrer, ni parler, ni s'aſſeoir; il eſt gauche, & tout d'une pièce; il manque de renverſer une petite table où étoit le déjeûner de ſon cenſeur. C'eſt un opéra que de le faire aſſeoir; il recule à chaque inſtance; enfin il eſt aſſis; il veut parler, & il bégaie; il répond mal à ce qu'on dit. Après avoir regardé pendant ſix minutes ſa poche gonflée de ſon manuſcrit, il le tire gauchement, laiſſe tomber ſa canne & ſon chapeau en le préſentant, cherche de l'œil ſon paraſol, comme ſi on le lui avoit volé, bleſſe ma jambe du bout de ſon épée en remuant mal-à-propos, & parvient enfin à dire: *Je*

vous prie, Monſieur, de m'expédier, car on m'a dit que vous étiez fort obligeant. Crébillon prend le papier avec ſon aménité ordinaire, le met à ſon aiſe autant qu'il eſt poſſible, & lui fait la même interrogation. —— De quel pays êtes-vous, Monſieur? —— Des environs de Rouen. —— C'eſt bon, Monſieur; dans trois jours j'aurai approuvé votre manuſcrit. Il le reconduit, l'aide à retrouver ſon paraſol. La porte ne ſemble pas être aſſez large pour la ſortie du poète, car il donne à gauche, fait un faux pas ſur le palier, & tombe à la première marche. Il avoit repouſſé quatre ou cinq fois ſon cenſeur avec la main, & le tout par civilité normande. La porte enfin ſe referme.

Quel lourdaud! m'écriai-je; & cela écrit! —— Eh bien, me dit Crébillon, vous l'avez vu, vous l'avez entendu, ou plutôt vous n'avez rien entendu. Voulez-vous gager avec moi que ſon œuvre n'eſt pas ſans mérite? —— Oh! oh! vous le connoiſſez donc? —— Pas plus que l'autre; je ne l'ai

jamais vu ; lisons. Nous lisons. Il y avoit dans le manuscrit du lourd normand, des idées, du style ; & c'étoit un ouvrage très-estimable. Comme je demeurois surpris de l'esprit de divination qui avoit saisi notre censeur, il me dit : « Une expérience de plusieurs années m'a démontré que sur vingt auteurs qui arrivent du midi de la France, il y en a dix-neuf qui sont détestables ; & que sur le même nombre qui arrive du nord, il y en a la moitié au moins qui ont le germe du talent, & qui sont susceptibles de perfection. Les plus mauvais vers possibles se font depuis Bordeaux jusqu'à Nîmes. Telle est la latitude des plats versificateurs. Tous ces écrivains-là en général n'ont que du vent dans la tête, tandis que ceux qui viennent des provinces septentrionales ont du sens, & un talent inné qui ne demande que de la culture. »

J'ai eu lieu plusieurs fois d'appliquer l'observation de Crébillon censeur, & presque toujours avec justesse. Les têtes méridionales (les exceptions à part) ne me paroissent

paroiſſent pas propres à écrire ; elles manquent de logique.

Je ne paſſerai point ſous ſilence un fait qui prouve tout à la fois ſon courage & ſon amitié pour les gens de lettres & pour moi. Je publiai, au mois de janvier 1771, une pièce de théâtre, intitulée, *Olinde & Sophronie ;* on y trouva des alluſions relativement à l'opération du chancelier Maupeou, qui faiſoit la guerre à la magiſtrature (*a*). Le parlement de Paris fut exilé le vingt janvier, & ma pièce fut publiée le vingt-deux. On donna à tous les traits de mon ouvrage une extenſion qui plaiſoit au public, & qui lui ſervoit de vengeance tacite. Le miniſtère, qui alors n'étoit rien moins qu'indulgent, vouloit ſévir contre moi. Crébillon

---

(*a*) Le chancelier avoit commandé cent-vingt brochures contre les magiſtrats. Tous les écrivailleurs affamés alloient au bureau de * * * * *. Là, on payoit à tant la feuille les plus plats déraiſonnemens. Le buraliſte gagna, ſur ces pauvres barbouilleurs, la moitié de la ſomme deſtinée à ces pamphlets.

fils, qui avoit approuvé la pièce, loin de mollir, repréſenta, défendit ma cauſe, ſe prétendit ſeul reſponſable. Sa généreuſe fermeté me ſauva un déſagrément fâcheux; c'eſt qu'il aimoit ſincèrement les hommes de lettres. Il m'a répété ſouvent que malgré les travers de leur amour-propre, c'étoit ceux dans leſquels il avoit remarqué en général le plus de vertus.

Ses ouvrages ſont une anatomie fine & déliée du cœur humain & du ſentiment, ſur-tout de celui qui dirige les femmes, dont le premier attribut eſt de ne connoître rien à leur propre cœur, tandis qu'elles pénètrent aſſez bien le cœur ou du moins le caractère des hommes. Crébillon fils les a bien connues; c'eſt un peintre: & ſa touche, pour être délicate, n'en eſt pas moins exacte, & quelquefois profonde.

CHAPITRE DCCLXXV.

Les Espaliers de l'Opéra.

On appelle ainsi *les divinités des chœurs*, tant dans le chant que dans la danse. Les chanteurs & chanteuses décomposent méthodiquement les morceaux des grands maîtres. Les danseurs & danseuses sortent, pour la plupart, des séminaires d'Audinot & de Nicolet. Les gambadeurs donnent des leçons de danse. Les danseuses sont plus riches que les chanteuses. Les gens ennuyés, dégoûtés & blasés, vont de la danseuse à la chanteuse, & de la chanteuse à la danseuse. Tel amateur a une connoissance exacte du climat, du pays, du tempérament général & particulier des fruits & des pêches qui composent ces espaliers. C'est-là qu'on peut dire que les vices d'autrefois sont les mœurs d'aujourd'hui. *Fais*

ce que tu voudras, c'eſt la maxime nouvelle qui ſemble être généralement adoptée. Aſſujetti à tant de loix civiles, politiques, morales, religieuſes, l'homme, dans l'intérieur de ſa maiſon & dans ſa vie privée, reprend ſa liberté, & la porte juſqu'à la licence. Plus l'homme eſt opprimé par une multitude de loix & de coutumes, plus il réagit. Quand l'homme eſt ſoumis à une foule d'entraves, à des impôts de toutes eſpèces, alors il ſe venge ſur les mœurs.

Il y a des vierges à Paris ſans doute, & tout autant qu'ailleurs; mais l'ignorance virginale n'y exiſte pas. Les livres, les ſpectacles, les diſcours, les exemples donnent toujours aux jeunes filles quelque communication de la ſcience amoureuſe, & leur enlèvent cette ignorance naïve, le premier des attraits.

Nos filles bien élevées ignorent aujourd'hui une multitude d'arts domeſtiques, qui, dans tous les ſiècles, ont été les occupations des femmes, ou pour mieux dire, leur devoir; mais elles danſent, elles chantent,

Les danſeurs & les chanteurs de l'opéra perſuadent à toute la ville qu'il faut avant tout chanter & danſer.

La maiſon paternelle n'eſt donc plus que le rendez-vous du maître à danſer, du maître de muſique. Si les femmes, une fois mariées, cherchent à plaire à tous les hommes, c'eſt ſans doute parce qu'étant filles, il ne leur étoit pas permis d'en aimer un ſeul.

Nos danſeurs à Londres ont ſuſpendu les ſéances du parlement britannique. Nous ſommes jaloux de nos danſeurs.

CHAPITRE DCCLXXVI.

Conſtruction.

La ſalle de l'opéra fut conſtruite en ſoixante-quinze jours; célérité bien digne d'éloge, ſi elle eût été applicable à un bâtiment plus néceſſaire, ou plus utile aux maux de l'humanité.

Le pavillon de Bagatelle, appartenant à monſeigneur Comte d'Artois, a été conſtruit dans l'eſpace de ſix ſemaines ; c'eſt ce qu'on ne peut croire, quand on voit tous les détails de ce lieu enchanté, où tous les arts ont réuni ce qu'ils ont de plus riche & de plus gracieux. Saint-Cloud a changé de face en peu de mois.

L'or eſt la baguette magique qui produit ces prompts miracles; mais en créant de ſi jolies choſes, pourquoi ne fait-il pas ſortir de terre les quatre hôpitaux ? C'eſt alors que l'enchanteur obtiendroit tous nos hommages.

Mais ſouvent, quand le propriétaire vient pour jouir, les vernis lui font mal à la tête; l'odeur des peintures à l'huile rend les appartemens inhabitables : il eſt obligé de fuir pour un temps; la broſſe des peintres l'a chaſſé de l'édifice neuf, dont il s'éloigne ſans pouvoir y reſter.

Les champignons de la fortune (comme le dit un écrivain) veulent bâtir tout-à-coup. Il leur faut un château, & il faut

que ce château ſorte auſſi promptement de terre qu'une aſperge dans la belle ſaiſon. Il faut des plantations d'arbres en ſalle, étoiles, boſquets, allées à perte de vue, tous arbres auſſi ſtériles que l'eſprit de l'opulent bâtiſſeur. Quand le château eſt fini, il faut encore de l'eau jailliſſante, un bel étang & un pont. Que faut-il encore? un jardin anglois, pour ſinger les princes! Jamais, peut-être, les flottes angloiſes ne nous ont fait autant de mal, que le goût fatal d'imiter en petit leurs ſuperbes poſſeſſions.

Eh! combien cela dure-t-il? l'eſpace d'un moment. On ne voit de toutes parts que maiſons, que châteaux à vendre. Ces lieux où la rapine enfouiſſoit ſes tréſors, où le luxe déployoit ſes ruineuſes fantaiſies, ces palais de la volupté, ſont achetés à vil prix, & démolis par les mêmes ouvriers qui les ont conſtruits, & qui revendent les matériaux à d'autres fous, également tourmentés de la manie de la bâtiſſe.

CHAPITRE DCCLXXVII.

Hôtel des Menus.

L'HÔTEL dit vulgairement des *menus plaisirs du roi*, est le dépôt de toutes les machines, décorations & habillemens qui servent aux fêtes, c'est l'image du chaos; on y entasse les débris des catafalques avec ceux d'une salle de bal. Le même chariot les voiture, & on lit : *Menus plaisirs du roi*, sur les fragmens d'un mausolée. Ces matériaux épars coûtent autant à rajuster que s'ils étoient neufs. Toutes les filles d'opéra, pour peu qu'elles soient protégées, trouvent là du satin & autres étoffes, dont elles n'ont jamais assez. Quand on dessert une table, les valets se livrent au gaspillage, & les superfluités se manifestent; quand on voit les débris des fêtes données à la cour, il ne faut que cette vue pour affliger un bon

citoyen ſur l'emploi du temps & de l'argent.

Il y a là une école de déclamation, où s'exercent les débutans, ſous la direction de quelques comédiens qui prennent le titre de *profeſſeurs*.

Le feu vient de prendre à ce magaſin; mais quand il arrive un incendie dans un magaſin royal, le public ne s'y intéreſſe pas vivement : il appelle cet accident *un compte rendu écrit avec un charbon*. Puis il ajoute : *il y aura toujours de l'argent pour réparer cela*.

Les pères capucins ont accouru à cet incendie avec leur zèle accoutumé, & pour ſauver les richeſſes théâtrales des trois ſpectacles. On a vu l'un s'affubler d'un caſque, porter un cimeterre ſous ſon bras, & tenir à la main la baguette de Médée; l'autre avoit entaſſé ſur ſes épaules les jupons de ſatin des actrices, & le caducée de Mercure, ce qui contraſtoit avec ſa barbe & ſon capuchon. Celui-ci, les mains armées des rayons du char du ſoleil, croyoit

ſauver de gros diamans, & s'étoit enveloppé du vêtement d'un druide. Ces mains ſacrées, qui touchoient pour la première fois à tant d'objets profanes, prouvoient cet ancien adage : *que néceſſité n'a point de loi ;* mais au milieu de l'embraſement, il a fallu rire malgré ſoi, en voyant des capucins ſe charger des immodeſtes débris des décorations théâtrales, embraſſer en fuyant des buſtes voluptueux, & prêter du ſecours à tous les dieux & déeſſes demi-nus du paganiſme.

Ce qui eſt non moins remarquable, c'eſt que dans l'hiſtoire des capucins, pluſieurs, à différentes époques, ſont morts victimes étranges de l'embraſement d'une ſalle d'opéra. Quelle deſtinée ! être brûlé vif dans le même lieu qu'on a pourſuivi de ſes anathêmes. Il nous ſemble qu'il ſeroit décent de diſpenſer le zèle & la charité de ces pauvres pères, de s'étendre juſqu'à des objets qui contraſtent avec leur état.

Les récollets vont auſſi au feu, montrent le même zèle que les pères capucins ; &

quand on oublie de leur faire partager l'honneur du courage & la gloire du succès, ils réclament, dans le *journal de Paris*, la publication de leurs faits charitables.

Depuis l'incendie de l'opéra, chaque spectacle a ses réservoirs & ses pompiers. Les pompiers sont au réservoir, & il y a une sonnette pour donner le signal du danger. Un malin tira la sonnette tout au milieu d'une pièce tragique; à l'instant le spectacle fut inondé, les acteurs rafraîchis, les auditeurs trempés; on murmura; mais on ne put se plaindre de la ponctualité.

Toutes les salles de spectacles semblent devoir, tôt ou tard, appartenir aux flammes. Point d'années qu'il n'en brûle deux ou trois en Europe : des dangers aussi fréquens ne ralentissent pas l'amour du théâtre; il est porté à l'excès dans toutes les conditions.

La salle qui doit inspirer le plus de terreur pour un embrasement subit, c'est celle des *variétés*, au palais-royal; & comme elle communique à des échoppes de bois doublement rangées sur deux files, il y a de quoi

être saisi d'effroi, sur le péril que courent journellement les spectateurs ; il est vrai que les pompes & les pompiers opposent à ce fléau la plus exacte vigilance; mais qui peut calculer les suites d'une fatale étincelle jetée au milieu de ce bûcher formé d'alumettes, peint, doré & vernissé ?

Le feu pourroit bien prendre pour punir certaines immoralités d'une espèce grave. Dans une pièce jouée à ces *variétés*, deux coquins veulent se défaire d'un honnête homme; l'un dit à l'autre : *la rivière coule pour tout le monde*, afin de lui faire entendre qu'on pourroit jeter l'homme par-dessus les ponts. Ne vaudroit-il pas mieux avoir deux théâtres français, deux théatres émulateurs, à la place de ces tréteaux où l'on distribue au peuple d'aussi étranges maximes.

CHAPITRE DCCLXXVIII.

Énigme.

DEVINEZ, lecteurs, cette énigme. Cinq pieds de long ſur quatre de large, à trente-cinq pieds de hauteur. Eh bien! ce terrain étroit rapporte par an quatre mille huit cents livres. Quel fruit produit-il ? aucun; un champ immenſe bien cultivé ne rapporte pas autant. Telles ſont les réflexions que j'ai faites dans une petite loge où j'étouffois. Alongez un peu cette loge, elle rapportera le double : la loge voiſine rapporte autant. Calculez enſuite ce que rend un eſpace, qu'on appelle l'opéra, le théâtre français, le théâtre italien, vous verrez un produit de pluſieurs millions; & toutes les autres ſalles de ſpectacles? Combien la gent hiſtrionne ne coûte-t-elle pas au peuple ? Que d'argent pour des ſauts, des ſons &

des gambades ! & tous ceux qui foulent les planches ſont payés exactement & libéralement.

Quand on a loué un quart de loge, le tour vient tous les quatre jours. Il n'y a que ſept jours dans la ſemaine : de-là le calcul des femmes. Elles devroient bien s'accoutumer à ſavoir qu'au bout de vingt-huit jours on recommence à avoir les mêmes dans l'ordre où on les avoit eus d'abord, & avec les mêmes diverſités : c'eſt le cycle ſolaire du ſpectacle. Rien de plus aiſé en apparence qu'une pareille connoiſſance, mais rien d'utile ne prend racine dans la tête des femmes pariſiennes. Elles ne connoiſſent ni les noms des rues, ni ceux des mois, des jours, des années ; ce ſont comme des glaces qui oublient les objets dès qu'ils ne ſont plus devant elles. Qui croiroit que ce ſont elles pourtant qui dirigent tout, qui gouvernent tout, & qu'elles ont la rage de ſe mêler de tout, de primer par-tout & ſur tout ?

A la ſortie des ſpectacles il faut paſſer à travers une foule de laquais qui portent

ſlambeaux & torches allumées. La cire découle ſur vos habits; les perruques & les cheveux ſont en danger. L'équipage part; deux domeſtiques s'élancent ſur le derrière, tenant chacun un flambeau, & les ſecouant par les rues ſur les paſſans. L'un étourdi du bruit de la voiture, & qui a manqué d'être roué, ne s'apperçoit pas que ſon vêtement brûle.

Des lanternes, ſubſtituées à ces flambeaux, auroient moins de danger pour les hommes & pour les maiſons; car en agitant leurs flambeaux, ces domeſtiques ricanent, & font voler à deſſein des flamèches de tous côtés.

Un jour je vis arriver de loin un équipage; c'étoit un prélat avec ſes courſiers écumans, ſes torches enflammées, & ſes valets qui les ſecouoient en étincelles ſur les pauvres humains. Mon imagination me figura alors le char enflammé du fanatiſme, courant avec des brandons allumés à la cérémonie d'un autodafé. Hélas! c'étoit le prélat le plus humain, le plus tolérant.

Mais, pourquoi donc ces flambeaux aux lueurs rougeâtres éclairoient-ils si vivement la croix pectorale de monseigneur? Il me fut impossible alors de ne pas me rappeller les discordes de la religion, & les bûchers dressés par des mains sacerdotales.

CHAPITRE DCCLXXIX.

Loge matelassée.

On dit en province qu'il y a dans chaque spectacle une loge matelassée, où s'enferme l'auteur le jour d'une *première représentation*, afin que dans son désespoir il ne se casse pas la tête, si sa pièce vient à tomber au milieu des huées ou des durs sifflets.

Je certifie au public que la loge matelassée n'existe point, & que la tête de M. de la Harpe, celle de M. Palissot, &c. sont néanmoins sans bosse & sans contusion.

Quand ce malheur arrive, l'auteur file avant la fin de la pièce, & va écrire une dissertation

dissertation sur la décadence du goût, sur l'oubli des grands modèles & sur l'excellence de sa pièce; ce qui est inséré dans les journaux.

L'ignorance, ou plutôt le malheur de M. l'abbé Miolan, lui ayant fait manquer un ballon aérostatique, ce fut au Luxembourg une bagarre générale. On mit en pièces le ballon; on le brûla.

Huit jours après on ne vit de tous côtés que gravures, où ce pauvre abbé étoit représenté sous la figure d'un chat miaulant, battu par le suisse du Luxembourg, & poursuivi par la canaille qui crioit, *au chat, au chat !*

Dans les gravures, comme dans les chansons, on le traitoit de *voleur*. C'étoit-là une liberté satyrique presque angloise. Au fond, cet abbé ne me paroît pas plus coupable qu'un auteur dont la pièce tombe à plat. Le public a payé à la porte de la comédie, & cependant en sortant de la pièce sifflée, il ne se plaint pas d'avoir été volé.

CHAPITRE DCCLXXX.

Consignations.

Ce qu'il y a de plus injuste dans le monde, c'est de prendre à ceux qui perdent.

Un homme fait banqueroute ; on vend ses biens ; le produit en est distribué aux créanciers. Ce produit ne suffit même pas pour les payer. Cependant il faut avant tout prélever les droits exorbitans des receveurs des consignations.

Le prix de la vente leur est quelquefois déposé ; mais le plus souvent il ne l'est pas. On abandonne à quelques-uns de ces créanciers des rentes appartenantes à leurs débiteurs. Les avides receveurs des consignations, entre les mains de qui il n'a été rien déposé, ni pu être rien déposé, prennent néanmoins leur droit. Eh ! quel droit ! il n'y en a pas de plus obscur & de plus mal fondé.

On a vu un *manteau ducal*, développé en tapis, ramaſſer beaucoup d'argent, & puis s'envoler au haut des airs, où perſonne ne put le ſuivre. Les pauvres créanciers, réduits à ſolliciter quelques parcelles de ces eſpèces d'or dans leur chûte fortuite, n'étoient-ils pas encore menacés d'aller les arracher aux greffes des conſignations ?

Afin d'être avertis de leur proie, ces receveurs encouragent la délation; ils paient une ſomme à celui qui vient les avertir de l'événement qui donne lieu à l'ouverture de leurs droits. Ces conſervateurs ont l'air de conquérir, & non de garder le dépôt.

M. *Necker* a cependant indiqué, dans ſon compte rendu, qu'on pourroit dépoſer les fonds conſignés ou au mont-de-piété, ou à une compagnie de financiers ſolvables, qui, loin de rien prendre, pourroient payer deux ou trois pour cent d'intérêt.

Voilà le créancier fruſtré viſiblement d'une partie de ſes deniers. Il a été forcé d'entrer dans une direction; & il n'y a que

Dieu & un procureur qui ſachent ce qu'entraîne une direction. Un des moindres abus eſt la ſignification qu'il faut faire à tous les créanciers refuſant de ſigner un acte qui les intéreſſe. Ces ſignifications ont coûté quelquefois cent mille écus dans une ſeule affaire. M. le Noir, lieutenant de police, a fait rendre, dans l'affaire de M. le prince de Guéméné, un arrêt du conſeil, du 28 décembre 1782, qui diſpenſe de ces ſignifications, & qui y ſubſtitue un moyen ſimple, qui mériteroit d'être adopté par tous les tribunaux; c'eſt d'avertir les créanciers par un ſimple avis imprimé dans les petites affiches, qu'il a été paſſé chez le notaire de la direction un acte qui les intéreſſe. C'eſt à eux d'en aller prendre communication; & s'ils ne ſe pourvoient pas contre cet acte, dans le délai fixé, ils ſont cenſés l'avoir approuvé.

A chaque pas qu'on veut faire dans notre juriſprudence civile, on ne trouve qu'embarras, ténèbres, confuſion; & les gens de loi, quand ils vous ont traîné dans cette

caverne, vous fouillent tout à leur aiſe. Le peuple ne connoît pas les premiers élémens de la procédure; & à chaque décès vous voyez des perſonnes adultes venir demander conſeil & protection au premier habit noir qu'elles rencontrent. On ignore les formes, & tout devient matière à chicane.

Il eſt étonnant qu'il n'y ait pas à Paris un établiſſement ſemblable à celui que M. le duc de Charoſt a fait dans ſes terres : c'eſt un bureau de conciliation où l'on décide ſans frais les différends.

Il y a une foule de choſes obſcures, malgré la foule des arrêts. Il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on imprimât chaque année un recueil des déciſions des tribunaux, ſur les queſtions qui ne ſont décidées par aucune loi. Perſonne ne ſait ſi les rentes viagères ſont un meuble ou un immeuble, & quel eſt à cet égard le droit d'un donataire mutuel.

CHAPITRE DCCLXXXI.

La Voirie.

Il faut toujours avoir l'ordonnance à la main pour repouſſer ſes innombrables attaques ; car ſes ayant-cauſe font ſans ceſſe des demandes outrées & bizarres. Sans les cours ſupérieures ils mangeroient les maiſons de la capitale, pierre à pierre, & les digéreroient. Leurs eſpions, toujours le nez en l'air, reconnoiſſent *une moitié de poulie* raccommodée à neuf ; aſſignation de la voirie pour le paiement de *la poulie*, qu'ils ſoutiennent *neuve*. En effet, lorſqu'elle tourne, le mouvement de rotation ne fait paroître que le bois neuf. Experts nommés pour les convaincre que la moitié de la poulie eſt *vieille*.

Combien nous ſommes redevables aux parlemens qui ont oppoſé une égide aux

déteſtables prétentions de cette voirie, fléau des bourgeois de la capitale ! Ses eſpions, qui ſont autres que ceux de la police, connoiſſent depuis quand une fenêtre a changé de phyſionomie, ou quand on a avancé un balcon d'un pouce. Le bourgeois pariſien eſt preſque ſans défenſe contre ces éternelles mangeries ; mais comme il faudroit plaider, il paie la voirie. Il y a une foule d'injuſtices criantes qui émanent de ce bureau, & juſqu'ici les réclamations n'ont point eu un caractère de force, ni d'authenticité. J'exhorterois quelques jeunes avocats à ſurveiller cette partie honteuſe de nos loix. C'eſt le bureau qui fatigue le plus les propriétaires & les locataires des maiſons : une planche, une tringle, un bout d'auvent, tout cela paie, & la demande eſt arbitraire, tant l'interprétation de l'ordonnance devient abuſive.

CHAPITRE DCCLXXXII.

Foin.

QUI n'aime point à ſentir l'odeur du foin nouvellement coupé, celui-là ne connoît pas le plus agréable des parfums; qui aime cette odeur, qu'il aille deux fois la ſemaine vers la *porte d'Enfer.* Là, ſont de longues files de charrettes ſurchargées de foin : elles ſont immobiles, & attendent les acheteurs. Je régale mon odorat en paſſant à travers ces charrettes, car je ne connois rien de plus agréable que l'odeur du foin nouvellement coupé.

Les pourvoyeurs des maiſons à équipages, ſont là, examinant la qualité du végétal; tout-à-coup ils arrachent une poignée de foin, le palpent, le flairent, le mâchent, & ſont les échanſons des chevaux de madame la marquiſe; tandis que le maître d'hôtel eſt à la halle,

l'intendant veille à la nourriture des chevaux de l'écurie. Les chevaux ne vivent pas de consommés, il faut un vaste emplacement pour leur garde-manger. Si l'on supprimoit dans le journal de Paris l'article *fourrages*, il perdroit le quart de ses souscripteurs : l'article *foin* est le plus intéressant pour les gens à équipages ; il appartient à leur consommation journalière. Le vendeur trompe sur le foin, en faisant entrer au milieu de la botte une bourre des champs ; mais le maître-d'hôtel des chevaux de condition & de qualité n'y est pas attrapé.

Quand il passe des charrettes de foin aux barrières, les commis enfoncent de longues aiguilles de fer qui ont huit pieds de long ; la contrebande est percée d'outre en outre, & le contrebandier aussi, s'il s'y étoit caché ; ils percent même, avec ces épouvantables aiguilles, toutes les masses qui leur paroissent suspectes ; alors ils flairent le bout de leurs interrogeantes aiguilles.

La disette des fourrages, suite d'une sécheresse extrême, a eu lieu en 1785. Les

gens à équipages trouvoient fort mauvais que la Providence n'eût pas ſurveillé les *foins*, ſans leſquels les chevaux ne peuvent galoper, ſoit à Verſailles, ſoit à l'opéra; & quand on diſoit : *Les beſtiaux périſſent; ils manquent de ſubſiſtance:* les femmes du bon ton répondoient : *Mes chevaux ne ſont pas faits pour manger de la paille hachée.* N'oublions pas que le gouvernement fit imprimer une inſtruction paternelle, qui pourroit ſervir encore pour l'avenir : on y indiquoit le parti qu'on pouvoit tirer de quelques productions dédaignées dans les temps d'abondance. Le roi permit le pâturage dans ſes bois.

L'erreur qui faiſoit croire qu'aucune plante farineuſe ne pouvoit remplacer le froment, faiſoit penſer que les beſtiaux ne pouvoient ſe nourrir que de *foin*. Or, l'émondage & les feuilles des arbres, les feuilles de la vigne, nourriſſent autant que le foin & l'avoine; l'extraction des racines qu'on ne croyoit pas nourriſſante, les pommes de terre qu'on dédaignoit pour

les chevaux, après les avoir dédaignées pour les hommes, réveillèrent l'attention, & l'on vit qu'il ne falloit pas compter trop exclusivement sur la récolte des foins & des avoines.

Le gouvernement a exercé la plus noble de ses charges, celle de l'instruction. Il donna des avis salutaires, & ne manqua pas de porter, à l'exemple, la culture qui étoit la plus particulièrement en vigueur en Angleterre : elle avoua que sa rivale excelloit dans la multiplication des bestiaux, dans l'abondance des engrais, & conséquemment dans le produit des récoltes.

Rien ne prouva mieux l'utilité des prairies artificielles, que le besoin présent ; cette culture jadis tant combattue.

On vit qu'il y avoit une foule de réglemens & de préjugés nuisibles à l'agriculture ; ainsi, la liberté lui est toujours précieuse.

C'est une époque bien mémorable, que celle où le gouvernement, qui ne se mani-

s'eſtoit jadis que par des actes de commandement, a diſtribué des inſtructions précieuſes, en réuniſſant ſous un même point de vue tous les moyens praticables en chaque canton, d'augmenter la maſſe de la ſubſiſtance des animaux. La France citoit l'exemple de l'Angleterre, & lui rendoit hommage. J'oſe dire qu'on n'auroit pas eu cette noble franchiſe il y a cinquante ans; & comme le gouvernement peut s'enrichir encore dans la ſuite de pluſieurs idées grandes & républicaines, c'eſt-à-dire, favorables à la multitude, je me plais à reconnoître combien il avance dans les vrais principes d'une adminiſtration ſavante & généreuſe.

C'eſt pour avoir du foin pour ſes chevaux, que tel étourdi abat des forêts. Quand un diſſipateur a mangé la plus grande partie de ſon patrimoine, il s'occupe à faire des *points de vue*, c'eſt-à-dire, à faire reſſource dans la vente de ſes bois, & il ordonne ſur-tout d'abattre les plus beaux arbres.

La hache eſt levée ſur le chêne antique & vénérable. S'il pouvoit parler, il diroit au jeune prodigue : Arrête ; ton triſaïeul s'eſt promené ſous mon ombre, il s'eſt adoſſé contre moi, il a ſouri à mes branches chargées de feuilles, il a cherché de l'œil, dans l'épais feuillage, l'oiſeau dont il écoutoit le chant mélodieux ; j'étois ſon arbre chéri, quand, fatigué par la chaleur & l'ardeur du ſoleil, il ſe couchoit ſur mes racines pour jouir d'un vent frais ; arrête, & ſi le temps & les orages ont reſpecté juſqu'ici mon tronc, laiſſe mes bras, émondés par la vieilleſſe, s'ouvrir encore à la plénitude de l'air & aux rayons du ſoleil ; ne bleſſe point ma ſenſible écorce, & ſi tu cherchois bien, tu trouverois encore, ſur pluſieurs endroits, le nom de tes aïeux gravé de leurs propres mains.

Mais le chêne antique & vénérable parleroit, que le jeune prodigue immoleroit encore ce vieux ſerviteur aux extravagances de ſon luxe ; il ne l'épargneroit pas pour ce vil métal, dont il doit ſatisfaire une ourtiſanne.

Sans les ordonnances des eaux & forêts, les jeunes prodigues feroient tomber indiſtinctement tous les arbres ; il n'en reſteroit pas un ſeul ſur pied : tous ſeroient abattus & livrés aux chantiers des marchands, & les corneilles ne trouveroient plus de branches ſur les terres ſeigneuriales pour s'y repoſer.

Ne les ai-je pas entendus à l'opéra ſe vanter de leurs coupes de bois, les annoncer comme des conquêtes ineſpérées ; & je croyois entendre les gémiſſemens de ces vieux arbres, qui s'indignoient, en tombant, d'aller ſervir aux dépenſes ſtériles qu'entraînent les femmes, le jeu & les chevaux, mangeant le foin & l'avoine qui deſsèchent & dépeuplent les terres.

On a dit du duc de Bourbon, qui a bâti à Chantilly de ſuperbes écuries, édifice ſupérieur au château qu'il habitoit, *que ſûrement ce prince-là croyoit à la métempſycoſe :* c'eſt un brutal bon mot.

CHAPITRE DCLXXXIII.

Vente de tableaux.

J'ENTRE dans une ſalle ; l'on y vend des tableaux à la clarté des bougies ; je ne ſais ſi mon oreille me trompe, mais j'entends crier huit mille francs un ſou, dix mille francs un ſou, & il s'agit d'une toile colorée ; d'autres tableaux, qu'il faut regarder avec la loupe, montent à des prix conſidérables. Eſt-ce folie, engouement, oſtentation des riches (1), qui ne ſavent que faire de leur or ?

Alors, je me rappelle ces paroles de

(1) A la vente que le duc de Choiſeul fit faire de ſes tableaux, il y en eut de vendus dix fois plus cher. On y fit auſſi porter des tableaux appartenans à d'autres particuliers, pour profiter de l'engouement du public, & le tromper plus ſûrement.

Moïſe : *Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune reſſemblance des choſes qui ſont là-haut dans les cieux, ni ici-bas ſur la terre, ni dans les eaux ſous la terre.*

Quand Moïſe a condamné toute repréſentation des choſes créées, ſans doute ce grand légiſlateur ſentoit tout le vuide & l'impuiſſance de l'art, & il vouloit prévenir la lutte pénible & vaine, que le foible & froid pinceau de l'art, artiſan ou artiſte, oſe tenter avec la divine nature.

Pourquoi aller chercher une imitation toujours ſi imparfaite, lorſque le modèle eſt ſous les yeux? comment peut-on regarder un tableau de payſage, quand on vit à la campagne, ou à l'entrée des forêts? comment peut-on conſidérer des figures inanimées, quand les paſſions & toutes leurs nuances ſe peignent ſi vivement ſur tous les viſages? Foibles tentatives pour approcher des beautés réelles de la nature.

Cet art préſomptueux eſt aſſurément le plus étranger de tous à la félicité nationale,

aux

aux commodités de la vie, & aux jouiſſances exquiſes & profondes de l'ame. Le commun des hommes ne comprend rien au mérite de certains tableaux; il faut apprendre à voir ces prétendus chefs-d'œuvre, la plupart noircis par la main du Temps, ou par l'éclat du ſoleil : une vue ordinaire peut à peine les débrouiller. Auſſi la connoiſſance des tableaux devient-elle auſſi difficile que la peinture même. Quelle futilité !

Voyez enſuite ces brocanteurs; ils diſputent éternellement : l'original devient copie, & la copie devient original, ſelon le thermomètre de leur avidité. Ils ſe trompent d'abord, & ils finiſſent par être les plus intrépides menteurs, & les plus inſignes fripons de la ville. Il n'y a point de manœuvres plus détournées que les leurs pour trouver des dupes : mais je ne m'abaiſſerai point à frapper ce vil tripot de filous; c'eſt à l'art lui-même que j'en veux, oui, à l'art lui-même! parce qu'il eſt tout à la fois le plus pénible à acquérir, le plus

inutile au bonheur, & le plus diſpendieux pour les fortunes.

Eh ! ne faut-il pas dix années à un peintre avant de manier paſſablement le pinceau ? Que d'étude, que d'efforts pour une ſenſation ſtérile, pour un plaiſir qui ne vous transporte jamais, pour un plaiſir de pure réflexion, & qu'un homme doué d'une imagination un peu forte peut créer ſur un médiocre tableau, comme ſur ce qu'on appelle un chef-d'œuvre !

Rien ne montre les bornes de la main humaine comme cet art téméraire, que le ſentiment devance ſi vîte, car il ne répond jamais à ſon énergie. L'homme ſenſible eſt toujours triſtement déſabuſé par le pinceau. Il ne produit aucune de ces illuſions qui frappent & émeuvent. La poéſie, la muſique, rempliſſent l'ame toute entière, mais la peinture eſt un art mort en comparaiſon ; & cette manie d'appliquer le crayon & le pinceau à une foule d'objets inutiles, indifférens, me paroît encore dégrader l'art, qui ſe confond avec les plus petites choſes

matérielles. Eh ! quelle eſt donc, je vous prie, la perfection de ces petites choſes, que l'on voit, que l'on rencontre par-tout ; de cette perfection, d'ailleurs ſentie d'un ſi petit nombre, qu'elle ſe réduit aux éloges de quelques amateurs engoués !

Tant de travaux enſuite attachés à une toile périſſable, le plus ſouvent concentrée dans le cabinet d'un jaloux poſſeſſeur, & d'un propriétaire excluſif, m'ont fait réfléchir que cet art étoit tout à la fois le déſeſpoir de l'artiſte, & la jouiſſance de l'orgueil opulent ; qu'il ne devoit former qu'une exception, & ne jamais être le but de nos recherches, ni l'objet de nos récompenſes.

Quand on ſort d'un grand ſpectacle donné par la nature ; quand on s'eſt familiariſé avec les images fortes & majeſtueuſes qu'elle offre ; quand on a examiné le regard vivant des paſſions, peut-on arrêter la vue ſur ces imitations locales, qui pèchent toujours par pluſieurs endroits, & qui ſont ſi loin du grand modèle, ſur-tout s'il a

laiſſé ſes vives empreintes dans la tête faite pour en concevoir les intraduiſibles beautés ? Alors la peinture paroît d'une audace folle ; & plus on a de génie & de ſenſibilité, plus on condamne en ſoi-même ces téméraires entrepriſes d'un art froid & borné. Quoi ! vouloir peindre le ſoleil, l'océan, le regard de l'amour, l'œil irrité d'un père, la tête de Fénelon, ô extravagance !

Combien, d'ailleurs, eſt-il difficile & rare de paſſer la ligne de la médiocrité ? Au-delà, ce n'eſt rien encore ; il faut exceller pour donner un moment de ſurpriſe. Cet art trompe ſes élèves : tant d'hommes médiocres y conſument une vie entière & laborieuſe, abſolument perdue pour les nobles ou touchantes occupations, pour les occupations utiles, que je regarde la peinture comme formant le premier chaînon du luxe mauvais, du luxe déſaſtreux, de celui enfin qu'il importe le plus de rejeter ou de réprimer. Nos murailles ſont tapiſſées de ces froides peintures, de ces

peintures grimaçantes, qui calomnient tout à la fois les arbres, les nuages, les forêts, les mers, & la nature humaine. Eh ! que d'or n'a-t-il pas fallu pour payer ces malheureux artiſtes, & leurs inſipides images !

On peut donc ranger parmi les principaux chefs d'accuſation, l'énorme cherté de cet art. Les cabinets des ſouverains, toujours imparfaits, laſſent leurs prodigalités : des fous ſe ruinent en voulant les imiter ; & tout cet argent, employé à payer des toiles peintes, que la dent du Temps ronge ou décolore, eſt pris ſur des emplois plus utiles, plus touchans & plus généreux.

Je puis me tromper ; mais il me ſemble que ce goût factice accoutume l'œil à des imitations fauſſes & arbitraires. Chaque école de peinture a ſon deſſin, ſa couleur, ſa manière, qui détermine chaque connoiſſeur à prendre une diverſe façon de juger ; ainſi, dans la choſe la plus invariable par ſon éternel & conſtant modèle, dans l'imi-

tation de la nature, il y a encore des idées conventionnelles; & il faut un œil façonné à la manière de l'école, pour bien ſaiſir ce que l'artiſte a tracé d'après un *faire* particulier.

Si vous ajoutez à l'inanité de l'art, ce que les peintres ſe ſont permis de licencieux pour flatter le goût corrompu des riches, & combien ils ont amené au jour de conceptions antimorales & antipolitiques, vous verrez que pour une action vraiment héroïque, la peinture s'eſt permis l'apothéoſe des vices. Ici, les ſcènes du libertinage ſont reproduites ſous toutes les formes; là, le deſpotiſme reçoit les attributs de la grandeur; le tonnerre même de la divinité. Les monſtruoſités du paganiſme, ſont répétées de toutes parts, parſemées dans tous les coins; & le père, quand ſon jeune fils lui en demande l'explication, eſt forcé au ſilence.

La repréſentation de ces iniquités n'eſt donc pas bonne; c'eſt pourtant le pinceau qui les propage. Le Temps auroit dévoré

l'image de ces vices, & ils ſe multiplient ſur la toile ! & les peintres y tourmentent, à l'envi l'un de l'autre, toutes les attitudes de la débauche !

Les autres tableaux, abſolument dépourvus d'intérêt, parlent tout au plus à l'œil, comme un clavecin parle de couleurs : ce long travail n'atteſte que la patience de l'artiſte, & combien il s'eſt donné de peine pour obtenir un coup-d'œil incertain, & que l'on détourne ſans regret.

Je ne m'en cache pas ; je voudrois dépoſſéder cet art futile & diſpendieux, du rang ſuperbe qu'il a occupé, ou plutôt uſurpé, tandis qu'il interroge ſi pauvrement la profonde ſenſibilité de notre ame, tandis qu'il appartient à un luxe irréfléchi & ruineux, & qu'après avoir épuiſé la vie entière d'un homme, il eſt borné à un local étroit où il s'éteint & dépérit, ſans avoir procuré d'autre jouiſſance que d'avoir flatté la manie de l'avare poſſeſſeur.

Et, par la même raiſon, que nous avons tâché d'enlever à l'architecture ſon faſte,

ſes ornemens bizarres & répétés, ſes colonnes, ſes proportions hautaines; monumens des durs & meurtriers travaux des miſérables claſſes de l'eſpèce humaine; nous n'avons pas voulu, s'il eſt poſſible, que la peinture vînt enlever & notre argent, & nos hommages; tandis que froide, immobile & concentrée, elle donne ſi peu de plaiſirs réels, & occaſionne des dépenſes propres à alarmer un ſouverain.

D'ailleurs, je le répète, l'imagination de l'homme va toujours plus loin que ſes développemens les plus heureux. L'aptitude de voir avec ſentiment la belle nature, doit rejeter l'idéal des tableaux, puiſqu'il faut, tout à la fois, des richeſſes, & un œil exercé, pour jouir d'une ombre incertaine & vague, au lieu de ſe livrer naturellement & ſans frais au fond inépuiſable de la réalité. Le cadre du tableau de la nature eſt immenſe, pourquoi le rapetiſſer? pourquoi vouloir répéter ce que la nature ne répète point? Mais quoi! le malheureux pinceau ne doute de rien. N'a-t-il pas

prétendu ſaiſir & repréſenter juſqu'aux traits de la divinité, qui échappe à toute conception, & dont le grand tout n'eſt pas méme l'ombre !

CHAPITRE DCCLXXXIV.

Architecture.

NOTRE architecture n'a point ce grand caractère ſi répandu dans l'Italie ; elle eſt comme l'eſprit de la nation, légère & gracieuſe ; & ſi l'architecte étale quelques parties majeſtueuſes, il prend ſoin de les franciſer par l'élégance des ornemens.

J'aime infiniment mieux l'architecture gothique ; elle eſt ſvelte, hardie ; elle m'étonne. Quel plus beau monument que la flèche de Strasbourg ! quelle audace ! quelle légéreté ! Par quelle ſavante gradation l'homme s'eſt-il élevé dans les airs en dominant la plus vaſte & la plus riche des

plaines ? Les fortes ſenſations ſont dues à cette architecture, qui frappe l'imagination.

Mais que le génie de nos architectes eſt monotone! comme ils vivent de copies, de répétitions éternelles! Ils ne ſavent plus conſtruire le plus petit édifice ſans colonnes; toujours des colonnes, de ſorte que les monumens n'ont plus de caractères diſtinctifs; ils reſſemblent tous, plus ou moins, à des temples. Le théâtre italien a un portique ſur le même modèle que la baſilique de Sainte-Geneviève; l'école de chirurgie a des colonnes majeſtueuſes, & qui cachent un amphithéâtre étroit, où l'on diſsèque un cadavre. Ce ridicule eſt d'autant plus repréhenſible, d'autant plus coupable, que cet édifice n'a été entrepris que pour ce même amphithéâtre: ainſi, par une bévue impardonnable, le principal eſt devenu l'acceſſoire, & les colonnes ont envahi le bâtiment.

Ce luxe eſt déraiſonnable, manque de goût, dénature tous les objets d'inſtitution

publique, coûte des ſommes immenſes inutilement employées. On n'oſe plus entreprendre un monument public; l'architecte vient avec ſes colonnes, & fait reculer l'entrepriſe bienfaiſante.

Eh! que font les colonnes à cette école de chirurgie? Ce faſte ruineux eſt pris ſur les dépenſes eſſentielles; il n'y a plus d'argent pour meubler, pour entretenir, pour conſerver clos & couverts ces édifices: le gouvernement a dépenſé quinze cents mille livres, en pure perte, pour loger trois ou quatre particuliers. En voyant ces colonnes ruineuſes, & la meſquinerie forcée dans les détails, on répète ce proverbe ſi applicable à la nation françaiſe: *Habit doré, ventre de ſon.*

Ne ſont-ils donc pas à bannir, ces architectes qui bâtiſſent pour les hirondelles & non pour les hommes, qui épuiſent les carrières d'alentour ſans utilité, & qui, pour la plus froide des ſenſations, diſſipent des tréſors, rétréciſſent des eſpaces, & ne forment que des domiciles aériens & imaginaires?

A la voix de ces architectes un particulier met des colonnes à ſa maiſon, de ſorte que tel payſan s'imagine que c'eſt un temple; déjà il s'agenouille, & cherche à la porte le *bénitier*.

Ces malheureux architectes ont ruiné de toutes parts des particuliers qui demandoient une maiſon, & auxquels on a donné des édifices bizarres & inhabitables. La maiſon de madame Teluſſon eſt une coquille ſpirale; il faut être eſcargot pour y demeurer : la ligne circulaire y abonde tant que la tête en tourne.

L'architecte ne parle que des beautés de Rome; & il veut loger un bourgeois comme les anciens Céſars. Le bourgeois eſt obligé de vendre ſes terres pour payer ſa maiſon abſurde.

Hélas! pour ce qu'ont coûté ces monumens pompeux & révoltans qui ont briſé le cœur des bons citoyens, (en ce qu'ils bravoient tout à la fois la douleur publique, & qu'ils ſembloient vouloir honorer la finance juſque dans ſes mépriſables ſubal-

ternes) pour ce qu'a coûté *la muraille*, on auroit vu les *quatre hôpitaux* ſortir de terre, & conſoler les regards attendris de la religion & de l'humanité, qui ſouffrent, qui gémiſſent, & qui ne demandent qu'à réunir leurs efforts, pour plaire à Dieu en ſoulageant les hommes.

L'être le plus dangereux pour le gouvernement, c'eſt donc un architecte, pour peu qu'il ait le tranſport au cerveau; & tout monarque, ami de ſon peuple, doit regarder un tel artiſte comme ſpoliateur du tréſor royal & des deniers de ſes ſujets; les rois enfin n'ont point de plus grands ennemis: ce ſont les architectes de Louis XIV qui ont tué ſa gloire.

Point de ville qui, en voulant bâtir, n'ait à ſe plaindre de ces architectes, qui, avec leurs plans apportés de Rome, ne font qu'entaſſer des pierres ſans une utilité viſible, encore moins réelle.

Un amateur de l'antiquité frémit en liſant que les Arabes démoliſſent le temple de Jupiter Sérapis, & qu'ils fendent des

tronçons de colonnes pour en faire des meules de moulin ; un philoſophe aimera mieux la meule de moulin que la colonne, & il trouvera fort indifférent que ces débris reſtent debout ou ſoient épars.

CHAPITRE DCCLXXXV.

Graveurs.

On a fait de nos jours un abus ridicule de la gravure : elle ſert très-bien, ſur-tout quand elle eſt coloriée, l'anatomie & la géographie, qui en retirent des avantages particuliers ; mais comme elle eſt déplacée dans les ſujets d'hiſtoire ! Quelqu'un vouloit mettre en *rondeaux* l'hiſtoire romaine ; cela étoit moins extravagant & moins bizarre, que de mettre en gravure l'hiſtoire de France & l'hiſtoire d'Angleterre, la bataille de Tolbiac, & l'embarquement d'un duc de Normandie.

Tous les livres nouveaux ſont ſurchargés

de gravures. On a fait des planches pour les quatre héroïdes de M. Blin.

Cette inciſion du cuivre occupe une foule d'artiſtes inutiles, qui uſent leur vie & leur patience ſur des objets indifférens ou faſtidieux. On burine, de nos jours, la tête du roi Dagobert ; on a gravé des catafalques, des ſalles de bal : la manie de la gravure s'étend juſqu'à donner des vues inſipides d'un petit jardin français, d'un pont, d'un quai, d'une rue. Quelle petiteſſe !

Une mauvaiſe brochure eſt accompagnée d'une gravure plus mauvaiſe encore. Le ſtyle a beau être eſtropié, il ne le ſera jamais autant que le deſſin du graveur.

Viennent enſuite les portraits qu'une vanité bête multiplie de toutes parts. Voilà bien des planches de cuivre ! Qu'a-t-on beſoin de la phyſionomie de ces perſonnages ſubalternes ? On grave & le peintre, & le graveur, & l'imprimeur en taille-douce, & le papetier ; ce ſera, ſans doute, bientôt le tour du vendeur d'eſtampes.

Les portraits défigurés des princes, des ſouverains, ſont tous au milieu de petits ſujets licencieux, offrant des ſcènes libertines. Deſrues & la Leſcombat ſont placés entre deux ſaints; mais la beauté, la ſainteté, tout n'offre qu'un burin trivial, & par-tout leur reſſemblance eſt nulle. Il n'y a que le verſificateur, abbé de Lille, qui ait gagné, ce me ſemble, à être gravé en s'entourant des attributs virgiliens.

Je crois qu'il appartiendroit à un ſiècle philoſophique de réprimer cet abus, parce qu'il dégénère en extravagance. Cette traduction perpétuelle & miſérable de tous les tableaux & de tous les viſages, répand une monotonie ennuyeuſe dans les maiſons, car on retrouve dans l'une ce qu'on a vu dans l'autre. Nous avons déjà condamné la peinture; mais la gravure a un caractère, tout à la fois, ſi froid & ſi puérile, qu'on ne ſauroit que gémir ſur cette exécution lente & coûteuſe, qui ne vit que de répétitions.

On feroit à Paris un régiment des mains

qui

qui coulent l'eau-forte, & qui manient le burin : quelquefois les ouvrages les plus utiles & les plus importans, ſont retardés, parce que le graveur n'a pas fini quelques ornemens vagues & ſuperflus. Si Milton avoit compoſé ſon poëme à Paris, l'imprimeur auroit prié le poète d'attendre qu'on eût gravé tous les anges, tous les diables, & toute l'artillerie céleſte, avant la publication du poëme.

Les libraires peuvent s'intituler *marchands d'eſtampes*. L'auteur ſpécule aujourd'hui qu'en donnant tant au graveur, il gagnera telle ſomme ſur les gravures.

On a fait en Suiſſe, pour le *tableau de Paris*, des gravures à l'eau-forte, les plus plates & les plus diſcordantes. Vainement je m'y ſuis oppoſé : un bailli & un libraire, unis enſemble pour cette bizarre opération, ont donné un ſoufflet aux beaux-arts, & tous les mauvais artiſtes, le bailli en tête, ont conſpiré contre mon livre.

Ces figures, gravées à l'eau-forte, & gravées déteſtablement, partent d'Yverdun,

Le ſieur Félice m'a traité comme il a fait de l'Encyclopédie. Sans doute, tous nos niais amateurs d'images, ne manqueront pas de me métamorphoſer en Iconoclaſte. Des armées de deſſinateurs, de graveurs, d'imprimeurs en taille-douce, d'enlumineurs, de libraires, de colporteurs, & d'imagiſtes de tout état & de tout rang, ſonneront le tocſin après mon hétérodoxie. Il me ſemble déjà voir la tourbe de nos écrivains papillons m'aſſaillir chacun leur image en main, & déployer contre moi leur impuiſſance; je n'en défendrai pas moins les droits de la raiſon & du bon ſens; je n'en ſoutiendrai pas moins que c'eſt un vrai agiotage, de nous forcer de payer chèrement des livres enrichis d'inutiles figures en taille-douce, & qu'il y a plus que de la folie de prétendre amuſer tout un grand peuple éclairé, avec des images, comme des enfans.

CHAPITRE DCCLXXXVI.

École gratuite de deſſin.

ELLE m'attriſte, car elle ne fera que multiplier ces inutiles artiſans d'un luxe ruineux; elle formera de mauvais deſſinateurs, des peintres plus mauvais encore, des graveurs de toute eſpèce, & ces orphévres, qui tranſportent ſur nos tables des figures qu'on ne plaçoit jadis que pour accompagner les grands monumens. Les architectes inondent le public de leurs plans deſtructeurs, & ſemblent dire à l'envi l'un de l'autre : *Qui veut être ruiné ? Nous voilà tout prêts.*

Que ſignifie ce crayon dans la main des enfans ? eſt-ce-là un gage de ſubſiſtance ? On ne parle plus que d'édifices luxueles, de ſalles de ſpectacle, & voici un régiment de crayonneurs qu'on deſtine à ces embelliſſemens futiles.

C'eſt un grand malheur public, que cette protection éclatante accordée à des talens frivoles ou dangereux : ces enfans qui paroiſſent d'un tempérament robuſte, on en fait des deſſinateurs. Eh ! pourquoi ne pas les reſtituer aux arts mécaniques qui les réclament ? pourquoi enlever ces bras naiſſans à l'agriculture moderne ? Des têtes de Raphaël qu'on fait copier aux premiers venus, quelle démence ! Veut-on faire une république de peintres ?

Le plus grand défaut parmi l'éducation du peuple, c'eſt qu'on ne fait apprendre aux enfans qu'une ſeule choſe. Les arts de pur agrément ſont diviſés en cinq ou ſix articles entièrement ſéparés, & où l'on emploie différentes perſonnes ; chacune ne reçoit que l'apprentiſſage d'une ſeule choſe, & toute ſa vie elle ſera condamnée à la faire. Un gazier ne ſaura fabriquer que de la gaze ; un boutonnier ne ſaura faire qu'un bouton : pour peu que la mode change, voilà la ſcience de pluſieurs milliers d'ouvriers en défaut.

Ces écoles gratuites n'enſeignent qu'une choſe; elles rétréciſſent l'induſtrie au lieu de l'étendre. Qu'on ouvre indiſtinctement la porte à tous ceux qui ſe préſentent, on leur ôte la facilité d'apprendre un métier. D'ailleurs, qu'on examine un peu tous ces malheureux écoliers gratuits, combien y en aura-t-il en état de ſuivre la carrière dans laquelle ils ſe trouvent tranſplantés? Aucun, ſi quelque haſard heureux ne lui en préſente les moyens. Voilà donc une multitude de jeunes gens ſacrifiés à la glo-riole d'avoir formé un établiſſement niais, tout au moins inutile, & à la fortune de quelques profeſſeurs, qui gagneroient bien mieux leurs appointemens en ſe promenant du matin au ſoir, & ſans rien faire abſo-lument.

Quoi! des créatures raiſonnables n'auront pour ſubſiſter que la miſérable portion de tel métier, & hors de là elles ne ſauront rien faire! Un *guillocheur* ne fera pendant trente ans que tirer des lignes ſur une boîte ou une montre d'or; celui-ci ne

ſaura qu'applatir un bijou, celui-là le dorer, & tout ſera dit pour les bornes de leur intelligence ! Voilà donc le produit de ces arts de luxe, auxquels on ouvre des écoles gratuites, parce que les chefs ſont richement penſionnés, à proportion que leurs documens ſont plus inutiles.

Rien de plus pauvre ſur le globe que ces artiſans ſubalternes; & ſans les ſecours qu'ils tirent des paroiſſes, leurs travaux journaliers ne ſuffiroient pas au ſoutien de leur ménage : ces artiſans trouvent ſi peu de reſſources dans leur métier, qu'ils en éloignent leurs enfans. Nous nous éleverons donc toujours contre l'*école gratuite de deſſin*, contre la prétendue utilité d'un établiſſement de cette nature, & nous croyons qu'il n'y auroit pas de livre plus philoſophique à faire aujourd'hui, que celui qui s'éleveroit avec force contre la *peinture*, la *gravure*, l'*architecture*, l'*enluminure*, la *ſculpture*, ces arts tant préconiſés & ſi faux, ſi dangereux, ſi inutiles au bonheur & aux vives jouiſſances de

l'ame. Ils ont uſurpé les titres du génie ; il eſt temps de les en dépoſſéder, & de rendre aux arts rians & utiles, aux arts du ſentiment, les ſommes immenſes que le pinceau & le ciſeau ont détournées pour quelques impreſſions molles, paſſagères, & dangereuſes ſous pluſieurs rapports.

CHAPITRE DCCLXXXVII.

La Barrière du Trône.

C'EST un endroit nu, où l'on dreſſa jadis un trône pour Louis XIV, lorſqu'il fit ſon entrée triomphante dans Paris. On devoit ériger en ce lieu un arc de triomphe, qui eût ſurpaſſé en magnificence ceux des Romains. L'auteur de la colonnade du Louvre en avoit fait les deſſins ; il n'en reſte plus qu'une gravure, & le philoſophe eſt charmé que ce monument faſtueux & inutile n'ait pas été exécuté, car il auroit

coûté des ſommes immenſes, priſes ſur ce même peuple déjà épuiſé par les frais d'une guerre diſpendieuſe, dont tout le fruit eût été ce malheureux arc de triomphe. Ç'auroit été un ſcandale de plus qu'auroit donné l'architecture, art ſi funeſte en ce qu'il ruine les rois en flattant & accroiſſant leur orgueil.

CHAPITRE DCCLXXXVIII.

Eaux de la Seine.

QUELQU'UN diſoit que *la Providence avoit placé les belles rivières tout au milieu des grandes villes.* Les premiers fondateurs de notre cité furent bien inſpirés, en bâtiſſant de manière que la Seine coupe en deux Paris : & rien de plus précieux pour une grande ville, que ſon enceinte ſoit coupée par une rivière ; c'eſt un ventilateur perpétuel.

La ſalubrité conſtante de l'eau de la Seine eſt une choſe démontrée, tant par les expériences chymiques, que par l'expérience heureuſe de pluſieurs ſiècles. L'eau de la Seine réunit toutes les qualités qu'on peut deſirer : il faut ſeulement avoir l'attention de puiſer l'eau à quelques diſtances des bords; il ſuffit enſuite, pour qui boit l'eau de la Seine, de la laiſſer dépoſer dans un long vaſe de terre. Il aura de meilleure eau par ce moyen ſimple, que par tous les moyens vantés pour l'épurer & la clarifier.

C'eſt une erreur répandue dans les provinces, que celle qui attribue aux eaux de la Seine une inſalubrité qui procure la diarrhée. La chymie, qui eſt faite pour réformer nos idées, nous dit que l'état de l'eau de la Seine, quoique trouble & déſagréable à l'œil, eſt préférable à la tranſparence de certaines eaux, qui, pour la plupart, cachent ſous cet extérieur des matières hétérogènes. Une tranſparence cryſtalline récrée la vue; mais il faut ſavoir

que plus les eaux ſont filtrées & claires, plus elles ſont dépouillées de cet air interpoſé qui conſtitue leur ſaveur & leur légéreté. Il ne faut que laiſſer repoſer l'eau de la Seine pour la rendre ſalubre; c'eſt la plus excellente des boiſſons. Elle eſt encore préférable, comme eau courante, à toutes les eaux limpides qui ſortent des rochers helvétiques. L'eau bien claire n'eſt donc pas la plus ſalutaire, mais bien celle qui ſe trouve imprégnée d'une plus grande quantité d'air, qui fait ſa qualité bienfaiſante.

Les eaux de la Seine ont été calomniées; mais pour guérir l'imagination qui, une fois bleſſée, rejette le raiſonnement, il feroit à deſirer qu'on obligeât les blanchiſſeuſes d'établir leurs bateaux au-deſſous de Paris. Il faudroit que les immondices ne ſe déchargeaſſent point au centre de la capitale, qu'on ne vît point un ruiſſeau large & noir comme le Styx, épais & limonneux, couler en face du collége Mazarin. La vue des égouts qui tombent dans la

rivière, diſpoſe à la critique; & tout le monde ne ſait pas que l'eau, l'air & le mouvement, régénèrent toutes choſes, & que les eaux un peu troubles, je le répète, valent mieux que les eaux limpides.

Il ne faut jamais laiſſer repoſer l'eau ni dans le plomb ni dans le cuivre; ce qui occaſionne des accidens que l'on attribue à l'eau de la Seine, vraiment bonne.

De gros tonneaux timbrés aux armes de la ville, armés de ſoupapes & de tuyaux de cuir, promènent cette eau dans les faux-bourgs & dans les villages circonvoiſins. L'eau agitée par ce mouvement eſt plus ſalubre que celle qui paſſe par des canaux de bois ou de métal. On la puiſe avec la voiture, les chevaux & le muid au milieu du fleuve, précaution indiſpenſable.

Malgré le fleuve large, quelques fontaines, deux pompes à feu, un grand nombre de porteurs d'eau, & de ces muids ambubulans, on n'eſt pas encore venu à bout d'abreuver la capitale. L'ancien projet d'amener les eaux de l'Yvette va ſe réaliſer,

& il paroît préférable à ces pompes à feu, qui n'ont pas ſatisfait pleinement les Pariſiens.

CHAPITRE DCCLXXXIX.

Ironie.

ELLE eſt l'ame de nos entretiens. C'étoit autrefois une raillerie fine & délicate; Socrate la manioit avec adreſſe. Il paroît que de nos jours l'ironie a pris une tournure moins heureuſe, & qui lui ôte de ſa phyſionomie: elle doit être légère & fine; alors elle remplace avantageuſement la critique ſérieuſe & raiſonnée.

Il faut bien diſtinguer l'ironie de la critique & de la ſatyre : il ne faut pas qu'elle ſoit pouſſée trop loin, parce qu'elle devient une véritable inſulte. Gacon diſoit que M. de la Motte ne reſſembloit à Homère, qu'il avoit voulu imiter, que

par ſon aveuglement, (parce que l'un & l'autre avoient perdu la vue); c'étoit une groſſiéreté. Tel journaliſte, voulant manier l'ironie, devient par fois brutal.

Il eſt encore groſſier de faire tomber l'ironie ſur les noms propres; & il y a quelque choſe de puérile & de bas, de railler quelqu'un ſur ſa profeſſion ou ſur ſon métier.

J'ai lu quelque part que Louis XIV étoit fort réſervé, & qu'il n'employoit jamais l'ironie. Cependant il lui échappa un jour de dire à un gentilhomme, dont la pointe de l'épée qui ſortoit du fourreau avoit piqué la jambe du roi: *Votre épée n'a jamais fait de mal qu'à moi.* Le gentilhomme, outré de cette raillerie, tira ſon épée, & ſe la plongeant dans le ſein: *Elle me fera, ſire, plus de mal qu'à vous.* C'étoit prendre les choſes bien au tragique. Le maître-d'hôtel du prince de Condé, qui, parce que le poiſſon n'arrivoit pas, ſe tua à Chantilly, en s'écriant, *je ſuis un homme déshonoré*, n'étoit pas plus fou.

L'ironie demande à être maniée avec la plus grande légéreté ; dès qu'elle devient une arme pesante, elle manque son coup.

CHAPITRE DCCXC.

Dindons.

SAVEZ-VOUS comment viennent les dindons à Paris ? —— Non. —— Je vais vous le dire. —— J'attends. —— Cela est curieux en vérité ; ce que c'est que de connoître les détails de l'administration publique ! —— Les dindons y ont donc leur place ? —— Vous allez voir ; un seul homme avec une longue verge en conduit des milliers le long des routes, & pas un ne s'écarte. Le troupeau ne va pas vîte ; ils ne font que deux lieues par jour, encore partent-ils de grand matin ; ils glouſſent, mais ils avancent. —— Voilà le principal. —— Oh ! ils ont la permission de glousser :

tant qu'ils veulent, pourvu qu'ils ne s'écartent pas ; enfin ils arrivent à leur deſtination. —— Nous leur ferons, ſeigneur, en les croquant, beaucoup d'honneur. —— Quoi ! vous n'admirez pas la marche grave de ces dindons, qui arrivent de cinquante-cinq lieues en n'en faiſant que deux par jour ? —— Non, parce que j'en connois qui en font quatre le dimanche matin, mais ils arrivent en poſte.

CHAPITRE DCCXCI.

De Diogène.

DIOGÈNE ne ſeroit pas toléré aujourd'hui : un cynique auroit beau avoir du génie, s'il traînoit de vieux haillons, s'il n'avoit pour meuble qu'une écuelle de bois, ſi, la lanterne à la main, il cherchoit un homme en plein midi, s'il diſoit à un grand avec fierté : *retire-toi de devant mon ſoleil ;*

la police, qui n'eſt pas un Alexandre, crieroit haro ſur ſa ſageſſe. Il n'y a plus que les ravaudeuſes qui aient le privilége d'habiter un tonneau ; encore eſt-il coupé. Il eſt triſte de penſer qu'un philoſophe n'auroit pas à Paris le développement de ſon caractère, & qu'un exempt de police feroit taire Socrate & Démocrite.

Ainſi perſonne aujourd'hui ne peut mettre le pied hors des routes battues, ou étendre le bras, que les *meſſiers* ne s'élancent auſſitôt ſur lui. Cela attriſte l'homme qui aimeroit à rencontrer des caractères originaux. Si d'un côté la police veille au repos public, de l'autre elle ôte aux hommes ce piquant & cette ſingularité qui mettroient beaucoup de diverſité dans les eſprits. La mauvaiſe humeur craint de s'échapper. Il n'y a rien de plus rare qu'un homme qui parle & qui s'exprime comme il penſe. Le babil des cafés ne roule que ſur la gazette & le mercure.

En ſortant du ſpectacle hier tout échauffé,
J'entrai par beſoin au café ;

La,

Là, mon œil ſpectateur revit la comédie.
De mille gens oiſifs la ſalle étoit remplie.
L'un d'eux en fredonnant, d'un ton étudié,
D'un duo d'opéra détonnoit ſa partie ;
L'autre, en danſant tout ſeul, attaquoit ſans pitié
La jambe d'un voiſin martyr de ſa folie.
Cependant, dans un coin, un jeune dameret,
Las d'avoir étalé ſa figure amphibie,
D'un air myſtérieux plioit quelque billet,
D'un créancier peut-être, en forme de poulet ;
Tandis qu'un vieil eſcroc, qui fonde ſa marmite
Sur les gazettes qu'il débite,
A chaque table récitoit
Ses contes-bleus ; & d'un doigt paraſite
Empochoit ou le ſucre ou le pain qui reſtoit.
Mais ſans difficulté quelqu'un encor plus fade,
C'étoit un bel eſprit, plutôt eſprit malade,
Un de ces étourneaux qui n'ont que le ſifflet,
Qui nous rompoit la tête à tous par ſon caquet.
Toutefois prononçant cent arrêts pitoyables,
Il avoit attroupé trente de ſes ſemblables ;
Clercs, commis ou bréteurs, & des abbés, (bon Dieu !
Si fort déplacés en ce lieu !)
Avec quelques marquis, de ceux qui vont ſans ceſſe
Aux gens, bon gré, malgré, détailler leur nobleſſe ;
Et qui n'avant jamais oſé ſervir le roi,
Diroient dans tout Paris : « *Un homme comme moi.* »

Je pétillois. Aussi fendant la presse,
Sans avoir dit le moindre mot
Je me dérobai du tripot.
A peine un honnête homme y va perdre un quart d'heure.
On laisse aux fats oisifs d'en faire leur demeure.

CHAPITRE DCCXCII.

Société Royale d'Agriculture.

Si au lieu d'instituer l'*académie française*, qui n'a fait pendant cent années que tuer les génies originaux & vigoureux, atténuer la langue, fomenter la jalousie entre les gens de lettres, on eût créé une *société d'agriculture*, nous serions plus avancés dans le grand art qui ordonne à la terre de produire, & qui par des travaux féconds enfante tout à la fois l'opulence des royaumes, les vraies jouissances de la vie, & le bonheur de l'homme.

Les préjugés & l'ignorance ont déshonoré & appauvri le ſol de la France. L'agriculture expérimentale étoit négligée & abandonnée à la routine d'hommes groſſiers. Il a fallu épuiſer le luxe des paroles, avant que l'on ſoit parvenu à frapper un but utile. En couronnant Apollon & ſa lyre, en careſſant ſucceſſivement toutes les muſes, on avoit oublié la bonne Cérès & ſes blonds épis; ſon tour eſt enfin venu. La réunion de pluſieurs cultivateurs inſtruits & zélés, & l'application heureuſe de leur génie à l'économie rurale, ont produit des changemens heureux, qui ont donné lieu à de nouvelles productions.

Vingt-ſix millions d'hommes à nourrir, à vêtir, cela eſt plus intéreſſant que de leur donner des tragédies & des opéra, des vers & des chanſons. On a cependant commencé par les chanſons & par les vers. Le ballet héroïque en *tonnelet*, & tout *ſatiné*, a eu le pas ſur le chant animé & ruſtique des laboureurs, & ſur leurs danſes champêtres. Mais le beau livre à étudier que le climat

de la France, qui dans ſes diverſes provinces offre toutes les températures ! Par quelle erreur le premier des arts a-t-il été ſi long-temps abandonné ? Une plante, dont on a étudié le caractère, que l'on ſoigne & que l'on propage, n'eſt pas moins vivace que l'Iliade d'Homère, & peut aller plus loin encore. Une ſeule plante bien cultivée nourrit les beſtiaux, écarte la diſette, combat les fléaux de la nature. Les manufactures orgueilleuſes ne ſont que des branches des plus humbles végétaux. Les matières premières enfin ſont ſur ce ſol où l'on promène la herſe.

On peut ranger parmi les plus belles conquêtes, la culture des *gros navets*, des *pommes de terre*, du *maïs*, du *turneps*, de la *betterave champêtre*, &c. Parmi la deſtruction de certains préjugés nuiſibles, on peut compter la ſuppreſſion des jachères. Dans un court eſpace de temps, voilà déjà l'agriculture vivifiée. Les leçons de l'expérience ſe communiquent & ſe propagent au loin ; la ſcience ne ſe cache plus ; c'eſt à qui pro-

diguera ſes découvertes ; c'eſt à qui fera jouir ſon voiſin d'une expérience utile. Une nation danſante, chantante & verſifiante, eſt enfin devenue *agricole*. Dieu ſoit loué ; de bonnes racines valent bien *Jean Racine*.

Cette ſociété eſt aſſiſe dans une ſalle de l'hôtel-de-ville de Paris. C'eſt de ce centre où tout aboutit, qu'elle répand ſes lumières, & qu'elle invite tous les agriculteurs à l'échange mutuel des théories & des faits, qui doivent tourner au plus grand avantage de tous. Nous voilà donc placés à la ſource principale & intariſſable de la félicité publique. Nous pouvons déraciner tous les vices qui infeſtoient notre ſol, en créer un nouveau, le couvrir de nouvelles richeſſes, & offrir au ciel ces vertus paiſibles & domeſtiques qui accompagnent les travaux champêtres.

Il faut déſormais écrire le traité du bonheur politique des nations avec la *herſe*, la *charrue* & le *rateau* ; alors on ne verra plus les ſouverains lutter contre leurs ſujets ; on fera avec gaieté la part du monarque ; le

travail des campagnes établira ſur tous les points de la France une table frugale, où l'on pourra goûter un beurre plus ſuave, un lait plus nourriſſant, tandis que les beſtiaux offriront de belles laines nationales.

Des plaines riantes, des côteaux brillans de leur utile parure, des ſables orgueilleux de produire, d'abondantes proviſions enfin entretiendront la paix entre le ſujet & le ſouverain ; car ce ſont les contrées vivifiées par l'agriculture qui font tomber tous les vices politiques. L'économie rurale éclairera les ſeigneurs barbares ſur leurs vrais intérêts, & effacera peu à peu tous ces reſtes honteux de féodalité qui ruinent le propriétaire. Tels ſont les bienfaits de la *ſociété royale d'agriculture.* Ses nobles travaux font naître les denrées ſur des champs fertiles; & ce ne ſont que les champs grandement fertiliſés qui font taire les orages honteux des diviſions inteſtines. Le repos des campagnes décide le repos des Etats.

M. Brouſſonet, jeune encore, eſt le ſecrétaire de cette reſpectable ſociété. On aime

à voir la ſimplicité de ſes mœurs & la clarté de ſon ſtyle, ſans faſte & ſans prétention répondre parfaitement aux préceptes de l'économie rurale; & cette aimable concordance de l'écrivain avec le génie naïf des cultivateurs plaît, intéreſſe, & prête un nouveau charme à la ſcience agricole.

CHAPITRE DCCXCIII.

Fortes Têtes.

J'EN connois deux vraiment remarquables: l'une eſt une ſervante d'auberge, rue des Boucheries, à vingt-ſix ſous le repas. Elle doit donner à chacun le potage, le bouilli, l'entrée, le rôti, l'entremets, le deſſert, & ſans ſe tromper, reconnoître celui qui voudroit eſcamoter un plat : elle doit avoir une idée nette de l'*extra*, c'eſt-à-dire, de la roquille que tel ajoute à ſa chopine, & ne rien oublier de ceux qui changent

l'entrée ou l'entremets en rôti, ce qui ſait un *excédent.*

Eh bien ! cette merveilleuſe créature ſe ſouvient de tout ce qu'on a pris, de tout ce qu'on lui a demandé ; toutes les aſſiettes ſe gravent dans ſa mémoire; elle ſait encore que tel a pris demi-bouteille ou demi-ſetier. La voix hypocrite ne l'égarera point ; elle n'eſt point diſtraite par les louanges qu'on lui adreſſe ; vous aurez votre *compte rendu* mieux que ne le fait un contrôleur des finances.

Elle ſert cent-dix perſonnes ; elle a donné ſix cents aſſiettes, cinq cents plats, autant de pain, de cuillers, de fourchettes, de bouteilles & de ſerviettes ; elle ne s'eſt point trompée. Eh ! n'eſt-ce point là une tête newtonienne ?

Elle eſt par-tout ; non-ſeulement elle ſert les plats, mais elle les appelle encore, & les applique juſte à la perſonne qui les a demandés. Elle ne vous regarde point ; elle a diſtingué le ſon de votre voix ; elle ſait enſuite que tel mâche vîte & tel autre

lentement : c'eſt un phénomène curieux pour la juſteſſe de la mémoire, pour l'agilité des jambes, pour le ſang-froid & la rapidité du ſervice : elle eſt encore très-adroite ; comme elle n'a point le temps de poſer les plats, elle les laiſſe tomber perpendiculairement, mais ſi bien, que rien ne ſe répand. L'enſemble du couvert ſort de ſes poches ; une bouteille de vin ſaute par-deſſus votre tête, & vient ſe placer dans un étroit eſpace, car on n'a point là ſes franches coudées : la bouteille ſonne fortement ſur la table ; jamais elle ne la caſſe, tant l'à plomb a de juſteſſe.

Elle reconnoît celui qui eſt venu dîner il y a ſix mois, & la place où il étoit, & l'habit qu'il portoit : elle fait enlever le couvert au moment précis, & bien hardi ſeroit celui qui voudroit le filouter ; elle auroit lu ſon intention dans ſes yeux ; elle devine, à la tournure, que tel va mettre dans ſa poche la pomme du deſſert, aulieu de la manger ou de la laiſſer.

Après avoir aſſiſté au ſervice, elle aſſiſte

au paiement : c'eſt-là qu'elle eſt en état de vous dire : *vous avez pris cela de plus*, & il n'y a rien à repliquer ; la tricherie ſeroit promptement démaſquée : elle réclame *ſes deux ſous ;* ſi vous ne les lui donnez pas, votre phyſionomie avare demeurera gravée dans ſon cerveau.

Elle rentre bientôt dans la ſalle comme un éclair ; ſes jambes ſont en action pendant cinq heures. Quoique un peu graſſe, elle eſt légère. Elle ne ſouffre point publiquement d'autre appétit que celui de la table. L'homme qui s'émanciperoit, tandis qu'elle a les mains embarraſſées, ſeroit puni ſur le champ ; elle tient la vengeance au-deſſus de ſa tête, elle verſeroit ſur le téméraire la ſauce du plat. Arithméticiens-géomètres, je vous défie de faire pendant ſix heures d'horloge, ce que cette ſervante fait pendant toute l'année.

L'autre forte tête, & qui fait le pendant de ma Newtonienne, eſt un *procureur aux conſuls*. Il eſt véritablement enſeveli dans un tas de paperaſſes, car il faut ſe lever ſur la pointe du pied pour l'appercevoir :

il a trois cents aſſignations à donner, & deux cents plaidoyers à faire; il ne confond rien; ſentence, ſentence par défaut, appel, réaſſignation, tout eſt diſtinct dans ſa tête. Vous lui dites un mot, il fourre votre papier dans un coin, & il le retrouvera au bout d'un an. Il plaide pour ou contre, attaque, défend, replique, & jamais il ne prendra un nom l'un pour l'autre. Vos qualités, vos demandes, la quotité de la ſomme, tout cela forme autant d'affaires différentes dans ſa mémoire; il ſourit ou fronce le ſourcil. Le plaidoyer fait, il va plaider depuis cinq heures juſqu'à deux heures du matin ſans ſe déferrer; il a tracé ſur votre aſſignation un trait indéchiffrable, mais tous vos moyens ſont là; vous n'aurez plus qu'à repaſſer; il ne vous laiſſera pas ouvrir la bouche; la ſentence eſt prononcée; il la tire leſtement d'un pied cube de papier griffonné, & puis il vous dit: *la voilà. J'ai plaidé une pareille cauſe il y a ſept ans, & l'adverſaire ſe nommoit comme vous; voyez.* Il étend le bras, & ſur un papier jauni, vous liſez ce qu'il vous a dit.

Au milieu de toutes ſes affaires, il vous entretient de la gazette, mêle la guerre des Turcs avec la vôtre, tend la main, reçoit trente ſous pour ſon plaidoyer, & gagne onze mille francs par an à ce métier. Il devine, quand vous entrez, ſi vous êtes pourſuivant ou pourſuivi, mais il paroît impaſſible, car il reçoit également bien l'honnête homme & le fripon, le créancier & le banqueroutier ; cela ne paroît pas faire une trop grande différence dans ſa tête philoſophique.

Quelquefois il égaie l'auditoire, & le plaidoyer gaillard n'en eſt pas plus cher ; tandis que MM. les avocats font bien payer leur eſprit mordant, lui, il donne le ſien comme par ſurérogation, & il ſe plaît à citer au tribunal des jugemens équitables & facétieux, rendus il y a pluſieurs années, avec la date.

Vous voyez que ſa mémoire prodigieuſe eſt égale à celle de la ſervante, mais il ne trotte pas comme elle : il eſt toujours aſſis ou debout ; auſſi ſa tête eſt-elle groſſe & ronde ; elle paroît s'être enflée ſous le

nombre incroyable d'affaires qui y ont paſſé; ſes yeux en ſont comme appeſantis; mais un trait de la gazette réjouit cette phyſionomie ſérieuſe, & ſi vous êtes un peu nouvelliſte, votre affaire en ſera plutôt expédiée. Quel dommage pour lui, que les potentats ne plaident point à la juriſdiction conſulaire ! Il regarde ce dernier tribunal comme plus important que tous les autres enſemble; & s'il ſe fermoit, la France ſeroit bouleverſée.

Il ſeroit très-curieux de l'entendre ſur tous les *bilans* qui ont été préſentés depuis qu'il eſt aux *conſuls* : les profeſſions les plus diſparates ſe briſent au même écueil; aucun état n'eſt exempt de faillites, & leur progreſſion accélérative ne reſſemble que trop à la chûte des corps graves.

Je puis dire n'avoir guère vu de perſonnage plus curieux, & je laiſſe à d'autres le ſoin d'achever ce portrait, qui d'ailleurs ſera toujours celui d'un homme utile & vraiment eſtimable.

On a fait tant de fois le parallèle de Corneille

& de Racine; qui ſera celui du procureur & de la ſervante?

CHAPITRE DCCXCIV.

Poulailler.

LES admirateurs du ſiècle de Louis XIV & de ce ſouverain fameux, grand acteur de la majeſté royale, ſoutiennent que de nos jours tout eſt dégénéré, même l'eſprit des grands voleurs. Il n'y a plus de *Nivet* ni de *Cartouche*, diſent-ils, ainſi qu'il n'y a plus de *Racine* ni de *Corneille* : les fiers bandits ont diſparu avec les grands écrivains ; des voleurs médiocres, des fripons ſouples & adroits, des eſcrocs ſubalternes, voilà ce qu'on voit paroître au lieu de ces chefs de bandes, qui intimidoient la police & bravoient ſon activité. La renommée promenoit le nom d'un *Cartouche* ; c'étoit l'effroi de la capitale. Eh ! peut-on lui

comparer un *Poulailler*; quel chétif voleur! A-t-il ſu prolonger, comme *Cartouche*, une exiſtence difficile; a-t-il profeſſé le vol hautement pendant des années entières, tantôt dans des villes, tantôt dans les forêts, en échappant ſans ceſſe aux Argus qui l'environnoient? Non, il a été arrêté dès les premiers pas de ſa carrière; c'eſt l'infidélité des récits populaires, ce ſont les exagérations de la peur, qui lui ont prêté quelque gloire. Il étoit loin de ces brigands du ſiècle de Louis XIV, qui, nés avec un penchant décidé pour le crime, participoient à l'énergie du temps, & ſavoient combattre police & maréchauſſée. Tout degénère donc viſiblement, & les voleurs de notre temps n'ont pas plus de génie que les auteurs.

Si ceci n'eſt pas écrit en ſtyle de *journaliſte*, de *folliculaire* & d'*académicien*, je ne m'y connois pas : il eſt ſûr que *Cartouche* fut un autre brigand que *Poulailler*; mais celui-ci du moins, au défaut des hauts faits, ſema l'épouvante dans les

environs de Paris; il fit ſortir ſon nom de la foule vulgaire des voleurs ; il eut une renommée paſſagère, il eſt vrai, mais enfin il fit parler de lui. Il avoit commis quelques vols; on lui attribua tous les vols qui furent commis pendant pluſieurs mois ; bientôt on le chargea de tous les crimes, de tous les aſſaſſinats ; & ce ſimple voleur, qui n'avoit qu'un degré au-deſſus d'un filou, fut calomnié par la voix publique, qui ſe le figura les mains teintes de ſang, tandis qu'il n'avoit jamais attenté à la vie de ſes ſemblables.

Il fallut que *Poulailler* montât à l'échelle de la potence pour être abſous du titre de meurtrier. La *corde* prouva invinciblement qu'il n'avoit point mérité la *barre ;* ſon procès fit reculer l'échafaud & la *roue* dont on le gratifioit; il ne fut que *pendu.* Eh ! quelle diſtance n'y a-t-il pas entre un voleur & un aſſaſſin ? La terreur qui accompagnoit ſon nom s'évanouit, quand on ſut que ce n'étoit qu'un voleur, qu'il marchoit ſeul & ſans complices, & que s'il étoit

parvenu

parvenu à s'eſcamoter de ſa priſon, il ne devoit ce ſuccès qu'à la mal-adreſſe du guichetier.

Tour-à-tour domeſtique, cordonnier, marchand de chevaux, il ne tenoit pas à ſon nom ; il en changeoit ſuivant le beſoin : ſon nom ne peut donc pas ſoutenir le parallèle avec celui de *Cartouche*, qui dominoit puiſſamment, & rallioit la bande des malfaiteurs. On enfla l'induſtrie & les exploits de *Poulailler*, ainſi que ſon courage entreprenant ; on lui fit don d'une intelligence privilégiée ; mais il n'avoit rien qui fût propre à le diſtinguer de ces voleurs que l'approche de l'hiver fait éclorre aux environs de la capitale, & qui, mettant à profit les longues & ſombres nuits d'hiver, ne dédaignent pas les nuits plus claires du printemps & de l'automne.

Celles-ci furent préjudiciables à *Poulailler* ; ſon métier le trompa, & comme il n'avoit pas ſu s'arrêter à temps, lorſqu'on le tint, on vit qu'il ne méritoit pas d'avoir alarmé la première ville du royaume.

—— *Nivet* avoit un plus grand caractère que *Cartouche*, & même une toute autre énergie. Qu'on en juge par le trait ſuivant : Ce voleur-aſſaſſin fut condamné à la roue ; il avoit des complices nombreux ; comme le chef & le plus coupable, il fut condamné (ſelon l'uſage) à être exécuté le dernier ; montant ſur l'échafaud, il vit ſon camarade ployé ſur la *roue*, qui pouſſoit des cris horribles : *Nivet* s'arrête, & lui dit : *Tais-toi, eh ! ne ſavois-tu pas que nous étions ſujets à une maladie de plus que les autres hommes ?* —— Ce mot profond fait frémir, & je me garderai bien de l'analyſer.

Poulailler avoit deux ou trois complices ; ce n'étoient que des receleurs, & rien de plus. Mais on a vu, & on ſe ſouvient encore du *voleur ſolitaire* : il a conſervé de nos jours une juſte renommée ; je ne ſais, mais on ne peut lui refuſer une certaine eſtime, du moins pour ſa prudence conſommée. Le *voleur ſolitaire* ne corrompoit le cœur de perſonne, n'expoſoit perſonne au revers qui ſuit les expéditions nocturnes ; il marchoit

ſeul dans les ténèbres avec ſon génie ; & comme il ne confioit qu'à ſa main les effractions néceſſaires, & à ſa penſée les plans de conquêtes, il jouiſſoit ſeul du butin. On le vit en plein midi ſur un toit, lever les ardoiſes d'une chapelle de Saint-Sulpice. Les marguilliers en paſſant diſoient : *ceci ſe fait par l'ordre du curé* ; le curé de ſon côté diſoit : *c'eſt par ordre des marguilliers*. Quelle pénétrante audace ! La nuit il fit ſon coup en pleine ſûreté, ne craignant ni traîtres ni délateurs.

Turenne fut arrêté la nuit aux environs de Paris par des voleurs, qui lui prirent ſon argent, ſa montre & ſes bijoux ; il réclama une bague, non à cauſe de ſa valeur intrinsèque, mais parce qu'il la tenoit d'une femme qu'il aimoit, & l'on ſait combien il fut foible pour une femme. Il offrit cent louis aux voleurs pour conſerver cette bague chérie ; ils acceptèrent la propoſition, & l'un d'eux le lendemain ſe tranſporte chez le vicomte, au milieu d'une nombreuſe compagnie, & le ſomme

(en lui parlant bas à l'oreille) d'accomplir ſa promeſſe. Turenne le prie de le ſuivre, lui compte la ſomme, & le reconduit poliment.

Ce voleur avoit une idée juſte du caractère de Turenne. J'oſe croire qu'on doit garder une parole de cette nature. Pourquoi ? parce qu'elle peut réveiller des idées de juſtice & de fidélité dans l'eſprit des malfaiteurs ; parce qu'elle peut ſauver la vie dans pareille circonſtance à un homme généreux ; parce qu'il faut tenir toute promeſſe qui n'offenſe pas les loix.

Le Prétendant, après la bataille de Culloden, en 1745, s'étoit réfugié chez deux voleurs de profeſſion : ils refusèrent de gagner trente mille livres, prix des dénonciations ; & quelques années après, l'un fut pendu pour un vol de trente-ſix francs. O ſouverains, connoiſſez les hommes !

CHAPITRE DCCXCV.

Marly.

LOUIS XIV & le ſoleil, c'étoit tout un il y a cent ans, comme chacun ſait. Il s'eſt donc environné de douze pavillons, qui faiſoient alluſion aux douze ſignes du zodiaque. Il ne faut pas décrire ce lieu, il faut le viſiter. La feue reine a fait jeter une chemiſe de marbre ſur la Vénus aux belles feſſes; elle voulut auſſi que les dieux & les héros cachaſſent décemment, ſous des feuilles de ſtuc, les marques de leur virilité; pluſieurs même furent impitoyablement mutilés, & ont perdu depuis, ſous les injures de l'air, les voiles qui les couvroient; de ſorte qu'ils n'offrent plus aujourd'hui qu'une honteuſe dégradation, pire que le premier ſcandale.

La pudeur & la ſculpture ont bien de

la peine à ſe marier enſemble. Comment offrir la beauté des formes ſans l'imitation de la nature ? Mais, comment le libertinage des païens s'eſt-il naturaliſé chez le fils aîné de l'égliſe, qui trembla plus d'une fois à la voix d'un prêtre ? La chapelle de Verſailles eſt de la même date que les boſquets de Marly. Lorſqu'il faiſoit bâtir ce palais enchanté, il aimoit à en détailler les beautés naiſſantes : il faiſoit admirer ces travaux à un de ſes courtiſans, qui avoit un habit neuf & ſuperbe ; une pluie ſurvint : *Vous allez vous gâter*, lui dit le roi ; *rentrons*. *Non*, *ſire*, répondit le courtiſan ; *la pluie de Marly ne mouille point.*

Il eſt un lieu charmant, à l'extrémité de la forêt de Marly, nommé le *déſert*, où l'on trouve des points de vue pittoreſques, dans le genre des jardins anglois. C'eſt un curieux morceau délicieuſement ſitué : le château à la chinoiſe eſt dans un genre neuf, dans un coſtume unique, & parfaitement conforme, à la vérité, au rapport de divers voyageurs qui ont été ſur les lieux.

En entrant dans ce lieu, on croit voir une porte que des géans, des Encelades, ont bâtie; & de loin, un vieux fort à moitié ruiné & démoli. Les ameublemens modernes les plus frais, ornent l'intérieur ; & des jours, ſavamment ménagés, s'accordent avec la ſtructure gothique de l'édifice, qui, de loin, n'offre ni portes ni fenêtres, mais des crevaſſes, ouvrage du Temps; c'eſt par ces crevaſſes que ce bâtiment ſingulier, & faiſant illuſion, eſt parfaitement éclairé.

CHAPITRE DCCXCVI.

Fontainebleau.

PLUSIEURS de nos rois ont aimé ce ſéjour. Une vaſte forêt offre des ſites ſauvages. Les voyages que la cour y faiſoit ſont interrompus depuis quelque temps ; ce qui fâche extrêmement les bourgeois du lieu, parce qu'ils étoient dans l'habi-

tude de ne rien dépenſer pour leur logement : ils louoient leur maiſon, leurs chambres & appartemens, pendant le ſéjour du roi, & le loyer pour ſix ſemaines étoit un peu plus cher que pour l'année entière.

Ce bourg, qui ſe deſsèche quand la cour ne le viſite pas, eſt tantôt dans une agitation bruyante, inconcevable, & tantôt dans un calme abſolu. La chaſſe royale a tourmenté les échos de la forêt, elle redevient ſilencieuſe quand le monarque eſt parti.

C'eſt à Fontainebleau, dans la galerie des cerfs, que Chriſtine, reine de Suède, jalouſe & furieuſe amante, fit aſſaſſiner ſon écuyer, après lui avoir accordé un confeſſeur.

Nos ancêtres ſe plaiſoient dans les peintures & ſculptures licencieuſes, ainſi qu'il paroît par pluſieurs tableaux & ſtatues, qu'il a fallu voiler ou cacher tout-à-fait.

Les voyages de Fontainebleau ont été pluſieurs fois l'époque des révolutions miniſtérielles. Fontenelle, preſque centénaire,

difoit : *Si je puis attraper le temps des fraifes, je vivrai encore un an.* — Un miniftre, qui avoit paffé le mois de novembre fans encombre, pouvoit fe flatter de régner encore une année; la fièvre dangereufe & périodique n'arrivoit pour lui qu'à la fin de l'automne.

Ce qu'il y a de plus heureux dans une monarchie, c'eft la facilité avec laquelle elle décompofe & recompofe tous fes mouvemens; ce font ces changemens politiques qui ne permettent pas à certaines opérations d'acquérir un danger imminent, ou une pefanteur oppreffive. Le miniftre qui a mal fait fa befogne tombe, & l'Etat eft foulagé; quand l'opération s'eft faite fans rumeur, le filence attefte fon fuccès & fa bonté; l'aifance avec laquelle le monarque change les rouages, varie les combinaifons, & fait qu'un nouveau jeu qui furprend, ramène tout-à-coup les efprits, concilie les extrêmes, & rend l'efpérance à chacun. La fine politique n'eft au fond que la fcience de la minute; il n'y a rien qui, par fa nature, doive être

plus changeant, car elle eſt ce remède journalier, applicable à tous les maux & à toutes les plaintes de la grande ſociété civile. La nation donne toujours revanche à ſon roi, qui, ne perdant jamais de ſon autorité, peut l'exercer d'une infinité de manières, juſqu'à ce qu'il frappe enfin le but juſte & deſirable. L'extrême complication des objets, leur mobilité, autoriſe le remaniement politique; & j'oſe dire que le monarque n'eſt fort & puiſſant que par l'heureuſe & précieuſe facilité qu'il a de recompoſer inceſſamment ſon propre ouvrage, parce que ce n'eſt qu'ainſi qu'il peut en voir les défauts, l'élaborer en grand & le perfectionner, pour l'intérêt d'une nation ſenſible, délicate & généreuſe. Le caractère des Français étant tout feu, toute impétuoſité, toute franchiſe, le ſouverain ſuit merveilleuſement le caractère national en diverſifiant ſes plans & ſes projets. C'eſt ce qui a ſauvé des déſaſtres, c'eſt ce qui a entretenu la confiance, parce que le peuple eſpère toujours le remède qu'il ſait prompt, facile,

& ſans ceſſe dans la main du roi. Ainſi le balancier moteur d'une ſavante horloge eſt toujours dans le même eſpace, & jamais dans le même point ; ainſi la décompoſition & la recompoſition de l'eau ſont l'ouvrage momentané de la Nature ; ainſi . . . . . pardonnez, lecteur ; je ne puis m'exprimer ici que par des images.

Compiègne eſt auſſi abandonné malgré ſon agréable ſituation, ſes nouveaux bâtimens, ſon nouveau jardin, & l'étendue de la forêt. Rambouillet l'emporte comme un lieu très-favorable à la chaſſe, à cauſe de la belle forêt qui l'environne. Les nouvelles conſtructions vont donner au château une face nouvelle, & l'on ne pourra bien le décrire que quand le nouveau plan ſera entièrement développé.

CHAPITRE DCCXCVII.

Saint-Germain-en-Laye.

LA se retira Jacques II, roi d'Angleterre, détrôné & forcé de quitter son royaume, vivant des bienfaits de Louis XIV, & d'une pension de 70,000 livres, que lui faisoit sa fille Marie, reine d'Angleterre, qui lui avoit enlevé sa couronne; & là se retirent, mais sans en être chassés, les bourgeois de Paris, quand ils quittent leur commerce. Ils vont végéter dans cette ville, où ils ne feront plus rien autre chose que boire, manger, se promener, jouer à la boule, & nouvelliser.

Comme il y a dans la capitale une multitude de charges bizarres & de rentes financières, elles font subsister dans l'oisiveté une foule de petits bourgeois, qui ne trouvent rien de plus délicieux que de n'avoir

aucune occupation. Alors ils ſe concentrent à Saint-Germain, parce que c'eſt encore là une ville, & qu'ils ne veulent point habiter les campagnes. Et d'où vient leur répugnance ? c'eſt qu'ils rencontreroient ailleurs une petite nobleſſe arrogante qui les humilieroit, & puis des prépoſés incivils qui leur feroient payer la taille, & qui obligeroient leurs enfans à tirer à la milice.

Le bourgeois de Paris, au lieu d'acheter un bien de campagne ou une petite terre, a donc horreur de la taille, & ſe contente d'un jardin légumier & d'un appartement. Il revient à la ville vers le temps de Pâques, afin qu'il ne ſoit pas dit *qu'il n'eſt plus citadin.* Il eſt très-loin de vouloir prendre le titre de *campagnard*, car il appelle à ſon ſecours toutes les exemptions qui peuvent l'éloigner de la claſſe des cultivateurs ; voulant conſerver par-deſſus tout ſa figure bourgeoiſe, il ne ſonge nullement à ſe familiariſer avec la charrue ni avec le rateau ; il craint l'aſſerviſſement des charges qui pèſent ſur l'agriculture. Voilà pourquoi les

grands propriétaires ont ſi beau jeu pour acheter & envahir les petites propriétés : les bourgeois enrichis les dédaignent. Ceux qui ne le ſont pas, aimeront encore mieux reſter toute leur vie petits bourgeois, que riches payſans.

Les petites propriétés rurales ſe fondent donc inſenſiblement dans les grandes qui les dévorent. De-là les parcs & les grands domaines qui ſe forment de toutes parts, & qui ruineront bientôt la France.

La ſituation de Saint-Germain-en-Laye eſt une des plus belles par ſon étendue. Louis XIV y auroit bâti, ſans le clocher de Saint-Denis qu'on y apperçoit. Mais le monarque ne vouloit pas enviſager le terme inévitable de ſes grandeurs ; avec une telle foibleſſe il portoit encore le nom de *grand*.

Si l'on veut voir des êtres bien vides d'idées, bien ennuyés, lourdement mauſſades, & pour qui le temps alonge ſon cours, il faut viſiter les bourgeois de Saint-Germain. Ces rentiers aux jambes cylindriques n'apperçoivent, ne rêvent qu'aux

portes ouvertes ou fermées de l'hôtel-de-ville. Paie-t-on ? tout va bien; le reste de l'univers peut se dissoudre. Heureux celui qui se nomme *Aaron*, *Abraham*, *Antoine*; il est payé le premier; on envie son sort.

Le mot qui porte le plus d'épouvante aux oreilles de ces bourgeois, est le nom de *l'abbé Terray*; ils tremblent toujours qu'il ne revienne un *tondeur* de cette effroyable espèce : & quand vous voudrez intéresser les bourgeois de Saint-Germain, dites-leur que, sous Philippe-le-Bel, Paris vit étrangler un contrôleur des finances; & que, sous le successeur de ce même roi, Enguerrand de Marigny éprouva le même sort.

Ajoutez, pour les faire sauter de joie, qu'on a vu *l'abbé Terray*, cet homme dur, qui excelloit dans l'art de fouler le peuple, & *dont le regard seul annonçoit un impôt*, qu'on l'a vu, dis-je, près d'être lapidé ou noyé par la multitude.

L'histoire de France, en effet, offre des exemples mémorables des revers où se sont

exposés ces exacteurs prodigues; mais l'avarice est de tous les penchans le plus immuable, & la soif inextinguible de l'or les tourmente au point de leur faire tout braver. Je connois un homme qui a compté trente-trois têtes de bachas à la porte du serrail de Constantinople, & trente trois bachas nouveaux avoient acheté aussi-tôt, à grands frais, le droit d'être un jour décapités comme eux.

Les bourgeois de Saint-Germain, quand ils font un mauvais rêve, voient en songe une liasse d'*acquits au comptant*, ou voient fermer les portes de l'hôtel-de-ville; alors ils se réveillent trempés d'une sueur froide. Une comète embrasée, avoisinant la terre, les effraieroit moins que ce rêve dur & pénible.

Curieux en botanique, allez, allez voir sur la terrasse, ou à l'entrée de la forêt, ces plantes humaines qui font aujourd'hui ce qu'elles ont fait hier! Elles marchent, en vérité; elles digèrent; elles tiennent une canne; elles font entendre quelques sons;

elles

elles manient des cartes. La végétation va son train, & l'hiver les concentre dans des serres chaudes, jusqu'à la renaissance du printemps. Ces plantes ont des bas, des culottes, une veste & un habit. Botanistes modernes, classez-moi ces végétaux ambulans, dont le sommet est couronné d'une perruque ronde, demi-poudrée.

CHAPITRE DCCXCVIII.

Huîtres.

QUAND, dans la suite des siècles, Paris sera renversé, détruit de fond en comble, les naturalistes futurs, rencontrant sur un petit point étroit une immense quantité de coquilles d'huîtres, soutiendront que la mer a passé sur notre terrain : il y aura là de quoi écrire ; ainsi que M. Bailly écrit de nos jours ses rêveuses dissertations chargées d'enluminures.

Quand Voltaire difoit que les coquilles d'huîtres, qu'on trouve fur les hauteurs des Alpes, avoient été jetées là par les pélerins de Saint-Jacques, méritoit-il qu'on lui répondît ?

On nous apporte des huîtres de différentes côtes de la Normandie. Les uns les aiment paffionnément, les autres ne peuvent les fouffrir : il eft très dangereux d'en manger à Paris avant les premières gelées.

On rançonne le goût des amateurs. L'accaparement fait loi, les renchérit, & devient un monopole : monopoler fur des huîtres ! Elles font renfermées dans des cloyères. Les porteurs de cloyères d'huîtres, fur vingt-quatre douzaines, en efcamotent ordinairement une ou deux, calculant un peu fur la fenfualité, qui ne calcule guère. C'eft au moment qu'on les ouvre, que l'écaillère apporte dans fon tablier une quarantaine de coquilles fraîches & vides, & les mêlant avec les autres, elle vous les compte, puis elle vous foutient que vous les avez avalées.

L'écaillère a un petit couteau court & fort. Rien n'égale la prestesse & le jeu adroit de son poignet : on diroit que ces coquilles d'huîtres ne sont que légèrement collées ; elle semble les détacher en les touchant. Sous prétexte d'avaler les suspectes, elle mange effrontément sous vos yeux les plus grasses & les plus appétissantes ; & si elle avoit alors un *bandeau sur les yeux*, cette grosse poissonnière animeroit l'*embléme* connu de la justice ; mais elle emporte les écailles, & les dépose dans un tas qui devient énorme. J'en ai mesuré cinq ou six qui avoient douze pieds de hauteur, en forme pyramidale. J'en reviens à vous, naturalistes futurs, quand la ville ne sera plus, supposerez-vous de tels gourmands d'huîtres ? Non, vous serez plutôt un systême.

Crébillon fils en mangeoit, en ma présence, cent douzaines sans crever ; il buvoit du lait chaud, tandis que j'avalois le champagne ; il m'offroit son lait, & je lui offrois ma bouteille. Nous disputions chau-

dement ſur le digeſtif : c'étoit à peindre; il avoit raiſon, j'avois tort; le lait eſt le véritable diſſolvant des huîtres.

Les coquilles forment un excellent engrais, & par-là elles deviennent plus précieuſes que ce qu'elles enferment; il faut donc voiturer à Paris les bancs de la mer, tant pour les gourmands, que pour les arbres & végétaux de nos plaines: cela deviendroit aiſé, ſi l'on n'étoit pas très-prompt & très-habile à nous faire payer, au-delà de leur valeur, une foule de petites jouiſſances, que l'uſage & les mœurs régnantes ont établies. Lorſqu'un goût a prévalu, on devroit le reſpecter, & ne pas taxer trop haut nos délices.

Huit jeunes gens, ayant calculé ce qu'il leur en coûteroit pour manger tout leur ſaoul des huîtres choiſies, imaginèrent d'aller en poſte pour s'en raſſaſier, & le calcul fait, ils trouvèrent qu'ils y avoient gagné. Un gourmand d'huîtres m'avoit promis de me dévoiler toutes les manœuvres & les friponneries des accapareurs

protégés ; mais le temps des huîtres étant venu, il n'a plus eu la force de ſe plaindre contre ceux qui les vendoient chèrement.

Si une bonne huître eſt délectable, pour peu qu'elle ne ſoit plus fraîche, elle devient un poiſon, & on ne devroit pas en recevoir à Paris avant le mois de novembre ; car, quand on crie dans les rues, *à la barque*, au mois d'octobre, on pourroit crier, *à la barque à Caron ;* mais, paſſé ce temps, on pourroit en apporter dans des vaiſſeaux chargés, parce que c'eſt une nourriture ſaine & corroborante.

Tandis que le pariſien mange les huîtres, on ſe diſpute ſur les côtes de Normandie pour le *parquage*. Il en réſulte des querelles, des procès ; c'eſt à qui envahira un plus large terrain, & chaſſera ſon compétiteur. *Il y a des gens qui* (comme dit le proverbe) *voudroient avaler la mer & les poiſſons.* Il faut envoyer des commiſſaires ſur les lieux pour régler les limites du champ ſalé.

L'induſtrieuſe orfévrerie vient d'imaginer des fourchettes particulières pour manger

des huîtres. Le petit couteau arrondi, propre à les détacher du frein, les accompagne. Ces joujous d'argent font extaſier les jolies femmes, qui depuis ce temps aiment les huîtres à la folie, afin d'avoir en préſent le petit couteau & les jolies fourchettes. Le luxe frivole appartient eſſentiellement aux femmes, & vient des femmes.

Les Romains ſavoient la manière de conſerver les huîtres ; mais Apicius, qui en fut l'inventeur, la garda pour lui. Il fit parvenir des huîtres très-fraîches à Trajan, au pays des Parthes.

CHAPITRE DCCXCIX.

La Chaîne des Galériens.

ELLE part deux fois par an, le 25 mai & le 10 ſeptembre. Les galériens ſont détenus au château de la Tournelle, juſqu'à leur départ pour Toulon, Breſt & Marſeille.

Les voilà pris & enchaînés, ces êtres féroces & violens qui ont troublé la ſociété. Voyez-les ; le châtiment n'a pas encore abattu leur audace ; ils ont proſtitué au crime l'énergie de leur ame ; ils étoient nés robuſtes, & leur force s'eſt tournée contre leurs concitoyens. Approchez, phyſionomiſtes, & voyez s'ils ne portoient pas ſur leurs fronts le préſage du crime ! Ces viſages ne ſont-ils pas durs ? Oui ; mais c'eſt l'oubli des vertus qui les a faits tels, car c'eſt le crime qui défigure les traits de l'homme.

Le jour du départ on les place dans de longues voitures. Une même chaîne les lie & les rive tous au chariot ambulant. Huit hommes de la maréchaussée conduisent ainsi cent-vingt malfaiteurs. Ils partent, implorant le secours de leurs semblables envers qui ils furent violens & injustes. Ils partent; & la conscience, ce juge indestructible, crie à plusieurs que leur supplice est doux, & qu'ils ont échappé à la mort qu'ils avoient méritée.

Je ne sais si je suis habile à lire sur les visages; mais il me semble voir un rayon de joie sur la plupart des fronts endurcis. Leur dernière sentence est une grace; car ils chantent presque tous, & la sortie des prisons devient pour eux du moins une faveur. Plusieurs sont comme étonnés d'avoir conservé leur existence après avoir passé par les tribunaux; & ils la doivent sur toute chose à des magistrats humains; sans eux ils auroient monté sur l'échafaud. Les cris qu'ils portent à mon oreille, ressemblent encore, si je ne me trompe, aux

cris de la reconnoiſſance. Douce philoſophie ! c'eſt toi qui depuis long-temps as recommandé aux magiſtrats d'épargner leur ſang.

Mais quel frémiſſement vous ſaiſit au milieu de ces malheureux pour qui les loix ne furent point ſacrées ? Leurs bras ſont chargés de fers, & ces bras vous auroient attaqué & frappé dans la profondeur des forêts. Les fléaux de diverſes provinces, les voilà réunis ſous vos yeux, ainſi qu'on voit dans une ménagerie des loups, des tigres, des léopards ; ils ſont hors d'état de vous nuire, & ils vous ſupplient. Qu'eſt-ce que la nature de l'homme ? La vie morale renaîtra-t-elle en eux ? Le malheur briſera-t-il ces cœurs coupables ? ſeront-ils régénérés par le repentir ?

Oh ! comme je voudrois pouvoir lire au fond de leur ame quel eſt le plus criminel ou le plus innocent ! Je voudrois deviner pourquoi, comment, & par quel degré ils ont mépriſé la vertu. Y a-t-il dans ces individus, comme chez tant d'autres, un

balancement égal de vertus & de vices? Les loix humaines ſont ſi groſſières! & puis la perfection morale de la ſociété eſt-elle poſſible, & juſqu'à quel point?

Mais quelle douleur, quand parmi ces malfaiteurs je rencontre une tête à cheveux blancs! Hélas! il n'avoit plus que quelques jours à vivre. Eſt-ce un ſcélérat endurci, qui a échappé toute la vie à la juſtice des hommes? Eſt-ce un infortuné qui s'eſt oublié ſur la fin de ſa carrière, & qui, reprenant l'âge des paſſions, a trop vécu d'un jour? Celui dont la phyſionomie eſt intéreſſante, eſt ce un malheureux précipité dans l'abyme pour une perdrix, une carotte de tabac, ou quelques livres de ſel; car parmi nous très-chrétiens, la loi de la fiſcalité eſt la plus ſacrée de toutes; & on ſait qu'une perdrix ou un lapin valent infiniment plus qu'un homme, fût il père d'une nombreuſe famille! Voilà ce qui me déchire le cœur; mais le chariot va les emporter, & avec eux leur juſtification & la trace de leur procès.

Je ne ſais donc qui je dois plaindre ou déteſter parmi eux ; je les plains tous. Mais comment égarer ſon affection ſur des homicides ou ſur des empoiſonneurs, qui ont côtoyé la roue & le bûcher ? Qui m'aidera à lire le cœur humain à travers ſes enveloppes ? J'interprète tous leurs geſtes ; je vais au-devant de leurs regards & du mouvement imperceptible de leurs lèvres. Loix humaines, avez-vous été trop ſévères ou trop douces ? tantôt je me reproche ma pitié, tantôt je m'abandonne trop à ſes mouvemens. Il faut fuir ; leurs clameurs ſuppliantes me pourſuivent ; je ne les verrai plus qu'au jugement dernier devant le juge des juges.

Je ſatisferai ici mon cœur, en répétant que ſur cent malfaiteurs conduits aux galères, trente au moins doivent la vie & l'exemption de leur ſupplice à des magiſtrats humains. Ils datent de nos jours, ces magiſtrats ; ſans crainte de prévariquer, ils ſavent ôter à la loi ce qu'elle a de cruel. Epargner au coupable une mort violente,

rétablir la proportion entre le ſupplice & le crime, peſer les circonſtances qui peuvent diminuer la punition, c'eſt ce qu'ils font aujourd'hui avec autant d'humanité que de ſageſſe. Ils obéiſſent à l'eſprit des loix, qui veut le bien de la ſociété, & non des tortures.

Peut-être qu'un jour on ſentira moins la néceſſité d'ôter la vie à un homme qui n'eſt coupable que du crime de vol, & qu'on aimera mieux conſerver un citoyen, que de faire de l'or une idole, à laquelle on ſacrifie des victimes humaines.

Un châtiment proportionné au délit, frapperoit vraiſemblablement davantage, puiſque la peine de mort n'a pas rendu les larcins moins fréquens; peut-être que l'aſſaſſinat, qui accompagne trop ſouvent le vol, diſparoîtroit, parce que le coupable ne ſeroit plus intéreſſé au trépas de celui qu'il auroit dépouillé, dans la crainte trop fondée de trouver en lui un accuſateur.

Il épargnoit un homme, il égorge un témoin.

Ce beau vers vaut un traité.

Peut-être que cette révolution, dans notre jurisprudence criminelle, pourroit s'opérer aujourd'hui, que l'on ſait que les peines capitales ne rendent pas les hommes plus vertueux, & que les mœurs ſont plus que les loix.

Mais ſi l'aſſaſſin parmi nous encore ſemble mériter la mort, il n'en eſt pas de même du ſimple voleur : tous ſont ordinairement dans cette claſſe qui manque du néceſſaire ; eh ! ne voient-ils pas les ſuperfluités environner des riches inſenſibles & dédaigneux ? Ils ſont tentés par cette vue : le deſir devient violent ; ils y cèdent.

C'eſt parce que nous ſommes iſſus de barbares, que nous avons imaginé d'ôter la vie à qui nous enleveroit quelques pièces de monnoie. Les Grecs, les Romains, les Juifs même, tout Juifs qu'ils étoient, ne puniſſoient le vol que par des châtimens paſſagers ; pour nous, vilainement entachés de la plus cruelle avarice, nous étranglons des hommes pour conſerver plus ſûrement notre or.

Monteſquieu eſt de l'avis qu'il faut pendre le voleur; il ne le dit pas, à la vérité, en termes formels; mais pour tromper la délicateſſe de ſon oreille, ſans doute révoltée contre le mot, il s'eſt couvert finement du maſque de l'expreſſion, & vous dit qu'il a fallu que *la peine corporelle ſuppléât à la pécuniaire, vu que ce ſont ceux qui n'ont point de bien, qui attaquent plus volontiers celui des autres.* Mais n'eſt-il donc qu'un genre de peine corporelle, & n'a-t-on que la corde à offrir au malheureux coupable?

CHAPITRE DCCC.

Affabilité.

Ce mot qui ne plaiſoit pas à *Patru*, me plaît infiniment; il exprime un ſentiment doux, continu: la politeſſe trompe; la civilité eſt une forme heureuſe; l'affabilité ne s'imite point, elle caractériſe le pariſien;

c'eſt une éducation perfectionnée qui fait l'affabilité.

L'officier eſt poli en général, mais rien n'égale la politeſſe d'un garde-du-corps de ſa majeſté; ſans rien dérober à l'exactitude de ſon devoir, il adoucit d'un mot le rigide de la conſigne; on obéiroit à ſa ſeule civilité, tant il y met de nobleſſe & de graces. Un huiſſier de la chambre n'a pas ce ton-là; auſſi ſe retire t-on plus mécontent.

L'affabilité ſe manifeſtera juſque dans les chefs militaires, armés du terrible pouvoir, & n'appartiendra preſque pas aux commandans du guet; ceux-ci n'opéreront pas avec beaucoup de bruit, ce qu'obtiendront les autres avec facilité, moins par leur force, que par une certaine grace qui fait adoucir la rigueur de leur ſervice.

CHAPITRE DCCCI.

Le premier Décembre 1783.

JOUR mémorable ! Charles & Robert s'élevèrent dans les airs, à la vue d'un peuple immenſe, rempliſſant ou eſcaladant le jardin des Tuileries, dont les portes furent forcées. Quand on a vu ce ſpectacle, il n'y a plus rien à voir, en fait d'aſſemblée nombreuſe, ondulante & variée. Deux cents mille hommes, levant les bras au ciel dans les attitudes de la ſurpriſe, de l'admiration, de la joie & de l'étonnement : les uns pleurant d'effroi pour les hardis phyſiciens ; les autres tombant à genoux, ſuffoqués de ſurpriſe, de terreur & d'attendriſſement : tous les ſpectateurs, identifiés aux aéronautes, qui, calmes & tranquilles, ſaluoient le peuple de leurs drapeaux flottans au-deſſus des tours ; la nouveauté,

la

la majeſté de cette ſuperbe expérience ; un ſoleil pur, invitant les voyageurs aériens, qui ſembloient dire adieu à la terre ; ceux-ci, ſe perdant dans les nuages, aux acclamations de leurs concitoyens, qui prioient, ſanglotoient, trembloient pour eux ; enfin, ce ballon immenſe, déployé avec ſplendeur, & figurant comme un aſtre, ou comme le char d'un dieu qui commande aux élémens : non, jamais la phyſique n'a créé ſur le globe un moment plus extraordinaire, plus propre à verſer l'enthouſiaſme dans les cœurs, & jamais ce jour unique ne ſe repréſentera.

Ce qui toucha le plus profondément l'obſervateur, ce fut de voir la crainte & la pitié qui rempliſſoient tous les cœurs, & qui donnoient au plaiſir de l'admiration quelque choſe de douloureux. J'ai entendu des hommes qui, dans les vives émotions d'une jouiſſance neuve, ſe reprochoient d'être les témoins d'une expérience magnifique, mais dangereuſe, & qui ſe ſeroient crus coupables de la mort des aéronautes, ſi elle étoit malheureuſement arrivée. Non,

il n'y avoit plus un ſeul méchant dans cette grande aſſemblée; tous frémirent pour leurs ſemblables, tous invoquèrent le dieu de l'eſpace pour leur retour ſur la terre. Oh, intérêt tendre! oh, pitié douce! oh, ſenſibilité gémiſſante! voilà les vertus que j'admirois autour de moi, & qui ſe peignoient ſur tous les viſages, tandis que le courage, le génie & l'intrépidité planoient au-deſſus des nuages. Oh! quand on ne ſeroit venu au monde que pour recevoir, en un ſeul jour, une ſenſation mélangée, auſſi vive, auſſi profonde, auſſi délectable, il faudroit encore bénir l'exiſtence.

Montgolfier ne fut-il que le rénovateur des aéroſtats anciens? ou le haſard a-t-il ramené ſous ſes yeux un fait phyſique longtemps oublié, bien que de la plus grande ſimplicité? quoiqu'il en ſoit, nous penſons que la gloire de l'aéroſtation doit demeurer à l'intrépide Blanchard, car c'eſt lui qui a interrogé cette expérience, trop tôt abandonnée de preſque tous les phyſiciens; qui l'a interrogée, dis-je, avec le plus de

conſtance, d'adreſſe & de courage; c'eſt lui qui y a ajouté le *para-chûte*; c'eſt lui, enfin, qui a montré, ſans pâlir, l'homme dans la plus fière des attitudes, traverſant le détroit des mers, égaré dans les plaines des cieux, & trente-quatre fois heureux vainqueur, ſur la route de l'aigle, des périls qui l'environnoient.

Mais, qui l'eût cru? l'enthouſiaſme s'eſt tout-à-coup prodigieuſement refroidi, & dans l'eſpace ſeulement d'une année on a ceſſé d'admirer. Un troiſième ballon, qui enlevoit un autre phyſicien, n'avoit preſque plus de ſpectateurs, & je m'en ſuis affligé preſque ſeul, toutefois ſans en être ſurpris. C'eſt que l'admiration & l'étonnement n'ont qu'un inſtant pour frapper l'homme & le pariſien; mais celui qui ſent ce que le phyſicien ſagace & courageux peut rencontrer un jour dans le nouveau domaine qu'il vient de conquérir, & combien il pourra ajouter à ſes connoiſſances du haut de ce vaiſſeau volant, qu'on avoit relégué dans la claſſe des chimères, n'a pas laiſſé attiédir

ſon intérêt à l'exemple du vulgaire. Il a placé & il placera l'aéroſtat au rang des découvertes les plus merveilleuſes, ainſi qu'il rangera les phyſiciens qui tenteront ces nobles expériences, au nombre des plus grands hommes; car, quoi de plus beau que d'interroger la nature dans ce champ illimité, avec un courage décidé, & au mépris même de la vie? N'a-t-on pas comblé d'éloges ce même courage dans le navigateur, dans le botaniſte, dans le mineur, le plongeur? eh! pourquoi de plus grands moyens nouvellement offerts ne ſeroient-ils pas admis? Il s'agit de l'inſtruction des ſiècles futurs.

Quel eſt le lâche qui blâme le courage qui fait les grandes choſes; qui a changé la face de l'univers; qui a appris à l'homme tout ce qu'il pouvoit faire, tenter; qui lui a révélé ſes forces; qui a préſidé aux grandes révolutions? Le courage! Il faut donc l'eſtimer dans un prince & dans Blanchard.

CHAPITRE DCCCII.

Inſcriptions ſur l'Hôtel-de-ville.

Sur la friſe de marbre qui règne au pourtour de cette cour, on a gravé, en *lettres d'or*, des inſcriptions qui marquent les principaux événemens du règne de Louis XIV.

Là, au nombre des actions glorieuſes, eſt tracé :

1685.

Édit de Nantes révoqué, & l'Héréſie entièrement éteinte en France, par le zèle & la piété du roi. (1)

Sur la même friſe de marbre, on lit cette autre inſcription :

1689.

Protection donnée au roi, à la reine

(1) En 1788, édit de Louis XVI, conforme au ſage eſprit qui dicta à un héros l'édit de Nantes.

d'Angleterre & au prince de Galles, contre leurs ſujets rebelles.

Rebelles ! comme les circonſtances ont tout changé. Mais ces inſcriptions reſteront-elles ? On a oublié ſans doute de les effacer; c'eſt une inattention.

Le jour que l'on procède à l'élection des échevins, eſt celui de ſaint Roch. On fait *jurer*, à l'hôtel-de-ville de Paris, ſur l'*évangile* & devant le *crucifix*, qu'on nommera, *en ſon ame & conſcience, les plus dignes* pour remplir les charges vacantes, qu'on n'a point été *ſurpris* par leurs *viſites*, qu'on n'a aucune *connoiſſance* ni *liaiſon* avec eux; & ceux qui vont être élus, ont déjà fait leurs *remerciemens* & reçu les *complimens*. C'eſt avec cette légèreté qu'on ſe joue du ſerment. Il dégénère en vaine formalité; mais cet exemple ne devroit pas être donné pour les charges municipales de la ville; car cela pourroit accoutumer le *peuple* à regarder le *ſerment* comme une *cérémonie*.

Les échevins ne font plus bombance

comme autrefois : les repas de ville ſont plus rares ; auſſi les modernes n'ont-ils pas la large corpulence de leurs devanciers, qui figurent avec de gros ventres dans les tableaux qui immortaliſent leur embonpoint. S'ils ſont en peinture *à genoux* devant le roi, ils offrent les plus gras ſujets de ſa majeſté ; & s'il ne reſtoit un jour que ces portraits, on jugeroit que tous les Français du dix-huitième ſiècle ont porté large bedaine ; ce qui n'appartient en propre qu'aux anciens échevins. Les modernes, en retranchant pour eux les feſtins, ont retranché au peuple les feux d'artifice.

Un échevin fait graver *ſon nom* ſur le bronze, le marbre & l'airain, au milieu d'une place publique, & ſur un *monument* public. Qu'a-t-il fait pour jouir de cet honneur ? Il a vu bâtir ou achever ce *monument* ; mais il ne peut pas toujours expliquer l'inſcription latine qui parle de lui. On parvient de la naiſſance la plus commune à ces charges municipales, lorſqu'on eſt né à Paris, & qu'on s'eſt fait recevoir *quartinier*.

Charles V, roi de France, a annobli *tous les bourgeois de Paris.* Ainſi je ſuis noble ; & comme la nobleſſe ſe corrobore par ſa vétuſté, que l'on apprécie celle dont nous jouiſſons, nous autres bons Pariſiens de vieille ſouche.

Si j'avois l'honneur d'être roi de France, j'annoblirois tous les Français ; je les ferois tous ducs & pairs. Ce ſeroit-là, certes, un grand coup politique de ma façon.

C'eſt à l'hôtel-de-ville que ſe font tous les paiemens des *rentes* ; l'argent y entre à grands flots, & puis s'écoule en différentes ramifications. Tout *rentier* ſent ſon cœur treſſaillir au nom de cet *hôtel.* On y fait encore le tirage des grandes loteries ; mais cet hôtel eſt étroit, meſquin, incommode, a une vilaine entrée ; c'eſt tout l'oppoſé de la grandeur, de la richeſſe & de la magnificence du reſte de la ville.

Le gouverneur de Paris, quand il marche, prend des gardes & des pages, & jette des pièces de douze ſous. Les réjouiſſances publiques & l'exécution des criminels ſe

font *toujours* en face de cet hôtel, de forte que les fouverains, les payeurs de rentes, & les pendus, paffent par la même porte.

Les fêtes & réjouiffances publiques, & la *capitation* qui ne réjouit perfonne, font du reffort du prévôt des marchands, ainfi que les approvifionnemens qui fe font par eau. Mais la police municipale n'eft plus qu'une ombre de nos anciens priviléges; elle eft reftreinte à un point qui de jour en jour devient plus imperceptible. Tous les bourgeois de Paris font annoblis par Charles V, il eft vrai: mais, hélas! ces nobles ont perdu leurs droits & leurs exemptions; ils n'ont point le moindre avantage fur l'Anglois, le Tartare, le Polonois, le Ruffe & le Chinois, qui feroient domiciliés à Paris; cela eft trifte à dire. Toutes les provinces & toutes les nations, en abordant & en s'emparant de notre *fol*, ont étouffé toutes les plantes indigènes.

CHAPITRE DCCCIII.

Loyer de Casseroles.

Je ne sais ce qu'ont coûté les fêtes pour la naissance du *Dauphin de France*; mais on s'imaginera aisément le reste de la dépense, lorsqu'on saura qu'à la fête de la ville, pour le jour du repas, on avoit loué des casseroles dont le compte pour le loyer fut porté à *dix-huit mille livres*.

CHAPITRE DCCCIV.

Adminiſtration royale des eaux de Paris & environs.

Le roi a réuni à perpétuité, au domaine de la ville, le privilége de la diſtribution des eaux, accordé à l'ancienne compagnie des frères Perrier. L'arrêt rendu au conſeil d'état décide en propres termes, *que tout le monde conſervera, comme par le paſſé, la faculté entière de prendre ſa proviſion d'eau dans la rivière.* Ainſi, toute perſonne qui aura ſoif, & qui voudra boire, pourra puiſer l'eau de la Seine; parce qu'elle ſera *gratuite* & *libre*, comme du temps de Clovis & de Charlemagne. Ne doutez donc plus, Pariſien, de la propriété abſolue de votre rivière; l'arrêt du conſeil d'état vous le confirme, grand merci.

La nouvelle adminiſtration nous donnera

la voie d'eau pour deux ſous, dans *quelque ſaiſon, quelque quartier*, & à *quelque étage que ce puiſſe être*.

Il entre encore dans cette adminiſtration *les aſſurances contre les incendies*. Déjà un grand nombre de maiſons portent une plaque avec ces quatre lettres M. A. C. I. L'univerſalité des eaux de la capitale, appartenant à l'adminiſtration, elle aura de quoi éteindre les flammes qui nous menaceroient, nous abreuver, & nous empêcher d'être brûlés. Voilà quel ſera le double emploi de la nouvelle adminiſtration. Il eſt bien juſte à préſent de la payer; mais les plaques ne ſe preſſent pas d'apporter leur argent. Il s'agit cependant de faire un petit *pactole* du fleuve de la Seine; & les porteurs d'eau vont devenir des commis. Je conſeille fort à l'adminiſtration de leur en donner le titre; il n'eſt rien de tel que de tout annoblir. Ne peut-on pas les appeller commis de ſalubrité, de propreté, d'abondance, & premiers ſoldats contre les incendies?

La grande caiſſe, fermant à triple ſerrure,

eſt déjà bâtie à l'hôtel-de-ville, & l'on va voir rouler les *quittances d'actions* qui auront part aux bénéfices & produits de l'entrepriſe.

On voit des hommes qui ſont marchands de modes, de linge, de gazes, de mouſſeline, de fleurs artificielles, tandis que les femmes ſont marchandes de bœufs & de porcs; d'autres ſont attelées à de petites charrettes; d'autres enfin ſont porteuſes d'eau. Une femme porteuſe d'eau ſur le dur pavé de Paris! rien n'eſt plus choquant. J'ai vu une jeune fille dont le ſein étoit affaiſſé ſous la ſangle. On ſouffre à voir une femme malheureuſe à ce point.

Et ces porteuſes d'eau trouvent encore dans des recoins, des êtres plus infortunés qu'elles; car ils marchandent ſur le vil prix de leurs peines. Il faut que je le répète encore, & je voudrois le faire à chaque page: ſi la charité & l'humanité ne venoient pas, dans certains fauxbourgs, au ſecours du gouvernement, l'Etat ne ſe ſoutiendroit point. La bonté l'emporte ſur toutes les

grandes vues de notre politique. Les maximes de l'évangile donnent du pain à une foule de misérables. La défectuosité de nos loix est incessamment corrigée par la morale chrétienne. Nos erreurs économiques, hélas! si multipliées, cèdent à la supériorité de la religion.

CHAPITRE DCCCV.

Jésus-Christ.

Ce nom m'a toujours terrassé de respect. C'est sa religion qui règne en France depuis Clovis. La religion de Jésus est triomphante dans la capitale du premier empire du monde : cinq cents édifices portent sa croix dans les airs ; c'est le signe universellement révéré ; il est sur la poitrine du souverain, du pontife, du guerrier ; tout genou fléchit encore devant lui. Ce signe précède ou accompagne tous les actes

ſolemnels : il eſt dans les tribunaux & au chevet de nos lits ; l'innocente beauté le tient ſuſpendu à ſon cou ; l'enfance en eſt ornée ; l'intérieur de nos maiſons l'offre en bois, en argent, en peinture, & par-tout l'image ſacrée ſe répète & ſe multiplie.

Le premier acte de la vie eſt le baptême. A notre arrivée dans ce monde, la religion chrétienne vient nous recevoir dans ſes bras, & nous imprimer ſon ſceau ; quand la folie du jeune âge nous tourmente & nous aveugle, quand la fougue des paſſions emporte notre fragile nacelle, cette même religion accourt pour nous aider à lutter contre la tempête, nous ſervir de pilote & la conduire dans le port ; elle préſide à l'acte le plus intéreſſant de notre vie, & nous aſſure la poſſeſſion de l'objet chéri qui règne ſur toutes les facultés de notre ame ; elle adoucit enſuite nos peines, relève notre courage abattu, verſe un baume conſolateur ſur nos maux, nous fait ſupporter les méchans, nous engage à leur pardonner. Enfin, elle reçoit notre dernier ſoupir, aſſiſte

à nos funérailles en longs habits de deuil, dépoſe nos triſtes dépouilles dans le tombeau; & comme ſi tous ces bons offices étoient inſuffiſans pour elle, elle monte au ciel, & va encore intercéder pour nous la miſéricorde divine.

Le chriſtianiſme, dans ſon origine, fut un retour à la loi naturelle; il fut la collection des motifs ſurnaturels, qui doivent engager les hommes à obſerver la morale dans toute ſa pureté.

Le monde obéiſſoit aux Romains. Les peuples, dans une anarchie tumultueuſe, étoient balotés *d'un Tibère à un Caligula, d'un Claude à un Néron.* La religion chrétienne devint une croyance univerſelle, qui forma entre les nations actives & civiliſées un nœud moral, qui eut la plus grande influence ſur la politique. Les nations chrétiennes marchèrent d'un pas à peu près égal dans les progrès des arts, tandis que tout le reſte s'obſcurciſſoit autour d'elles. La chrétienté fut jadis une grande république,

blique, dont les parties ſe rapprochèrent dans le beſoin par plus d'une union.

La religion de Jéſus a donc fait le plus grand bien à la terre, lorſque les hommes l'ont révérée ſans y faire entrer leurs paſſions. Elle préſerva d'abord de l'eſclavage les nations qui ſurent la conſerver; elle apporta enſuite des conſolations à ceux qui furent forcés de ſouffrir pour les fautes de leurs rois.

La doctrine évangélique triomphe encore de nos jours; l'impiété n'a point prévalu. L'évangile n'admet point les ſubtilités de la ſageſſe & de la politique humaine. Quelle doctrine que celle de Jéſus! Toutes les vérités naturelles y ſont établies & développées; toutes celles que l'homme ignoroit, ou ſur leſquelles il ne pouvoit former que des conjectures, & qu'il lui importoit de reconnoître avec certitude, y ſont annoncées. Il n'eſt aucune de ces vérités, qui ne s'accorde avec les idées que nous avons de la ſageſſe de l'Être ſuprême, de ſa bonté & de ſa juſtice. Le culte preſcrit eſt digne

M

du Dieu qui en eſt l'objet ; c'eſt le culte de l'eſprit & du cœur ; l'homme y apprend ſa noble origine, ſa deſtination & ſa fin. Son premier commandement, c'eſt l'*amour de Dieu ;* ſon ſecond, ſemblable au premier, c'eſt la *charité.* Ces préceptes, étant fondés ſur la nature de l'homme, ſont faciles à concevoir & à pratiquer : Jéſus ne nous demande ni dures auſtérités, ni pactes ſuperſtitieux & révoltans, ni extaſes ridicules. Le chriſtianiſme, en portant nos regards ſur une autre vie, ne nous ordonne rien qui ne tende à notre bonheur dans celle-ci ; & ſi une morale pure eſt le germe de bonnes conſtitutions, quelle morale ſera plus propre que celle de Jéſus à rectifier l'égarement des princes, & à faciliter l'obéiſſance des peuples ?

La morale de Jéſus ! Sa vie fut extraordinaire : tout eſt paiſible, tout eſt aiſé, tout eſt doux, tout eſt ſocial dans ſon caractère ; tout eſt grand, ſage & intéreſſant dans ſes diſcours. Il eſt l'auguſte fondateur de l'eſprit conciliant & pacifique

de la religion; il a toujours dit à la violence : Non, tu ne feras point ce que fait la douceur.

La vertu la plus pure est marquée dans ses œuvres ; le sens le plus exquis se trouve dans ses paroles. Rappellons-nous quelques-uns des traits de son caractère. Charité pleine de compassion, & de compassion agissante : *Je suis ému de compassion envers cette multitude. Si je les renvoie à jeun, ils tomberont en défaillance par les chemins.* Charité prévenante : *Veux tu être guéri ?* dit-il au paralitique ; & au moment même il fut guéri. Il dit à l'autre : *Mon fils, ayez bon courage.* Il répand des larmes sur le tombeau de Lazare, honorant ainsi & l'ami qui en est l'objet, & l'humanité qui les verse ; il pardonne à la femme adultère, & prie pour ses propres ennemis.

La morale chrétienne seroit donc la base d'une excellente constitution politique ; on y trouveroit ce calme & cette sagesse qui attendent tout de la conviction intime. Il n'y a aucun acte de précipitation ou de

dureté dans la vie de Jeſus ; il ſemble dire aux maîtres de la terre : *Soyez doux avec les hommes , ſi vous voulez qu'ils vous obéiſſent.* Un monarque chrétien ſera toujours le meilleur des monarques ; & les vertus de ſaint Louis ne ſont-elles pas encore révérées ? S'il s'égara dans ſon zèle, ſes loix ne reſpirèrent-elles pas la bonté de la ſource dont elles étoient émanées ? Etre chrétien, c'eſt de reſpecter le ſang, la vie & la liberté des hommes ; c'eſt de ſavoir ſouffrir leurs outrages, de ne point ſe venger, & d'approcher ainſi de la perfection humaine.

Malgré les attaques de l'incrédulité & des paſſions perverſes, la religion de Jéſus domine. Ils ſont pleins & nombreux, les temples où l'on prie en ſon nom. Les adverſaires de la morale chrétienne ne ſont que des méchans. *Voltaire* en vouloit perſonnellement à Jéſus : l'inſenſé ! c'eſt que l'orgueil le domina toute ſa vie ; c'eſt qu'il croyoit que ce nom, qui rempliſſoit l'univers, étoit un obſtacle ou un vol fait à ſa réputation. D'ailleurs, comme il n'avoit pas rougi de

mettre à contribution le vice & la vertu dans ſes écrits, afin de s'emparer de tous les lecteurs, la morale ſublime de Jéſus ne pouvoit que l'inquiéter ; mais ſon nom périra, tandis que le nom auguſte, adoré dans les quatre parties du monde, ſera toujours le ſignal de la charité, de la bonté, de l'humilité, de ces vertus humaines, qui nous élaborent & nous perfectionnent pour l'immortalité.

Le chriſtianiſme, qui réunit à la fois les plus beaux préceptes & les plus beaux exemples que l'homme puiſſe offrir dans ſa dignité régénérée, règne par la bonté divine dans une ville viſiblement protégée par une providence particulière ; & c'eſt la morale de Jéſus, qui, toujours vivante dans une foule de cœurs élancés vers le ciel, rétablit une ſorte d'égalité en faiſant vivre les pauvres, & en exerçant en leur faveur les actes renaiſſans d'une charité inépuiſable : c'eſt la morale de Jéſus, enfin, qui ſoutient ce coloſſe politique, & qui s'oppoſe à ſa corruption totale & à ſa diſſolution.

CHAPITRE DCCCVI.

Aumônes abondantes.

JAMAIS ſiècle n'a vu la bienfaiſance & la charité, répandre plus libéralement leurs largeſſes, avec plus de conſtance & d'attendriſſement. Laiſſons le terme de *bienfaiſance* accompagner celui de *charité ;* plus heureux, cependant, celui qui donne ſous l'œil de Dieu, & qui ſoulage ſon prochain comme ſon frère. Le ſens du mot *charité*, a une profondeur plus ſublime que celui de *bienfaiſance ;* c'eſt l'amour de la créature comme ouvrage du créateur : il y entre de l'adoration, du reſpect, du ſentiment ; après le nom de Dieu, le mot *charité* eſt celui qui doit occuper le premier rang dans toutes les langues humaines.

C'eſt charité que de répandre certaines vertus cachées, car on doit l'exemple au

prochain. La malice de la nature humaine, dit la Rochefoucault, retient prifonnières des actions que l'exemple met en liberté; c'eft donc charité, dans le *journal de Paris*, que d'annoncer tout ce que l'on donne journellement pour les pauvres. Ce n'eft pas tout que de faire le bien, il faut apprendre qu'on le fait, afin de faire rougir ceux qui ne le font pas. La vraie grandeur de l'homme eft dans le cœur; il n'eft jamais fi grand que lorfqu'il eft charitable.

Non, la charité n'a jamais été plus active que dans ces derniers temps; des malheureux de toutes efpèces ont été foulagés dans leur obfcur afyle, & y ont vu entrer des figures humaines qu'ils n'attendoient pas : c'étoient de jeunes femmes, des femmes charmantes, qui venoient donner à leur fenfibilité tout fon effor, & qui ne furent jamais plus heureufes & plus fatisfaites qu'au milieu de ces infortunés.

Les calamités publiques ont rencontré des fecours égaux aux défaftres. Ce n'eft point l'efprit ergoteur qui a enfanté ces

vertus agiſſantes, c'eſt l'eſprit de charité; c'eſt auſſi la philoſophie, qui eſt une charité imparfaite, non encore épurée, mais dans le chemin du ciel, & qui peut, dès-lors, ſe rendre digne du regard de la divinité, en agiſſant pour lui plaire & pour obſerver ſes commandemens.

On fait le bien aujourd'hui amplement & de tous côtés, par un ſentiment vif & rapide, qui ſe communique de proche en proche. Nos ancêtres ne connoiſſoient pas cette charité prompte, active, qui combat les maux de la nature, & qui s'oppoſe à la calamité, au moment même où le courroux du ciel a frappé. Le pariſien, ſenſible & compatiſſant, eſt ſans ceſſe *aumônier*, & dans toute la force du terme; il m'eſt bien doux de lui rendre cet hommage, & de préconiſer en lui cette vertu. O charité! c'eſt toi qui ſoutiens cette ſuperbe & incompréhenſible ville, & pour tout dire en un ſeul mot, *c'eſt toi qui remédies à tout!*

Tous les théâtres ont porté, à l'envi l'un

de l'autre, la recette du ſpectacle dans le ſein des cultivateurs malheureux, opprimés par l'effroyable grêle du 13 juillet 1788 : c'eſt un bienfait qui s'étoit renouvellé dans pluſieurs autres circonſtances. Les quêtes particulières ont étonné ceux qui étoient le plus diſpoſés à bien penſer de l'homme, & à le croire bon ; un tronc, à Saint-Roch, a offert 17000 l. en or ; que ne feroit-on pas d'un pareil peuple, ſi on ſavoit le conduire par ſes propres vertus ? quelle force n'auroit pas l'adminiſtration politique, en interrogeant purement & ſimplement la bonté de cœur du pariſien & du français ? Morale de Jéſus, préſidez au gouvernement d'un empire chrétien !

Voici deux vers mauvais & pernicieux, qu'on a applaudis mal-à-propos dans une comédie nouvelle :

> On ne ſait ce que c'eſt que de payer ſes dettes,
> Et de ſa bienfaiſance on emplit les gazettes.

L'aumône eſt la première dette, & ne diſpenſe point des autres. Vouloir jeter

du ridicule sur la publicité de quelques actes de bienfaisance, c'est ne connoître ni la morale, ni les hommes, ni la force de l'exemple ; c'est, pour un trait comique, offenser étourdiment la bienfaisance, & en détourner le cours. Les poètes qui ne sont que comiques, sont vraiment dangereux.

CHAPITRE DCCCVII.

Enseignement contradictoire.

COMMENT apprend-on aux enfans, tout à la fois, la mythologie & le catéchisme de Paris ? Le régent dit que Jupiter est un dieu, & le prêtre, que c'est un démon. On dit à un écolier, soyez le premier au collége ; l'évangile lui dit, *soyez humble.* Il y a dans ce mot, *soyez le premier*, le germe de plusieurs vices : en voulant exciter l'émulation dans le cœur des enfans, on ne fait qu'irriter leur amour-propre ;

on développe leur orgueil, on le caresse; on l'autorise, on donne à un enfant le titre d'*empereur*, & l'empereur est fouetté. Les régens qui usent de ces formes puériles, ne sont-ils pas dignes de pitié? Comment frappe-t-on les enfans, quand la morale chrétienne s'y oppose formellement?

Montaigne fut instruit sans châtiment corporel dans la maison paternelle : les fouets, les férules, commencent à être proscrits des colléges, parce qu'on s'est élevé contre cette indécente barbarie; mais les colléges sont encore fréquentés, parce que l'éducation y est gratuite; on n'y perd que son temps.

Il est de la plus grande importance de ne point maltraiter la jeunesse. J'imagine que tout scélérat a été malheureux dans son enfance. Quand j'entre dans une maison, & que je veux juger le caractère d'un homme & d'une femme, je regarde leurs enfans; s'ils ont un air contraint, timide, gêné, je me dis, les parens sont méchans & vicieux; si les enfans portent sur leur

viſage un air de paix, d'hilarité, je me dis ; le père & la mère ſont bons : je préfère à la joie bruyante, ce calme répandu ſur toutes leurs actions; j'aime mieux les voir bons que ſpirituels.

Les colléges, qu'on devroit fermer, ne ſervent aujourd'hui qu'à former des *poétereaux*. Ces jeunes gens, pâles, méditatifs, jaloux, qui aſpirent à un *prix de l'univerſité*, s'accoutument à regarder les ſuccès de leurs infortunées compoſitions comme importans ; & de-là ils deviennent, dans le monde, envieux, pédans, & concentrant toutes choſes dans l'arrangement de quelques ſyllabes. La jalouſie les tourmente ſous le nom d'émulation ; ils connoiſſent tous les tourmens d'une rage envieuſe ; ce ſont déjà de petits académiciens. (1)

---

(1) *Il faut par des ſuccès affliger ſes amis.*

C'eſt un vers de M. l'académicien *Champſec*. Comme il ſort de l'ame ! comme il eſt profondément ſenti !

On devroit fermer, dis-je, les colléges, parce qu'il y a assez de livres & d'instituteurs pour la propagation des langues latine & grecque, & de leur grammaire; & que la foule des vices, qui souillent & défigurent cette institution publique, l'emporte infiniment sur quelques frêles avantages.

Quant aux académies française & de belles-lettres, elles tombent déjà & tomberont bientôt d'elles-mêmes; leur goût futile & mesquin, leurs petites rivalités, leur pédantisme, leur inutilité, leur ayant déjà concilié le dédain & le mépris des têtes sensées, la république des lettres subsistera indépendante de ces petits corps ridicules, & elle en aura plus de grandeur, de force & de majesté.

Les livres & les hommes! voilà tout ce qu'il faut aujourd'hui; mais les académies & les académiciens, tel est le fléau de tout ce qu'on fait & de tout ce qu'on pouvoit faire de grand & de beau. Le monarque le plus ami du génie & des lettres, feroit donc celui qui diroit à tous les académiciens

beaux eſprits du royaume : *Travaillez chacun chez vous, vous en ſerez plus forts & plus vertueux ; reprenez votre phyſionomie ; je vous rends votre ame & votre penſée. Vous fûtes de quelque utilité dans votre origine ; c'eſt le contraire aujourd'hui : vous nuiſez aux compoſitions vaſtes, fortes ou originales ; vous n'aurez plus de jetons, mais vous obtiendrez plus de gloire.*

Obſervons que les académies des ſciences, les ſociétés d'agriculture, les aſſemblées de naturaliſtes, de médecins, &c. ſont autant à conſerver que les autres ſont à détruire, parce qu'il faut réunion de talens, d'expériences & de perſonnes, pour vaincre le ſilence de la nature, & l'interroger ſous toutes ſes faces & ſous tous ſes rapports ; mais pour les ouvrages d'imagination il faut être ſeul, comme Homère, le Taſſe, Milton, Shakeſpéar, Richardſon, J. J. Rouſſeau, &c. qui ne furent, je crois, d'aucune académie bavarde.

CHAPITRE DCCCVIII.

Diversités.

Le chapeau à trois cornes, retapé à la suisse, est demeuré vainqueur. Il a chassé tous les chapeaux ronds, en ce qu'il donne à celui qui le porte, un air bien plus franc, bien plus fier & bien plus décidé.

On recommence à aimer les vieux livres, mais non pas les vieilles femmes.

Le zèbre du cabinet du roi, est devenu le modèle de la mode actuelle; toutes les étoffes sont rayées; les habits, les gilets, ressemblent à la peau du bel onagre. Les hommes, jeunes & vieux, sont en rayures des pieds à la tête : les bas sont aussi rayés.

Tel qui a deux montres, & qui coud des manchettes à dentelles sur sa chemise, n'en posséde pas une demi-douzaine comme par le passé.

A quel âge doit-on appeller un homme vieillard ? ce n'eſt plus, je crois, qu'à ſoixante-dix ans, car à ſoixante ans un homme court encore le monde.

Le terme *conſéquent* eſt généralement employé dans la ſociété ; le peuple cauſant le fait dériver mal encore de *conſéquence ;* il dit une *affaire conſéquente*, un *tableau conſéquent*, pour dire, une affaire importante, un tableau de prix. Mais l'uſage eſt toujours le maître abſolu des mots, s'il ne l'eſt point des règles de la ſyntaxe. Le mot *juſte* n'eſt-il pas employé dans notre langue ſous une foule de rapports différens ? Les grammairiens & les journaliſtes proſcriront le terme *conſéquent*. Preſque tout le monde s'en ſervira, & il faudra bien qu'il ſoit accepté, du moins dans la converſation.

La mode eſt toujours une, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt la même pour tous les âges. Les femmes de dix-huit & de vingt, de quarante & de quarante-cinq ans ſont ſur la même ligne. Les femmes à Paris gagnent toujours huit à dix années ſur celles de province.

Les

Les cheveux pendans des femmes gâtent les voitures & les fauteuils, mais on aime à voir cet ornement de leur tête flotter & caresser leur ceinture ; point de belles femmes sans longs cheveux.

Le plaisir est la chose publique ; les événemens nationaux ne sont pour Paris que des sujets d'entretien qui circulent comme nouvelles du moment. La chûte des ministres n'occupe les esprits que trois ou quatre jours ; passé ce temps, les histrions reprennent leur prépondérance.

Comment faites-vous l'amour ? disoit Louis XIV à un de ses courtisans. *Sire*, répondit-il, *je l'achète tout fait*. C'est la méthode à peu près générale ; & l'on prétend que c'est encore là la plus économique.

L'agiotage triomphe ; on n'y met aucune pudeur ; une certaine impudence y est admise, & le succès justifie tout. Tel y gagne quatre cents mille livres de rente, & veut passer encore pour un Aristide.

Un homme sans argent, dans un pays

où tout eſt vénal, quelle figure peut-il faire? Il faut qu'il ſoit ridicule; il faut bientôt qu'il épouſe les paſſions d'autrui, & qu'il vive aux dépens de quelques vertus.

Un fils ne dit pas poſitivement à ſon père: vous m'avez fait pour votre plaiſir, il eſt temps que je vive pour le mien; mais il agit conformément à cette idée. Un *roué* met en chanſon le mépris de l'autorité paternelle, & le couplet odieux eſt répété par la jeuneſſe. Je frémis en penſant, diſoit une femme de beaucoup d'eſprit, que tout ce qui ſe fait aujourd'hui, ſera un jour l'hiſtoire.

Toute l'attention ſe raſſemble ſur les portes de l'*hôtel-de-ville* & ſur la *caiſſe d'eſcompte*. L'argent ſort-il à *la lettre*, n'y a-t-il point de retard? tout va bien. Le paiement de l'*hôtel-de-ville* eſt pour la bourgeoiſie ce que le pain de Goneſſe eſt pour la populace. Un fauxbourg ne commence à grouiller que lorſque le pain augmente; on ne parle généralement mal de la cour, que lorſque les paiemens ne vont pas de ſuite & rondement.

Il y a toujours dix-huit à vingt genres de sociétés qui n'ont aucune connexion entr'elles. Les individus ainsi morcelés ne se touchent que par quelques mots conventionnels. Les intérêts de celui-ci sont tout différens de ceux de son voisin. Il ne peut donc y avoir ni accord, ni harmonie, ni ensemble dans les idées. C'est véritablement en politique la *tour de Babel*; & les mots les plus familiers sont traduits dans tous les esprits d'une manière si différente, qu'il y a sans cesse opposition.

Un pâtissier & un papetier prirent un jour querelle, en ma présence, sur l'excellence de leur profession. Le premier dit : L'hostie que je pétris devient un dieu ; sans moi, il n'y auroit point de procession le jour de la Fête-Dieu, le peuple n'auroit rien à adorer.

Le papetier reprit : Tout beau, je l'emporte peut-être sur vous : un mot change votre rond en divinité ; & moi, un coup de plume change un carré de papier en argent comptant, qui circule dans toute l'Europe.

Les auditeurs ébahis ne ſurent à qui accorder la prééminence ; ils diſputèrent long-temps ; on les mena boire au cabaret, & le long du chemin, les auditeurs qui ne laiſſoient pas que d'avoir une forte tête, répétoient : à tout il faut de la foi.

Le pariſien a de la foi pour les emprunts, pour le papier, pour les loteries, &c. & ne croit pas qu'on veuille ni qu'on puiſſe ſe jouer de lui ; il attend ſans crainte la fin des événemens qui paroiſſent les plus ſérieux ; il prétend qu'il fera ce qu'il a toujours fait : *plaiſanter*, *rire*.

La poudre à canon a tout changé. Il ne s'agit plus de lire l'hiſtoire des Grecs, ni celle des Romains, ni la nôtre même, dans ſon origine. L'artillerie nous ordonne une nouvelle combinaiſon d'idées ; il faut regagner par l'eſprit, par l'épigramme, par l'éloquence, par la gaieté, par la force de la patience, ce que nous avons perdu.

Le pariſien ſait qu'on veille pour lui ; il ne craint point la grande diſette dans aucun genre ; il ſent qu'on eſt intéreſſé

à la ſplendeur de la ville, & comme il eſt perſuadé que l'ordre & la police veillent à ſa ſûreté perſonnelle, il eſtime que la conſervation de la grande cité, & le reſpect qu'on a pour elle, en écarteront tout déſâſtre, & que rien n'empêchera, dans tous les temps, la levée du rideau de l'opéra à l'heure fixe.

J'ai vu dans d'autres villes, les plus vives inquiétudes ſur la fourniture des choſes néceſſaires à la vie ; c'eſt qu'il n'y avoit point d'opéra. Il faut donner encore à la capitale de nouveaux attraits, parce qu'il n'y a plus aujourd'hui que le luxe qui puiſſe guérir les maux du luxe.

Laiſſons donc à la capitale les reſſources qui doivent vivifier un peuple immenſe, qu'il eſt abſolument impoſſible de faire refluer dans les hameaux & dans les villages à petite culture : ils ſeroient inutiles à la terre ; autant vaut qu'ils vivent pour les arts, & par les arts du luxe, puiſqu'une partie de l'Europe eſt devenue à cet égard notre contributaire.

CHAPITRE DCCCIX.

La Fête de Saint Martin.

J'AIME ſaint Martin ; il ne put détourner ſon viſage d'un pauvre ; il n'avoit qu'un manteau, il le partagea ; il habilla un inconnu qui avoit froid. Comment ce ſaint eſt-il devenu le patron des ivrognes ? comment le vin coule-t-il à longs flots dans les banquets ? comment oublie-t-on que le ſaint que l'on fête fut charitable & ſobre ?

Le ſavetier achète une oie ; le moins riche orne encore ſon banquet : tout eſt feſtin dans la ville ; le coq d'Inde, préſent utile que nous ont fait les jéſuites, paroît ſur toutes les tables. Le peuple, fidèle aux uſages qui le conduiſent à boire, remplit les fauxbourgs, & dépenſe ſon dernier ſou pour avaler le mauvais vin des cabarets.

Et comme la ferme gagne à cette consommation, qui énerve le peuple, il n'y a point de loix contre l'ivrognerie.

Saint Martin, qui étoit, lors de la première race, le plus grand saint qui fût en France, a donné son nom à un quartier très-peuplé, mais le plus sale peut-être de Paris, & du moins le plus lugubre du côté de la rue Greneta. Il y a aux environs de *Saint-Martin-des-Champs* deux ou trois marchés très-incommodes, qui entretiennent sur le pavé l'humidité & l'infection : une boue noire & fétide ne sèche jamais là, même pendant l'été. Ce passage attriste la vue & blesse l'odorat subtil ; des flaques d'eau corrompue n'y ont point d'écoulement.

La porte Saint-Martin représente Louis XIV, sous la figure d'Hercule, repoussant un aigle : cet aigle qui fuit est l'emblême de la défaite des Allemands. Il faudroit abattre cet inutile arc de triomphe, & dessécher ce quartier marécageux : il faut cependant traverser ces tristes rues pour

aller jouir du boulevard le plus fréquenté & le plus animé, & où roulent, en ſomptueux équipages, ces courtiſanes qui traverſent rapidement le vilain quartier ſans déshonorer leur chauſſure, tandis que l'honnête femme & la fille vertueuſe, qui marchent à pied, redoutent pour leurs robes ce malheureux paſſage, au point de renoncer le dimanche à la promenade du beau boulevard.

CHAPITRE DCCCX.

Aſpaſie.

ELLE ne pouvoit s'attacher qu'à des hommes célèbres; les lauriers de la gloire devoient ombrager chez elle les myrthes de l'amour. Elle conſoloit les autres en leur procurant des beautés faites pour des hommes du ſecond rang. Périclès méritoit Aſpaſie; & celle-ci dut au guerrier qu'elle

aimoit, le bonheur d'échapper aux fureurs superſtitieuſes des prêtres & des juges de ſon temps. Aſpaſie eut un grand empire ſur Périclès, mais ſans éteindre ſon génie, ſans avilir ſon ame; il fut toujours grand & utile à ſa patrie.

Nous n'avons point parmi nous d'*Aſpaſie*, quoique les petits poètes aient prodigué ce nom dans leurs vers impoſteurs; le triomphe du nerveux danſeur ſur Apollon eſt connu; le caractère de *Ninon* ne s'eſt pas même repréſenté dans ce ſiècle. Nos courtiſanes n'ont rien des courtiſanes de la Grèce; elles ſe vendent, puis ſe vendent, & encore ſe vendent.

A la mort de telle fille d'opéra, on découvre que ni elle, ni ſa mère, ni ſa grand'mère, n'ont été mariées. Sa fille jouira des droits de la bâtardiſe, qui conſiſtent, après avoir livré le premier prix de ſes charmes à ſa mère, à diſpoſer enſuite d'elle-même, & à procréer à volonté une fille qui lui rendra ce qu'elle a donné: ſacrifice filial qui ſe perpétue d'âge en âge, &

qu'accomplit quelquefois, en fille d'honneur, la belle fille même de la courtiſane.

C'eſt pour n'être point confondu avec les courtiſanes de toute eſpèce, & ſur-tout avec leurs ſociétés, que les femmes ont créé les termes nouveaux de ſociété du *grand genre*, du *meilleur ton*, & de la *très-excellente compagnie*. Ces mots prononcés ſérieuſement par les *gens comme il faut*, par les *roués*, par les *agréables*, furent inventés pour établir une ſéparation totale, un eſpace incommenſurable entre des ſociétés où le plus grand crime qu'on pût commettre dans le monde, feroit d'oſer dire, *qu'elles pourroient, à tout prendre, être égales en agrémens*, propoſition épouvantable, qu'on ne ſauroit offrir à l'imagination d'une femme *adorable*. Il vaudroit mieux nier tout ce qu'il y a de plus évident au monde; le charme de l'*ironie*, la beauté des *caricatures* & le ſublime du *perſifflage*. Quoi! laiſſer ſoupçonner que la maiſon voiſine pourroit valoir celle où l'on ſe trouve? quel blaſphême! la maiſon voiſine

n'admet que des *eſpèces*, des *ennuyeux*, & le ſuprême *bon ton* réſide dans la maiſon qui vous ouvre ſes portes. Cela eſt inconteſtable, & l'on ne nie point ces éternelles vérités.

CHAPITRE DCCCXI.

Jokeis.

CETTE mode des Jokeis nous vient d'Angleterre; mais les femmes n'en ont point dans cette île, car aucun homme n'entre jamais dans la chambre à coucher d'une fille ou d'une femme.

Nos Jokeis entrent par-tout, & à toute heure. Ils ſervent un peu avant l'âge de puberté; & l'on remarque que dès-lors ils ne croiſſent plus, qu'ils reſtent petits, deviennent rabougris ou tortus.

Pourquoi ces enfans de treize à quatorze ans n'ont-ils plus des joues fraîches &

colorées ? pourquoi, au lieu de la timidité intéreſſante de cet âge, de ſa honte involontaire, montrent-ils la hardieſſe de l'âge mûr ? Tout annonce ſur leur front un libertinage précoce ; l'innocence du premier âge, la ſainte pudeur de l'enfance, ont diſparu, & l'altération du phyſique prouve que l'incendie des paſſions eſt entré dans des organes qui n'étoient pas encore diſpoſés pour les recevoir.

Le Jokei ne rougit plus ; ſa contenance n'eſt point gênée près des femmes ; dans un corps déjà ruiné ſon œil reſte téméraire : l'abus meurtrier de l'enfance a rendu ſon haleine impure, & la débauche a tué un homme avant même qu'il le fût.

L'on trouve à peine un Jokei bien portant. La corruption des mœurs a gagné l'adoleſcence ; une mode funeſte a propagé la débauche, & a hâté le dépériſſement des hommes, & leur aviliſſement. Chacun peut ſuppléer à cette peinture que j'abrège ; & en la terminant, jamais peut-être elle n'égalera la vérité.

Que nous nous ſommes éloignés de cet eſprit de galanterie, qui régnoit encore il y a ſoixante ans ! La révolution eſt incroyable : tout devient matériel ; il n'y a plus qu'un ſexe.

Les Jokeis courent les petits ſpectacles, repaire de jeunes proſtituées, qui, de leur côté, ont été la proie du vice. C'eſt là qu'on voit avec ſurpriſe l'adoleſcence, déjà flétrie, offrir le libertinage à côté de la foibleſſe, & la débauche précéder la puberté : là, ſur des treteaux (dont on a baiſſé le prix) ſe débitent les pièces corroſives, qui plaiſent tant à des êtres ſans génie, ſans pudeur, avides de corrompre ; ils ajoutent par leurs diſcours aux indécences qu'ils entendent, quand elles ſont imparfaites.

Diſons qu'on n'y voit heureuſement que les mêmes perſonnages ; que ce ne ſont point là les plaiſirs de la nation ; que le ſexe, qui s'y montre fréquemment, eſt un ſexe avili. C'eſt dans les petits ſpectacles que les femmes ont oſé, pour la première fois, changer leur habillement, & prendre

celui des hommes. L'âcreté des passions à cette même époque a pris la place de leur douce énergie.

Le vêtement des femmes doit avoir un sexe. Cet habillement doit contraster avec le nôtre. Une femme doit être femme des pieds à la tête. Plus une femme ressemble à un homme, plus elle perd. Or, le changement notable dans l'habillement des femmes date de la mode des Jokeis & de la fureur des petits spectacles.

N'est-il plus de remède, & tout ira-t-il de pire en pire jusqu'à un entier bouleversement? Quelle correspondance n'y a-t-il pas entre les mœurs des femmes & le gouvernement? Les Jokeis, les chapeaux, les redingottes & les petits théâtres ont changé l'esprit national & le goût. Les financiers sont venus, ont mis l'or à la place de tout, & l'infamie s'est décorée de l'éclat & du pouvoir de ce métal. C'est depuis les manœuvres de l'agiotage qu'on a vu se répandre de tous côtés cet essaim de petites créatures sans énergie, sans force, & qui n'ont que

de la tête. Enfin, pour mettre le comble à leurs déréglemens, les femmes ont pris des Jokeis.

Il me faudroit avoir les vifs pinceaux de Salomon pour décrire les ravages qu'ont occaſionné & les Jokeis, & les modernes habillemens, & l'agiotage, & les petits ſpectacles. L'artiſte qui bâtit de petits chiffons pour le libertinage, eſt un *homme divin*. C'eſt enfin depuis l'époque des Jokeis & du jeu infernal de la bourſe que les femmes ont voulu métamorphoſer tous les hommes en vils eſclaves mécaniques de leur luxe effronté.

CHAPITRE DCCCXII.

Primeurs.

LES légumes & les fruits, dans leur première ſaiſon, ſont hors de prix. Les grands ne manquent point d'en décorer leur table,

plutôt par air que par goût, car le plus ſouvent ces fruits ne valent rien ; mais le maître-d'hôtel croiroit manquer à ſon *poſte*, s'il n'offroit pas ces fruits acerbes, qui ſont plutôt faits pour l'œil que pour le palais. Il eſt de la dignité ſur-tout d'avoir des petits pois dans le temps que la Nature s'obſtine à les refuſer.

Un porteur d'eau entre dans la cuiſine d'un prince du ſang, & voit une petite quantité de pois dans une caſſerole d'argent. Il s'imagina que c'étoit un reſte ; il avala les pois, & encore ſans les mâcher. C'étoit un plat *de primeur*, qui coûtoit ſix cents livres. Le cuiſinier, qui vit en rentrant ſa caſſerole vide, ſe lamentoit en déſeſpéré ; & le porteur d'eau, qui auroit mieux aimé manger un *jambon entier*, pleuroit comme un enfant. Il fallut conter la choſe au prince, qui en rit, quoiqu'il aimât les petits pois; & le porteur d'eau crioit : *je n'ai pas eu de plaiſir à manger cela !* Ce porteur d'eau croyoit, comme bien d'autres, qu'il falloit *avoir du plaiſir* pour *pécher*. Où en eſt la

morale,

morale, dans la cuiſine des princes? Oh! ce qu'elle eſt à peu près ailleurs. L'avaleur de petits pois ſe repentoit de n'avoir pas ſenti du moins, au paſſage de ſon large goſier, une ſenſation agréable pour ce qui avoit coûté, lui diſoit-on, ſoixante piſtoles. C'étoit-là ſur-tout ce qui cauſoit ſon violent chagrin; il ſembloit dire en d'autres termes: avaler ſix cents livres en petits pois ou en *ducats*, certes, j'aurois mieux aimé les avaler ſous cette dernière forme; j'en aurois rendu le tiers ou la totalité. En vérité, lecteur, il y auroit de quoi faire *quatre chapitres moraux* ſur la caſſerole des petits pois; paſſons.

Un avare faſtueux étoit d'une certaine corporation qui l'obligeoit à donner un repas, & ce repas annuel dépendoit d'une fête mobile. Or, comme il étoit d'uſage de donner des petits pois aux illuſtres confrères, le nouveau venu ne pouvoit s'en diſpenſer; mais le litron valoit alors *cent écus*, & il falloit deux plats ſur la table. L'avare faſtueux voulant épargner trois

cents livres, pour les remettre en poche, recommanda au maître-d'hôtel de faire un plat imitatif en pointes d'aſperges; & lorſqu'il ſeroit ſur le point de le poſer ſur la table, de ſimuler un faux pas, & de mettre les pointes d'aſperges ſur le parquet. Le maître-d'hôtel, quoique bien averti, fut trompé lui-même par les apparences, & laiſſa tomber le plat de cent écus au lieu du plat imitatif. Lorſqu'on voulut ſervir, l'avarice du nouveau confrère fut miſe dans tout ſon jour; mais ſon ingénioſité fit qu'on en parla, & qu'on en rit long-temps: & moi, j'aime mieux voir l'argent des riches aller ainſi à un jardinier, cultivant des primeurs, qu'à un *peintre*, à un *ſtatuaire*, à un dévorant *architecte*, à ces malheureux artiſans d'une coupable idolâtrie, &c. &c.

CHAPITRE DCCCXIII.

Missions étrangères.

Ce fut une terrible nouvelle pour ce séminaire, quand on y apprit la persécution excitée en Chine contre la religion chrétienne. Cent chinois pourroient venir à Paris, & y vivre à leur manière ; mais si l'on en croit les relations des missions orientales, l'empereur de la Chine persécute cruellement la religion du roi de France, qui ne persécute personne pour fait de religion. Quoique Louis XIV ait rendu le christianisme intolérant, l'esprit du christianisme ne l'est pas. Le sujet du prix de poésie proposé par l'académie française, pour le 25 août 1789, sera l'*édit de novembre 1787*, en faveur des *non-catholiques*. L'eût-on osé imaginer il y a cent ans ? Accourez, chère année 2440 !

Dans ces régions éloignées, un prêtre sémi-

nariſte prend le titre d'évêque ; & quand il a ſuccombé aux rigueurs de la priſon, on l'appelle en Europe un martyr. C'eſt au milieu des ſupplices que la foi devient plus vive. Les beaux jours de la religion chrétienne étoient ceux qu'éclairoient les bûchers. L'eſprit du chriſtianiſme ſe conſerve donc dans toute ſa vigueur chez les prêtres des Miſſions étrangères, parce qu'ils ont perpétuellement ſous les yeux les tourmens que leurs frères éprouvent aux Indes ; & le courage de l'homme a toujours une réaction poſitivement égale à l'eſprit perſécuteur. C'eſt ce qui prouve la force & la dignité de notre Être.

Un jéſuite, employé vingt ans dans les miſſions du Canada, avoit affronté cent fois le martyre pour amener les Sauvages à une religion qu'il ne croyoit pas intérieurement. Un philoſophe lui objectant cette inconſéquence : *Ah !* répondit-il, *vous n'avez pas d'idée du plaiſir qu'on goûte à ſe faire écouter de vingt mille hommes, & à leur perſuader ce qu'on ne croit pas ſoi-même.*

CHAPITRE DCCCXIV.

Filles de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement.

S'IL eſt des incrédules qui nient la préſence réelle, s'il eſt des hérétiques qui rejettent cet incompréhenſible myſtère, il eſt auſſi de ſaintes & pieuſes filles qui, en réparation publique des erreurs du calviniſme & des irrévérences commiſes contre l'*Euchariſtie*, veillent jour & nuit devant le Saint-Sacrement.

Dans les autres temples, il eſt ſeul la nuit; enfermé ſous la clef, dans un tabernacle, reſſerré dans un ciboire, à peine une lampe foible & pâliſſante, où l'on a verſé de l'huile d'une main avare, brûle devant lui; mais dans l'égliſe de la *rue Caſſette*, expoſé au milieu d'un ſoleil de

diamans, environné de flambeaux qui se renouvellent, honoré à coups d'encensoir, il voit à ses pieds, pendant toutes les heures, & dans toutes les saisons, même les plus rudes, des religieuses dont le cœur se fond d'amour dans une adoration perpétuelle & non interrompue, depuis le 12 mars 1654. Elles appellent cette adoration une *amende honorable.*

Rome n'avoit qu'onze vierges consacrées aux autels; quelle indigence! nous en possédons plusieurs mille, & qui se relèvent la nuit pour chanter.

CHAPITRE DCCCXV.

Mémoires.

TOUT peuple civilisé surveillera l'administration de la justice; c'est ce qui est arrivé de nos jours. Le peuple est attentif à l'instruction de certains procès; il se

porte en foule au barreau ; il lit les mémoires (1) des avocats ; & pour quiconque fait voir, il y a un grand rapport entre la liberté du barreau & la sûreté publique. Quoi de plus digne, en effet, d'occuper utilement le loisir des citoyens, que la discussion développée d'un procès ? C'est une source féconde d'instructions sur le labyrinthe du cœur humain. Les juges exerceront dignement leurs fonctions dès que la foule du peuple assistera aux audiences ; & si l'ordre des avocats ne s'étoit pas ôté gauchement la liberté à soi-même, par les formes étroites de son tableau, l'appareil du barreau seroit devenu le spectacle le plus cher à la nation, & le plus intéressant de tous. Mais le corps des avocats, avec son ridicule tableau, qui favorise l'igno-

(1) Ceux de M. *Bergasse*, qui n'est point avocat du tableau, ont fait depuis peu une sensation étonnante ; on diroit de l'ange flagellateur qui chasse devant lui les pécheurs honteux, nus, démasqués, & non contrits, hélas !

rance & qui asservit le génie, qui auroit tué Démosthène & Cicéron , peut être regardé à juste titre aujourd'hui comme le corps de janissaires de la sottise. Comment ce bel Ordre s'est-il laissé ainsi avilir ? Il s'est mal conseillé lui-méme ; il n'a pas senti que, sans une indépendance absolue, il alloit faire un métier de l'exercice continu du courage, de la pensée & de la vertu ; erreur impardonnable. Tous les réglemens de ce corps sont maigres, piètres, insignifians.

CHAPITRE DCCCXVI.

D'un Poète comique.

Un père de province avoit voulu que son fils fût avocat à Paris. Le fils avoit obéi à son père ; mais il n'aimoit point cet état : quand il étoit au barreau, il rêvoit au plan d'une comédie. Le père lui envoyoit des

cliens, & l'avocat de répondre à toutes les parties : *accommodez-vous ;* tel étoit son refrein, lorsqu'il donnoit ses audiences : c'étoit-là un avocat d'une nouvelle espèce. Tous les cliens revenoient en disant au père : il nous a dit de nous accommoder. En effet, quiconque avoit affaire à lui recevoit ce conseil, *accommodez-vous ;* & il menoit tous les plaideurs faire une *transaction* chez le notaire du coin.

Le père vint à Paris, & court chez son fils : il étoit absent ; il voit un cabinet où figuroient tous les gros livres de jurisprudence ; mais sur le bureau étoit un Molière. Où est mon fils, dit-il au laquais ? —— Il est à la comédie, monsieur. —— Comment, à la comédie ; il est onze heures du matin ? —— Oh ! il va à la comédie le matin, lui, & le soir encore. —— Passe pour le soir, dit le père, mais à cette heure ? —— Il fait répétition, monsieur. —— Le père, stupéfait, apprend que le soir même on représente une pièce de son fils ; il y va, se cache dans la foule : la pièce est fort applaudie ; il

monte au foyer, voit que tout le monde embraſſe un jeune homme, c'eſt ſon fils, il l'embraſſe lui-même; & pardonnant en faveur du ſuccès, lui dit : *Eh ! voilà donc pourquoi tu accommodois tous les procès ?*

CHAPITRE DCCCXVII.

Les petites Affiches.

On y parle des jumens à vendre, & on y juge les pièces nouvelles ; on y ſignale les domeſtiques qui veulent entrer en condition, & on y outrage M. Necker, & quelques autres écrivains célèbres, qui ne s'en apperçoivent pas.

L'abbé Trublet demandoit à tout cenſeur une eſpèce de reſpect pour l'auteur, qui étoit l'objet de ſa critique, puiſqu'on devoit reconnoître en lui, diſoit-il, des qualités bien au-deſſus de celles qui nous donnent droit de le juger.

Laiſſez faire un journaliſte, tel que le rédacteur incivil des petites affiches; il voudra apprendre à chanter à David, enſeigner la marine aux Anglois, & la minéralogie aux Allemands, & à faire des fables à la Fontaine; il ſe fera encore intendant de la politique du royaume, ainſi qu'appréciateur des vers, & juge des hiſtrions. Et que perd-il à tout ce la? rien; parce qu'il eſt connu d'avance.

Tel journaliſte vous dit que vous avez mal fait; il pèſe ſur cette maligne obſervation, & il s'efforce d'attacher à votre ouvrage la honte ou le ridicule. Le critique honnête diroit, en remontant à la cauſe: *vous auriez dû faire cela; donnez telle beauté, palliez tel défaut, dirigez votre ſenſibilité vers telle partie.*

Celui qui n'a guère étudié la nature, & ſon immenſe variété, peut croire que toutes les combinaiſons ſont faites, & puis citer le ſiècle d'Auguſte, & le ſiècle de Louis XIV: c'eſt le refrein ennuyeux & éternel de tous ces folliculaires qui injurient par métier, & qui écrivent ſans avoir réfléchi.

CHAPITRE DCCCXVIII.

Ce qui frappe l'Étranger.

Ce qui le frappe d'abord, c'eſt cette douceur univerſelle, cette aménité ouverte, qui règne dans toutes les ſociétés. On trouve dans tout ce qui n'eſt pas peuple, une foule d'idées raiſonnables & de ſentimens juſtes des choſes ; ailleurs, ces idées ſont dans les livres, & ne ſont pas dans les têtes. La morale qui convient à la ſociété, & à une grande ſociété, a été plus cultivée dans la capitale que par-tout ailleurs. C'eſt à Paris qu'on ſent ce que l'homme, vivant avec ſes ſemblables, doit à ſes ſemblables ; c'eſt par le ton que l'uſage univerſel enſeigne, qu'on voit naître cette compatibilité d'humeur qui maintient l'harmonie des caractères, & empêche l'eſſor toujours prompt de l'orgueil & de la méchanceté. Le goût des lettres &

la culture des ſciences, qui tendent à rapprocher & à unir les hommes, ſemblent ne former qu'un état de tous les états différens.

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie :

a dit du Belloy : la vérité de ce vers ſe réaliſe pour le pariſien qui voyage.

CHAPITRE DCCCXIX.

Palais-Royal.

POINT unique ſur le globe. Viſitez Londres, Amſterdam, Madrid, Vienne, vous ne verrez rien de pareil : un priſonnier pourroit y vivre ſans ennui, & ne ſonger à la liberté qu'au bout de pluſieurs années. C'eſt juſtement l'endroit que Platon vouloit qu'on aſſignât à un captif, afin de le retenir ſans geolier & ſans violence, par des chaînes douces & volontaires.

On l'appelle *la capitale de Paris*. Tout s'y trouve; mais mettez là un jeune homme ayant vingt ans, & cinquante mille livres de rente, il ne voudra plus, il ne pourra plus ſortir de ce lieu de féerie; il deviendra un Renaud dans ce palais d'Armide; & ſi ce héros y perdit ſon temps & preſque ſa gloire, notre jeune homme y perdra le ſien, & peut-être ſa fortune : ce n'eſt plus que là déſormais qu'il pourra jouir; partout ailleurs il s'ennuiera. Ce ſéjour enchanté eſt une petite ville luxueuſe, renfermée dans une grande ; c'eſt le temple de la volupté, d'où les vices brillans ont banni juſqu'au fantôme de la pudeur : il n'y a pas de guinguette dans le monde plus gracieuſement dépravée; on y rit, & c'eſt de l'innocence qui rougit encore.

Quant au bâtiment, quel dommage que l'enceinte n'ait point permis un plus vaſte développement, une forme oblongue au lieu de ce *carré*, qui tient trop de la conſtruction d'un cloître ! avec quelle rapidité magique nous l'avons vu s'élever ! Il excita cepen-

dant des murmures très-vifs dans le public: c'eſt à cette occaſion que, lorſqu'on repréſenta à l'auguſte propriétaire que ſon bâtiment alloit lui coûter une dépenſe énorme, il répondit gaiement : *point du tout, car tout le monde me jette la pierre.*

Quelque choſe que vous puiſſiez deſirer, vous êtes ſûr de l'y trouver; vous y aurez juſqu'à des cours de phyſique, de poéſie, de chymie, d'anatomie, de langues, d'hiſtoire naturelle, &c. &c. &c. Là, les femmes qui ont renoncé à la gravité pédanteſque de celles de l'ancien hôtel de Rambouillet, badinent avec les ſciences, qui ne ſont plus pour elles qu'un joujou, qui les amuſe autant que leur caniche ou leur perruche. Ce ſont preſque par-tout des *clubs*, où la muſique & quelquefois l'inſtruction préſident.

Ce mot me rappelle quelques idées qu'il me prend envie de placer ici, au riſque de faire une digreſſion. Lecteurs, nous retournerons enſuite au palais-royal.

Le goût des cercles, inconnu à nos

pères, & copié des Anglois, a commencé à se naturaliser à Paris (1). Dans ces sortes d'assemblées, on s'instruit en s'amusant; l'histoire, la physique, la poésie, s'y donnent la main : c'est une espèce d'académie composée de personnes de tout état, où le goût de toutes les sciences & de tous les arts y fait un heureux mélange, qui doit contribuer à leurs progrès.

O l'heureux temps, & je me le rappelle avec transport, où les muses faisoient nos uniques délices, & où, dans des entretiens variés, nous communiquions toutes nos idées à cinq ou six amis ! Nous cherchions la vérité avec le plus vif desir de la connoître, ce qui est plus rare qu'on ne pense. Jamais l'émulation ne dégénéra, parmi

(1) Le génie français n'aura jamais dans ses amusemens la liberté anglicane. Si le français est atteint de folie, c'est quand il est presque isolé. Dès qu'il est réuni en cercle, il est grave & sérieux.

Quelques *roués* n'ayant pu être admis dans les *clubs* du palais-royal, on leur proposa, par une lettre anonyme, de composer le club des *roués*.

nous,

nous, en jalousie, passion vile, qui tourmente sans éclairer; nous traitions un sujet, sans cette précipitation qui étouffe les idées ou les empêche de naître. La liberté de penser donnoit souvent à nos expressions une tournure neuve & singulière, qui, dans nos innocens débats, faisoit éclorre le rire dans toute sa naïveté.

C'est-là que j'ai commencé à me montrer hérétique en littérature, & que je disois avec franchise : *j'ai voulu lire plusieurs de ces écrivains si vantés, ils m'ont déplu*; là, je faisois l'aveu de mes paradoxes littéraires : on vouloit me convertir, & le prêcheur étoit quelquefois converti lui-même.

Je ne connois point de plus grande volupté, que celle de causer librement avec des hommes qui vous entendent à demi-mot, qui vous devinent, & avec lesquels on peut parcourir une multitude d'objets. Souvent, lorsque l'on croyoit une question épuisée, on étoit aussi surpris que charmé, de découvrir de nouvelles preuves d'une vérité qui sembloit n'avoir d'abord

qu'un foible degré de vraiſemblance : on ne ſauroit croire combien un tel exercice donne de pénétration à l'eſprit ; le flux & reflux des idées qu'on diſcute ou qu'on combat, en fait naître qu'on n'avoit pas même ſoupçonnées ; ce choc d'une converſation animée, fait jaillir une foule de brillantes étincelles. Non, quand on a joui du plaiſir de cauſer de cette manière, il n'eſt plus poſſible de cauſer dans le cercle monotone des hommes vulgaires ; n'entendant point, ou dédaignant la langue ſotte qu'on y parle, on y devient muet, & l'on s'en ſauve le plus qu'on peut.

Je n'ai point la déplorable injuſtice de croire qu'on ne cauſe bien que dans la capitale ; que le ſoleil des arts ne ſe lève que pour Paris, & que les villes de province ne jouiſſent que de la foible lueur de quelques étoiles errantes : qu'un académicien du Louvre diſe une pareille ſottiſe, ſans y croire, à la bonne heure ; mais il n'en eſt pas moins vrai de dire que l'eſprit humain, preſſé de tous côtés dans la capitale par

mille objets, y rend plus qu'ailleurs. Là, les idées ſont plus vives & plus fécondes, parce qu'elles y ſont éveillées, appréciées ou combattues par la foule des évènemens journaliers, & par l'immenſe multitude de caractères, qui tous diffèrent entr'eux d'une manière plus forte, & quelquefois plus bizarre que dans les provinces, où règne une ſorte d'égalité uniforme, qui reſſemble au cours paiſible d'un fleuve. La capitale eſt une mer bouleverſée, chaque jour, par tous les vents qui y ſoufflent en ſens contraires.

Les académiciens du Louvre ont la modeſtie de ſe réſerver, pour eux ſeuls, le droit immortel de briller dans ce palais, où ils ſe vantent d'avoir élevé le trône de la littérature françaiſe ; cependant on ſait que ces deſpotes ont une foule immenſe de ſujets rebelles, qui méconnoiſſent ou rient de leur ſouveraineté prétendue.

L'amour des arts a élevé pluſieurs petites ſociétés littéraires, qui contribuent infiniment plus que la grande à exercer l'eſprit,

& à perfectionner la raison. Les jeunes gens s'y font maintenant un plaisir d'apprendre à réfléchir & à raisonner, d'après d'excellentes lectures, dont le goût se répand partout.

J'ai de l'antipathie, je l'avoue, pour les corps académiques à *lettres-patentes* & à *jetons :* au contraire, je me sens un penchant bien décidé pour ces conférences littéraires, où l'on peut être admis sans les cérémonies ridicules de graves enfans, & par une autre voie que celle du *scrutin*, d'où enfin l'on n'est pas exilé, pour penser ou pour écrire comme l'abbé de Saint-Pierre.

Conversons de littérature, mes amis ; formons des conférences littéraires, & ne soyons jamais d'aucune académie : notre franchise aimable deviendroit du jargon ; notre émulation de la jalousie, & tout notre caractère se fondroit bientôt en orgueilleuse petitesse. J'ai beaucoup ri en voyant deux ou trois têtes, que je croyois au-dessus de ces misères, tourner au vent du ridicule,

& croire à la préſence réelle du génie autour du tapis verd. (1)

CHAPITRE DCCCXX.

Suite du Palais-Royal.

LA, on peut tout voir, tout entendre, tout connoître; il y a de quoi faire d'un jeune homme un petit ſavant en détail; mais c'eſt-là auſſi que l'empire du libertinage agit ſur une jeuneſſe effrénée, qui, répandue enſuite dans les ſociétés, y promène un ton inconnu, par-tout ailleurs, l'indécence ſans paſſion. Le libertinage y eſt

---

(1) Tandis que j'écrivois ceci, le roi a fait fermer tous les clubs; il ne reſte plus que ceux qui ſont concentrés dans l'intérieur des maiſons des particuliers, & qui n'ayant aucune forme de corps, ſont comme inviſibles.

éternel; à chaque heure du jour & de la nuit, ſon temple eſt ouvert, & à toutes ſortes de prix.

Les Athéniens élevoient des temples à leurs Phrynés; les nôtres trouvent le leur dans cette enceinte, dont on a voulu, dans un moment de rigoriſme, ſans doute, les chaſſer dernièrement ; mais cette légère diſgrace n'a fait que renforcer le triomphe de celles qui compoſent l'ordre le plus éclatant.

Les agioteurs, faiſant le pendant des jolies proſtituées, vont trois fois par jour au palais-royal, & toutes ces bouches n'y parlent que d'argent & de proſtitution politique. Tel joueur à la *hauſſe* & à la *baiſſe*, peut dire, en parlant de la bourſe: Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis. La banque ſe tient dans les cafés : c'eſt-là qu'il faut voir & étudier les viſages ſubitement décompoſés par la perte ou par le gain; celui-ci ſe déſole, celui-là triomphe.

Ce lieu eſt donc une jolie boîte de Pandore; elle eſt ciſelée, travaillée; mais tout

le monde ſait ce que renfermoit la boîte de cette ſtatue animée par Vulcain.

L'art des ragoûts eſt à côté des hautes ſciences. Les brillans chiffons du libertinage pendent auprès des inſtrumens de chirurgie qui lui deviendroient néceſſaires. Tous les colifichets de la mode, qui durent un jour, ſont dans la même boutique, avec les bijoux aſtronomiques les plus précieux qui durent des ſiècles. Un homme paſſe, & dit, en voyant cet éblouiſſant étalage : *Ah! ſi je pouvois jouir de tout cela !* & il gémit ; un autre homme paſſe & dit : *Que de choſes dont je ſais fort bien me paſſer !* & il rit.

Tous les *Sardanapales*, tous les petits *Lucullus*, logent au palais-royal, dans des appartemens que le roi d'Aſſyrie & le conſul romain euſſent enviés. On n'y entend jamais le bruit du marteau, ou de la groſſe lime ; jamais on n'y reſpire que la fumée des cuiſines, ou l'odeur du café : il y a là de quoi tuer le génie de dix Cromwell, de vingt Guiſe, de trente Mazanielle.

Les cafés regorgent d'hommes dont la ſeule occupation, toute la journée, eſt de débiter ou d'entendre des nouvelles, que l'on ne reconnoît plus par la couleur que chacun leur donne d'après ſon état.

Quoique tout augmente, triple & quadruple de prix dans ce lieu, il ſemble y régner une attraction qui attire l'argent de toutes les poches, ſur-tout de celles des étrangers, qui raffolent de cet aſſemblage de jouiſſances variées, & qui ſont ſous leur main : c'eſt que l'endroit privilégié eſt un point de réunion pour trouver dans le moment tout ce que votre ſituation exige dans tous les genres; il deſsèche auſſi les autres quartiers de la ville, qui déjà figurent comme des provinces triſtes & inhabitées.

La cherté des locations, que fait monter l'avide concurrence, ruine les marchands. Les banqueroutes ý ſont fréquentes; on les compte par douzaines. C'eſt-là que l'effronterie de ces boutiquiers eſt ſans exemple dans le reſte de la France; ils vous vendent intrépidement du cuivre pour de

l'or, du *ſtras* pour du diamant, les étoffes ne ſont que des imitations brillantes d'autres étoffes vraiment ſolides : il ſemble que le loyer exceſſif de leurs arcades, les autoriſe à friponner ſans le plus léger remords. Les yeux ſont faſcinés par toutes ces décorations extérieures, qui trompent le curieux ſéduit, & qui ne s'apperçoit de la tromperie qu'on lui a faite, que lorſqu'il n'eſt plus temps d'y remédier.

Il eſt triſte, en marchant, de voir un tas de jeunes débauchés, au teint pâle, à la mine ſuffiſante, au maintien impertinent, & qui s'annoncent par le bruit des breloques de leurs deux montres, circuler dans ce labyrinthe de rubans, de gazes, de pompons, de fleurs, de robes, de maſques, de boîtes de rouge, de paquets d'épingles longues de plus d'un demi-pied : ils battent le *camp des Tartares* dans cette oiſiveté profonde, qui nourrit tous les vices; & l'arrogance qu'ils affectent ne peut diſſimuler leur profonde nullité.

On appelle *camp des Tartares*, les deux

galeries adoſſées qui ſont encore en bois ; & qui attendent un plan magnifique de colonnes; ſuperbe décoration qui achevera la beauté de l'édifice. C'eſt-là que tous les ſoirs les femmes viennent deux à deux affronter le regard des hommes, chargées de toutes ces modes, quelquefois ſi fantaſques, qu'elles imaginent pour quelques jours, & qu'elles renverſent quelques jours après.

Les noms des modes qu'elles donnent à chaque partie de leur habillement, formeroient un dictionnaire en pluſieurs volumes in-folio. Cet ouvrage manque à la nation; mais Panckoucke y travaille, dit-on, avec la plus grande activité.

Les plus laides ſont preſque toujours celles qui ſe parent le plus richement, & cela doit être. Une mère de famille n'oſeroit, le ſoir, traverſer la bruyante promenade avec ſes deux jeunes filles ; la vertueuſe épouſe, la citoyenne honnête, n'oſeroient paroître à côté de ces courtiſanes hardies ; leur parure, leur tenue, leurs airs, & ſou-

vent même leurs paroles, tout les force à fuir, en gémiſſant ſur la corruption générale des deux ſexes.

C'eſt ſous ces planches, que le feu dévorera peut-être en une nuit, qu'on voit le précoce libertinage; il eſt à l'encan pour l'homme qui s'éteint. On y remarque une foule de jeunes gens qui, en fredonnant, ſe précipitent dans les petits ſpectacles, plus fréquentés que les grands, car ils ſont immoraux. Ces jeunes gens ont des phyſionomies toutes particulières, où ſe peignent des ames blaſées, des cœurs froids, des paſſions ſans plaiſir & ſans vigueur; le trafic des ſens, le dépériſſement des races, la ſacrilége familiarité des enfans, qui ne regardent plus leurs parens que comme d'avares économes, dont ils deſirent confuſément la mort, ſans oſer trop déſavouer cet horrible deſir, voilà les vices qui marchent tête levée: on n'eſt plus que le vil & ſot fabricateur de ſon fils, que la gouvernante imbécille & ſurannée de ſa fille; & les mœurs ſacrées ſont abolies & même

ridiculisées dans les entretiens de ces déplorables adolescens, déjà formés pour les fausses idées d'une génération corrompue, & pire que celle qui l'a précédée.

C'est-là que vous entendrez réciter tout haut les vers les plus infames de l'infame *Pucelle*, ainsi que les principes les plus irréligieux de cet homme qui séduisit la France, mais qui ne séduisit qu'elle, parce qu'il ne travailloit que pour elle; de cet homme qui eut plus d'art pour usurper une grande réputation, que de génie pour la mériter; de cet homme qui a plus influé sur les cœurs qu'il a corrompus, que sur les esprits qu'il se vantoit d'éclairer; de cet homme enfin qui, d'après le portrait que nous venons d'en esquisser, devoit tout naturellement devenir l'ennemi de Jean-Jacques Rousseau, & se couvrir d'opprobre, par son lâche acharnement à persécuter le plus vertueux des hommes, qui le pleura à sa mort. Il ne manque plus au lieu, que d'élever la statue de Voltaire au centre du jardin, & d'écrire sur le piédestal, *au Chantre Gris-bourdon.*

Hélas ! en vain vous y chercherez la timide retenue, le doux embarras, la rougeur de l'innocence, la pâleur qui la couvre quand on ose l'attaquer, les aimables couleurs de l'adolescence, le charme attendrissant de l'aurore d'une beauté jeune & sage; partout vous y lirez que depuis dix ans il y a la plus déplorable différence dans le seul physique des parisiens.

A peine une fille est-elle sortie des jeux innocens qui amusoient son enfance, qu'elle se plaît à étudier des danses voluptueuses, & tous les arts, & tous les mystères de l'amour. A peine une femme est-elle assise à la table de son mari, que d'un regard furtif elle y cherche un amant. Bientôt elle ne choisit plus; elle croit que dans l'obscurité tous les plaisirs deviennent légitimes.

N'est-ce point là la peinture de nos mœurs dans le quartier du palais-royal ? Eh bien ! c'est Horace qui l'a tracée ; mais il n'avoit pas deviné les retraites commodes que la débauche furtive ou intéressée soudoie, non par heure, mais par minutes. Ce calcul

l'auroit ſurpris, & il eut alors paſſé ſes pinceaux à un Juvénal.

Eh! d'après un ſi brûlant foyer de voluptés faciles, de jouiſſances vénales, faut-il s'étonner ſi l'on fuit la plus reſpectable & la plus charmante des unions, l'unique lien ſur la terre qui joint les plaiſirs enflammés de l'amour aux douces émotions, au bonheur pur de l'amitié?

Cependant, toutes les heures ne ſont pas également livrées à cette débauche ouverte. Il en eſt d'autres où l'on ſe promène au moins avec une apparence de décence. Le reſpect pour le public ſemble y régner. C'eſt à peu près vers les cinq heures, dans le printemps & dans l'été, & ſur-tout le matin, vers onze heures, qu'une femme honnête & belle peut ſe trouver au jardin du palais-royal ſans avoir à ſe plaindre d'un regard. Une belle femme, qui eſt le plus beau ſpectacle de la nature, pourra étaler la puiſſance de ſes attraits. On l'admirera; & elle jouira paiſiblement du plaiſir de la promenade, dans une enceinte qui, à certains égards, ſemble bâtie par les fées.

Le cirque eſt le monument d'architecture le plus beau, le plus gracieux, le plus original, ſi on oſe le dire, qui exiſte à Paris. On ſourit, il eſt vrai, quand on ſe rappelle celui de l'ancienne Rome; mais il eſt juſte de convenir que la deſtination de l'un & de l'autre n'ont aucune reſſemblance. On peut dire ſans exagération, qu'en petit c'eſt un temple, c'eſt une ſalle, c'eſt un édifice qui réunit le mérite de pouvoir y donner des fêtes, & d'y raſſembler le peuple; c'eſt une création ſouterraine formée d'un coup de baguette magique.

Le prince doit élever, dit-on, ſon palais ſur cent quarante colonnes, & ce ſera alors le plus charmant & le plus majeſtueux palais de la capitale; & la capitale, dans cent ans, pour peu que cela continue, deviendra la plus magnifique de l'Europe.

Au reſte, ce quartier exige une tutelle perpétuelle, & une vigilance plus étendue & plus détaillée qu'ailleurs. Il occupe donc la police avec ſes dépendances, preſque autant que le reſte de la ville.

CHAPITRE DCCCXXI.

Suite du Palais-Royal.

A la Chine, dans la capitale de l'empire, il y a une foire comique : elle conſiſte à repréſenter les villes en petit dans une étendue d'un quart de lieue. Tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues, & même les friponneries, ſont imités par une foule d'acteurs ; l'un eſt marchand, l'autre artiſan ; celui-ci ſoldat, celui-là officier : les boutiques s'ouvrent, les marchandiſes ſont étalées ; on figure des acheteurs ; on y voit un quartier pour la ſoie, un autre pour la toile, une rue pour les porcelaines, une pour les vernis : vous trouvez des habits, des meubles, des ornemens de femme ; plus loin, des livres pour les curieux & les ſavans. Il y a des cabarets, des auberges ; on voit entrer, ſortir des colporteurs. Des fripiers vous

vous tirent par la manche, & vous harcèlent pour vous faire prendre leur marchandiſe. On s'y querelle, on s'y bat; les archers arrêtent les querelleurs; ils ſont conduits devant le juge, & ce juge les condamne à la baſtonnade : quand on exécute ce plaiſant arret, on touche l'acteur d'une manière inſenſible, & ce faux coupable imite les cris d'un patient, de manière à réjouir les ſpectateurs.

Le rôle de filou n'eſt pas oublié; il eſt permis de voler adroitement; enfin, tout le mouvement de la ville eſt imité. L'empereur eſt confondu parmi ſes ſujets.

L'idée de cette foire pittoreſque me ſemble riante; je voudrois qu'on l'exécutât à Péterſbourg, pour la bonne ville de Paris. On pourroit donner à une grande ſouveraine & à un peuple, pour qui ces objets ſeroient nouveaux, l'image fidelle d'une nation éloignée : jugez des éclats de rire qu'occaſionneroït à Madrid, à Vienne & à Moſcou, le coſtume des Pariſiens, & la ſalle du *prix fixe*, où l'on ſe déshabille pour ſe revêtir

d'un habit tout fait, où l'on a deviné votre taille.

Si l'on vouloit exécuter une pareille fête, j'ose dire que mon livre ne feroit pas tout-à-fait inutile; je crois même que si on la donnoit en France, les Parisiens riroient beaucoup de leur propre ressemblance. Combien d'objets qui, vus au miroir, acquièrent du piquant, & découvrent toute leur singularité !

La confusion des états, la bigarrure, la foule, tout donneroit lieu à un bal unique, qu'un nouveau Lucien pourroit embellir; mais chut.

Il y a des objets qui ont de la gravité, & dont l'imitation découvriroit le néant. Le pittoresque de cette fête attireroit tous les états; & si l'on parvenoit à imiter l'embarras des rues, ce qui nous plaît tant dans la description, ne nous plairoit pas moins dans la représentation.

Enfin, la fête pourroit finir par une espèce de coup de théâtre: on sait que Paris est sous un ciel pluvieux; lorsque tout le monde seroit dehors, on imiteroit une pluie, on

verroit fuir chacun, on repréſenteroit les débats avec les fiacres, qu'on n'appelle plus que des *ſapins ;* le cocher à mouſtache figureroit avec le cocher en ſouquenille ; voitures, carroſſes, cabriolets, charrettes, fourgons, tombereaux, qui empêcheroit que tout cela ne fût peint au naturel ?

Il y auroit un art d'imiter tous ces objets dans une proportion plus petite.

On imagine tant de ſortes de divertiſſemens qui ne ſignifient rien ; je crois que celui-ci auroit quelque choſe de neuf & de piquant. On n'oublieroit point les halles ; & quel ſpectacle plus amuſant & plus varié, que ce mélange des conditions, que ces flots continus d'hommes de tout état, de toute figure, de toute couleur ; que ces longues files d'équipages, que ce mouvement rapide & perpétuel des chars & des piétons qui dominent ? Imaginez Volanges faiſant le lieutenant de police, & Dugazon le prévôt des marchands : d'autres comédiens feroient les échevins, l'exempt, l'inſpecteur, le commiſſaire, le mouchard ; tout cela revêtu

d'un peu de charges, (car il en faudroit alors) ne pourroit manquer d'égayer tous les esprits.

Les cris augmenteroient les plaisirs de la fête. Les Romains avoient leurs Saturnales (1) ; je crois qu'une pareille fête amuseroit beaucoup le parisien, remettroit tous les citoyens de niveau pour ce jour là, les feroit rire, & serviroit à corriger nombre de ridicules. Une autre année Londres auroit son tour : l'Italien, le Batave, l'Espagnol, le Polonois, le Russe, l'Allemand, viendroient figurer successivement.

Le *palais-royal*, plus que tout autre édifice de la ville, pourroit servir, je crois, à donner au peuple une fête piquante, & du genre de celle que j'indique ici.

Le vainqueur de Tigrane & de Mithridate, le conquérant du Pont & de l'Arménie, l'imitateur de Sardanapale, le

---

(1) Tous les peuples de la terre ont eu leurs *Saturnales*. Elles ne sont point d'institution à Paris ; ce qui fait que la populace s'en forge de temps en temps.

ſectateur d'Epicure, Lucullus enfin, lorſqu'avec un luxe aſiatique il donnoit des fêtes dans le ſallon d'Apollon, en l'honneur de Cicéron & de Pompée, ne pouvoit procurer à ſes illuſtres hôtes, quoiqu'il eût mis à contribution la terre & les mers, ne pouvoit, dis-je, procurer à ceux qu'il traitoit, les jouiſſances que goûte de nos jours un jeune prodigue, qui, retranché au palais-royal, réunit à ſa table ſplendide plus de ſenſations qu'on n'en avoit dans les plus beaux jours de la grandeur romaine.

CHAPITRE DCCCXXII.

Triperies.

Elles ſont à l'extrémité des fauxbourgs. Les bouchers nomment *menus*, ces débris de l'animal qu'on ne vend point aux boucheries : ces *menus* ſont mis avec une certaine quantité d'eau, dans une grande chaudière

ſur le feu ; à meſure que toutes ces ſubſtances cuiſent, il ſe ramaſſe à leur ſurface une écume, qui jadis n'étoit d'aucun uſage : cette écume eſt une véritable huile, dont on garnit les réverbères qui éclairent Paris. Ainſi, après avoir mangé l'animal, ſa graiſſe alimente les mèches qui nous donnent de la clarté. Tout s'enchaîne, grain, paille, &c.

Tous ces réverbères ne doivent brûler que juſqu'au retour du crépuſcule ; & l'on voit par degrés leurs feux changer, défaillir & diſparoître. Le temps eſt calculé, image de la vie des habitans ; un peu plutôt, un peu plus tard, tous doivent s'éteindre.

On a bien perfectionné l'uſage des lampes ; c'eſt un nouveau jour, c'eſt une belle flamme blanchâtre, abſolument privée de fumée, de mauvais goût & d'odeur déſagréable ; & tout cela dépendoit de l'arrangement de la mèche, c'eſt-à-dire, d'établir un fort courant d'air qui ſe mêlât à la flamme. Un tuyau, autour duquel on range les fils de la mèche, donne iſſue à l'air qui charie & emporte le principe huileux & fétide. Les dif-

férentes huiles deviennent donc indifférentes, puiſque la flamme ne donne plus de fumée.

On ne voit plus aujourd'hui dans nos appartemens que des mèches arrangées ſelon la nouvelle manière, & elles jettent une lumière douce, pure & vive.

Les pauvres gens achètent ces *menus* après leur cuiſſon, & les coins des rues les offrent dans des paniers reſtaurateurs, demi-cuits avec le foie, le cœur de bœuf, &c. objets peu agréables à la vue; mais la faim en haillons n'eſt point délicate.

CHAPITRE DCCCXXIII.

Arrêt de ſurſéance.

UNE actrice tenant un prince chez elle, mettoit des aſſignations de papier timbré ſur ſa cheminée : *Voyez, monſeigneur, je ſuis perdue!* Le prince emporta les papiers, & lui envoya le lendemain un *arrêt de ſurſéance.* Bon chat, bon rat.

Les perſonnes en faveur, qui ne vouloient pas payer leurs dettes, obtenoient du chef de la juſtice, des arrêts de ſurſéance ; ce qui déſoloit les créanciers en annullant leurs pourſuites. Les abus multipliés de cet octroi l'ont rendu infiniment plus rare, & l'on obtient très-difficilement aujourd'hui de ces arrêts qui ne ſoulageoient que les plus mauvais & les plus gros débiteurs, c'eſt à-dire, quelques nobles privilégiés, ou les protégés, complices de ce qu'ils appellent *affaires.*

CHAPITRE DCCCXXIV.

Million.

On parle aujourd'hui d'un *million* comme on parloit, il y a cent ans, de mille louis d'or. On compte par *millions ;* on n'entend parler que de *millions* pour toutes les entrepriſes. Les *millions* danſent ſous vos regards,

lorſqu'il s'agit d'un édifice, d'un voyage, d'un camp. Ces *millions* appauvriſſent tout le monde en idée; & l'on n'oſe plus parler d'une ſortune de quarante mille livres de rente.

La convaleſcence de Louis XV, à ſon retour de Metz, excita les tranſports de la joie la plus vive, & qui tenoit de l'ivreſſe. S'il eût alors payé le tribut à Metz, ſa mémoire ſeroit aujourd'hui à côté de celle de Henri IV, & l'effaceroit peut-être. Louis XV ſe promenant au milieu de l'alégreſſe publique, & de ſa ville illuminée, apperçut un *tranſparent* où étoient écrits ces mots: *Vive le roi; j'ai un million à ſon ſervice.* Le roi fit arrêter, pour ſavoir quel étoit ce bon & généreux citoyen. Le bourgeois, ſur le ſeuil de ſa porte, dit: *Je m'appelle Million, & mon fils, qui ſe nomme comme moi, eſt dans votre régiment deChampagne.* Le roi fit continuer.

CHAPITRE DCCCXXV.

Catherine Vaſſent.

DEPUIS quelque temps les chymiſtes nous avoient familiariſés avec les matières ſtercorales. En nous apprenant l'art de combattre les moffettes, ils nous avoient fait regarder au fond des vannes; ils nous avoient envoyé les acides pour forcer à la neutralité l'alcaleſcence; ils avoient combattu les monſtres méphitiques qui s'exhalent de la lie fécale; ils nous avoient aguerris contre les miaſmes, lorſqu'une ſervante de Noyon, ſans avoir rien lu ſur la chymie, ſe jeta dans ces congeſtions bourbeuſes, pour ſauver la vie à quatre hommes.

Le même jour, l'académie françaiſe couronna l'héroïque ſervante pour ſon dévouement, & M. Necker pour ſon livre *des Opinions religieuſes*. Ainſi la vertu & le

talent, quoique placés à des points opposés, fraternisent dans le sein de la renommée; ainsi redeviennent égaux les enfans de leurs œuvres; & tels ils seront un jour dans cette autre vie, dans cette vie inévitable que le méchant seul voudroit écarter, & où la vertu sera plus brillante encore que le génie.

L'éloge de Louis XII, le prix donné à une servante & à un homme célèbre, appui & ancre salutaire d'un vaste royaume, ancre jetée en ce moment même; la présence des ambassadeurs de *Tipoo-Saïb*; ce rapprochement rare étoit d'autant plus remarquable sous mes regards, que *Catherin eVassint* sortoit pure & brillante d'une lie fétide, tandis qu'un autre grand personnage tomboit dans la fosse du mépris public.

Si les physiciens n'avoient pas annobli les moffettes, les académiciens n'auroient peut-être pas osé couronner la généreuse servante; mais la boue fécale au physique n'est rien; en s'aspergeant d'eau rose ou d'eau de lavande, on peut, après s'être

élancé des gouffres infects, paroître avec gloire dans une salle académique. Il n'en est pas ainsi de ces taches ineffaçables, que des politiques insensés emportent pour leur honte dans l'avenir.

L'auditoire couvrit d'applaudissemens & la mémoire de Louis XII, parce qu'il *fut bon*, & qu'il *aima son peuple*, & *Catherine Vassent*, sortie à Noyon d'une fosse d'aisance. La gadoue ne flétrit point, & les honneurs ne sauvent point de l'opprobre.

CHAPITRE DCCCXXVI.

Docteur-Régent.

COMMENT cet homme est inepte, direz-vous ? vous soutiendrez qu'il n'est pas médecin ? Je dis qu'il l'est, puisqu'il a pris des degrés, soutenu des thèses, & qu'il est docteur-régent.

Jadis, à Rome, étoit médecin qui vouloit.

A Rome, ſous les empereurs, le médecin roturier qui faiſoit mourir un malade par ignorance, étoit puni de mort, & de la déportation ſeulement s'il étoit noble. On voit que les Romains penſoient qu'il étoit beaucoup plus conſolant de mourir de la ſottiſe d'un noble, que de celle d'un ſimple plébéien.

On n'eſt pas toujours médecin, pour être docteur-régent; il y a un grand intervalle entre ces deux noms-là, mais le peuple croira toujours qu'un docteur-régent eſt un médecin, & le docteur-régent le croira lui-même.

Il y a plus de docteurs-régens qu'il n'y a de médecins. Cependant il y a des médecins parmi les docteurs-régens; je le confeſſe.

Ne pas guérir autrui, eſt un malheur; mais ne vouloir pas que d'autres guériſſent leurs ſemblables, parce qu'ils ne ſont pas docteurs-régens, eſt une abſurdité.

C'eſt le premier médecin qui donne à tous les charlatans & empyriques l'attache pour la diſtribution de leurs remèdes. N'ont-ils

point l'attache, ils ſont pourſuivis, car c'eſt alors que le remède devient pernicieux; & comment cela pourroit-il être autrement? ils n'ont pas payé. On voit que l'application du remède eſt indifférente, & que le docteur-régent n'a jugé que ſa compoſition : il interdit cependant les poiſons, qui tueroient dans une minute; c'eſt toujours cela.

Il me ſemble que le docteur-régent pourroit approuver tous les remèdes indiſtinctement, mais que le médecin ne devroit en approuver aucun, ſans en avoir vu la doſe & l'application.

Tel docteur-régent, ayant vu qu'on gagnoit moins d'argent à courir après les malades, en montant les eſcaliers, & en traverſant des antichambres, a bien jugé qu'il valoit mieux faire le médecin.

Chez lui, à chaque parole qu'il profère, on crache au baſſin. Son pouce & ſon index battent monnoie; & il eſt ſi content du balancier, qu'il plaiſante les malades, les agoniſans, & qu'il leur prodigue de l'eſprit en place de guériſon.

CHAPITRE DCCCXXVII.

Complaintes.

Un parricide, un empoisonneur, un assassin, le lendemain, que dis-je, dès le jour même de leur supplice, enfantent des complaintes qui sont chantées dans tous les carrefours, & composées par les chanteurs du pont-neuf.

Ces couplets lugubres sont débités par des voix plus lamentables encore. Les grands voleurs obtiennent aussi cette espèce d'oraison funèbre. La canaille écoute ces Jérémies ambulans : les moralités sur les dangers du vice & du libertinage sont renfermés dans les derniers couplets ; ces chanteurs se distinguent des chantres profanes, & pour marquer leur métier religieux, ils portent une croix & un scapulaire ; on sent bien qu'ils n'ont point la trogne rouge

comme les distributeurs des chansons dissolues : jamais ils ne montent sur un treteau ; ils marchent à pied d'un pas lent, & leur extérieur annonce la componction.

Les faits extraordinaires, & qui tiennent par quelque côté au crime & au repentir, forment aussi le sujet de ces complaintes. Quelques hommes de lettres, dans des momens de détresse, en ont composé à neuf francs la pièce, quand la verve des poètes du pont-neuf étoit à sec, ou bien quand la matière exigeoit une voix plus renforcée. On a célébré ainsi Desrues, & sa complainte reparoît de temps en temps, comme on remet au théâtre une pièce ancienne & mémorable.

Tout finit donc par des chansons, comme dit le proverbe de la comédie ; & les événemens les plus tristes finissent encore parlà, tant le caractère de la nation la porte à mettre tout en vaudeville. J'ai lu, en vers burlesques, les guerres civiles de la ligue & de la fronde, & même l'histoire de France. Quand le Français ne rit pas, il

faut

faut toujours qu'il chante; quand il ne chantera plus, ce ſera une époque effrayante.

CHAPITRE DCCCXXVIII.

Satyres.

L'EMPIRE de la ſatyre, dans tous les temps, s'eſt répandu, comme le dit Juvénal, *depuis le trône jusqu'à la taverne.* Il y a eu des vices & des ridicules à réprimer dans tous les états; la vengeance, la haine, la fureur, ont accumulé leurs portraits néceſſairement chargés de fauſſes couleurs; quelquefois parmi nous c'eſt une ame chagrine qui, ſans haine & ſans fiel, exerce un talent dangereux : celui-ci ne veut d'abord que rire, plaiſanter, & tombe dans les traits les plus forts; d'autres ſont inſpirés par le beſoin, & font des ſatyres, parce qu'elles ſe vendent mieux que des éloges. Tel enfin prend la méchanceté dure pour de l'eſprit,

On écrivoit des libelles contre le cardinal Mazarin : Mazarin fit saisir les libelles faits contre lui ; il les fit vendre sous le manteau, & en tira dix mille écus, ce dont il rit beaucoup ensuite.

On peut certifier que de toutes les satyres anonymes qui ont été distribuées depuis dix ans, ainsi que de tous les libelles contre les personnes de la cour, aucun n'a été composé par un homme de lettres, jouissant de la moindre réputation. La censure des abus, qui s'opposent à la prospérité publique, est pour certains hommes un besoin moral ; mais ces mêmes hommes sont en même temps les plus diamétralement opposés à la satyre.

Les libelles & les satyres partent de sources obscures, & des antres nus de l'ignorance affamée. Quiconque a un nom est plus attentif qu'un autre à ne point le dégrader : & comment s'exposeroit-il à perdre en un instant cette estime publique qu'il a été des années à conquérir ? Il faudroit le supposer en démence.

L'imbécille voix du ſtupide vulgaire, charge quelquefois d'un écrit mal-honnête un auteur qui ne daigne pas le lire quand on le lui préſente : c'eſt-là un des plus triſtes inconvéniens attachés à la culture des lettres; mais, en général, le miniſtère & le public inſtruit, ont des données aſſez exactes ſur tous les écrivains, aux moyens deſquelles on les voit rarement s'égarer dans des jugemens faux & précipités : c'eſt ce qui tranquilliſe l'écrivain honnête, quand il eſt calomnié.

La loi qui obligeroit, quiconque écrit, à ſigner tout imprimé, pour en répondre perſonnellement, ſeroit chère à tous les hommes de bien, & tueroit le miſérable talent des libelliſtes & des ſatyriques.

Mais perdre des hommes pour des brochures futiles, qui tomberoient d'elles-mêmes, cela me paroît bien rigoureux. La première loi eſt de vivre de ſon petit commerce. La conſcience ne reprochera jamais à un malheureux colporteur ou libraire, de vendre un imprimé que tout

le monde demande, veut lire, & dont les grands ne chomment pas. Au milieu de cet empreſſement univerſel, le vendeur peut-il s'imaginer que ce ſoit un crime d'état que de faire courir la brochure tant deſirée? n'obéit-il pas à l'ordre du public qui la lui demande? Si le vendeur eſt ſi coupable, pourquoi l'acheteur ne l'eſt-il pas? On n'a pas encore imaginé de punir le lecteur curieux.

Eh! que doit-on penſer, lorſqu'après tout ce vacarme, l'imprimé, ſix mois après, eſt expoſé publiquement, & ſe vend avec beaucoup plus de peine, n'étant plus prohibé? Que devient cette terreur panique qui a mis en mouvement les intéreſſés?

CHAPITRE DCCCXXIX.

Tailleurs.

L'HOMME eſt le ſeul des animaux qui ſoit obligé de ſe vêtir : de-là les tailleurs. Ce fameux cynique de l'antiquité, n'oſant tout-à-fait ſe ſouſtraire à l'uſage de ſe couvrir, ſe voiloit en partie de quelques haillons ; mais tout-à-coup inſultant à cette bienſéance, il oſoit afficher l'ivreſſe d'une jouiſſance que l'éléphant, cet animal preſque raiſonnable, enſevelit conſtamment dans le plus profond myſtère.

L'homme doit être vêtu ; tout ſemble le prouver ; mais combien fallut-il de temps pour découvrir l'art de tiſſer, c'eſt-à-dire, de fabriquer des étoffes ? Combien de ſiècles ſe ſont écoulés entre la peau d'animal dont l'homme ſe couvroit, & le drap compoſé par la navette ? C'eſt elle qui a rendu

des fils de coton, ou de laine, tout à la fois ſouples & réſiſtans.

Quand on eut découvert le drap, il paroît qu'on ne ſut pas le couper. Les anciennes ſtatues conſervées d'âge en âge, & renouvellées par les artiſtes de tous les ſiècles, retracent ces antiques draperies qui couvroient l'homme de la tête aux pieds.

Ainſi ſont encore vêtus les Orientaux : ils tiennent toujours à la manière primitive ; mais dans cette ſimplicité il y a encore un art dans la forme de leurs vêtemens, perdu pour l'œil inhabile, mais dont la coupe n'échappe point à l'examen. *La robe ſans couture* eſt un prodige miraculeux.

Un français voyageant en Aſie, à ſon retour apporta à Paris, en 1785, une eſpèce de houppelande, nommée dans les contrées où l'uſage en eſt fréquent, *arabeſque*. Ce vêtement ſingulier & étonnant par ſa contexture, a fortement ſurpris & embarraſſé nombre de tailleurs européens, très-habiles dans leur art, & qui ne pouvoient ſe laſſer d'en admirer la forme; corſage bien contourné, taille priſe à merveille, jupe longue

& ample, manches bien deſſinées & parfaitement adaptées, épaules dégagées, col délié, terminant par un capuchon, commode en bien des circonſtances, couvrant la tête à gré, & la découvrant de même, enfin imaginé avec un génie inconçevable & toutes les recherches poſſibles.

Une multitude innombrable d'êtres attachent la plus grande importance à leur habit. Quelle encyclopédie n'auroit-on point à faire ſur la folie, la ſottiſe & la fantaiſie des modes ? Que penſer des autres hommes, quand *Buffon* dit en propres termes, que l'habillement *eſt une partie de nous-mêmes?* Depuis le plus mince artiſan juſqu'à ceux qui tiennent les réſervoirs de l'argent, tous préfèrent le *paroître* à l'*être*. L'extérieur eſt tout, & l'intérieur rien.

Aujourd'hui point de repos pour le tailleur, pour peu que l'habit manque à la moindre formule de la mode; un évaporé du bel air dit à un autre étourdi : *Comme te voilà horrible ! mais tu fais peur ; tu as l'air d'un homme du XV*e *ſiècle, tout frais arrivé*

des Cévènes. —— *Qu'ai-je donc, répond l'autre?* —— *Tu es à faire mal au cœur; tu n'es point du tout à la mode.* —— *Cela est impoſſible, mon cher; car cet habit n'eſt fait que d'avant-hier, & par un tailleur habile.* —— *Cela peut être, mon très-cher; mais ignores-tu que la mode eſt changée d'hier au ſoir pour le ſouper?*

De courts gillets indécens, des culottes impudiques, ſans poches, & qui ne peuvent recéler ni un écu ni une montre, voilà l'habillement étranglé du jour. L'évaporé du bon ton, ganté dans ſon vêtement, ne pourra ployer le genou, ni s'aſſeoir. Que fait-il? il s'aſſied en ſautant, & ſe relève de même. Sans ce manége, l'étoffe creveroit. Adam, avec ſa feuille de figuier, étoit plus décemment vêtu que ſes derniers étourdis d'enfans, ſe promenant au *palais-royal* en culottes étroites, *queue de ſerin.*

Le tailleur pour ce canton, oh! quel homme admirable! il convertit le prélat en Adonis, le magiſtrat en petit-maître, le commis en marquis, le marquis en duc, le duc en potentat.

Mais c'eſt une dépenſe qu'une garde-robe ! Déjà Henri IV diſoit à Sully : *Moquons-nous, mon ami, de ceux qui portent leurs bois à hautes futaies, & leur moulin ſur leurs épaules.* C'eſt bien pis aujourd'hui; c'eſt à qui pourra tromper le tailleur, l'amorcer par des promeſſes, & manquer au paiement d'un habit de *fantaiſie.*

Elle change néanmoins du matin au ſoir; elle ordonne la poſition d'un collet *debout* ou *renverſé.* On a vu, il y a quelques années, une gravure repréſentant les différens coſtumes des nations de l'Europe; tout y étoit on ne peut plus ſtrictement obſervé. Le Français ſeul étoit nu ; il tenoit un paquet roulé & ficelé ſous ſon bras, & on lui avoit mis cette inſcription : « Comme celui-ci » change de goût & de mode à chaque » inſtant, nous lui avons donné ſon étoffe » pour l'employer à ſa guiſe, & s'habiller » comme il voudra. »

Mais après avoir conſidéré la folie mouvante des ajuſtemens, comptons cette foule de bras qui tirent l'*aiguille.* Le corps des

tailleurs eſt compoſé de *deux mille huit cents maîtres*, *& de cinq mille ouvriers* qu'ils occupent. Joignez à ce nombre les chamberlans, les réfugiés dans des endróits privilégiés, comme les *abbayes de Saint-Germain*, *de Saint-Martin*, le vaſte *enclos du Temple*, celui de *Saint-Jean-de-Latran*, le fauxbourg *Saint-Antoine*, qui ſeul formeroit une ville du ſecond ordre : vous trouverez au moins *douze mille individus*, coupant, ajuſtant & couſant; *occupation de femmes*, comme le dit J. J. Rouſſeau. Voilà donc *vingt-quatre mille bras* maſculins convertis en féminins; & du travail aſſidu de tant d'hommes, il ne germera pas une plante propre à la ſubſiſtance d'un oiſeau !

Mais qui a le plus de tort de ces êtres efféminant leurs bras, & énervant leurs forces, ou de ceux qui leur inſpirent ce goût, & le ſoudoient? Le goût dominant eſt la parure; l'homme ne paroît eſtimable aux yeux de preſque toutes les femmes, que par le goût & la décoration de ſon

habit. L'habit enfin confond, dans les lieux publics, tous les rangs & tous les états.

On ne peut voir cependant ſans chagrin & ſans douleur, la même légéreté & la même folie dans le militaire. Eh! quel être ſenſé peut conſidérer nos guerriers, les défenſeurs de la patrie, ne s'entretenant plus que de pompons & de modes, & mille fois plus occupés de la décoration de leurs habits que de l'étude de la *tactique?* Un guerrier s'habille aujourd'hui comme un danſeur; un uniforme reſſemble preſque à un habit de bal; rien n'eſt plus bizarre, plus efféminé, plus contraſtant avec le métier de la guerre: qu'on en juge par la deſcription ſuivante; elle eſt fidelle:

Habit de drap verd, paremens & revers roſes; trois petits boutons aux paremens, ſept au revers, également eſpacés, collet verd, liſeré de drap blanc autour, ainſi qu'aux revers & paremens; pattes en travers, nommées à la bourgeoiſe, (liſeré autour) appliquées & fixées par trois gros boutons; la doublure d'habit roſe; une fleur

de lys au retroussé de devant, en drap verd, & liseré de blanc; le retroussé de devant croisant sur celui de derrière d'environ un pouce; trois gros boutons au-dessous du revers à droite, & trois boutonnières au-dessous de celui à gauche; un bouton sur la tête de chaque pli, & un à chaque bas, tous armoiriés & numérotés.

Si nous ajoutions à cette description celle du *casque*, sa forme, ses *pompons*, ses *aigrettes*, ses *plumes*, que nous pussions décrire l'éclat d'une dragonne, les beautés, les richesses des épaulettes, ornées à *triples rangs de filets d'or*, nommées *graines d'épinards*, de doubles *torsannes* éblouissantes; & que les phalanges de l'antiquité, ces redoutables légions égyptiennes, macédoniennes & romaines pussent sortir un instant de leurs tombeaux, que diroient-elles? Que c'est une pompe convenable à un *Vestris*, qu'un pareil individu, ainsi *rosé*, *liseré*, va s'élancer sur un théâtre, pour figurer dans un ballet & non dans les champs de Mars; & quand ces légions apprendroient que tels

ſont les guerriers de nos jours, ne hauſſe-roient-elles pas alors les épaules auſſi haut que les nues, en rentrant dans leurs tombeaux, où elles dorment avec leurs lances, leurs cuiraſſes & leurs épées?

Ce n'eſt pas qu'un habit ne doive avoir de la grace; & pour cela il faut qu'il diviſe la taille en deux parties égales. Quand l'habit eſt coupé avec cette élégance, l'on fait diſparoître tous les vêtemens difformes, ſi chers aux étrangers, & qu'ils n'abandonnent point, tandis que nos tailleurs donnent la grace aux vêtemens, & parviennent à cacher juſqu'aux défauts du corps.

C'eſt bien à tort qu'on ſe plaint de l'infidélité des tailleurs, puiſqu'on a en main le moyen le plus ſimple pour n'être point trompé. Allez chez le marchand; achetez vous-même votre étoffe, le drap, la doublure, les boutons, le fil; peſez le tout dans une balance; & quand le tailleur vous apportera votre habit, peſez tout ce qu'il vous rapporte, & donnez-lui une *once* de déchet. Mais quand on ne veut payer ſon habillement

qu'au bout de trois ou quatre années, ainſi que c'eſt l'uſage dans les grandes maiſons, il faut bien que le long crédit trouve un ample dédommagement.

Le manufacturier fait crédit au marchand de drap, le marchand de drap au tailleur, & le tailleur au freluquet. Les tribunaux inférieurs ſavent combien il y a de freluquets couverts, & très-bien couverts, qui doivent leurs enveloppes. Le crédit que font les tailleurs, ſoutient & maintient par-tout la décence publique, qui ſeroit bleſſée ſans leur grande facilité. Mais ne ſeroit-il pas juſte auſſi de dépouiller le débiteur opiniâtre en pleine audience, & de le renvoyer nu ſous une *caſaque* bannale, dont la communauté des tailleurs auroit les premiers frais? Cette *caſaque* feroit l'effet d'une loi; on diroit: ce merveilleux, cet auteur, ce marquis a paſſé ſous la *caſaque*. Il s'arrangeroit alors avec un autre tailleur, un tailleur débonnaire qui vêtiroit ſa nudité; mais qui ne manqueroit pas de lui dire : *prenez garde, monſieur, à la caſaque.*

On voit, au *prix fixe*, qu'on peut être vêtu à bien meilleur marché que chez les tailleurs; mais il faut payer comptant, & c'eſt ce qui embarraſſe, ou dégoûte les jeunes gens. On aime à Paris les jouiſſances qu'on paie avec uſure, mais dans un temps éloigné; & les Pariſiens, à cet égard, ont tous la philoſophie des femmes.

On s'accoutume à voir dans la ville l'extrême politeſſe & l'extrême groſſièreté, l'extrême richeſſe & l'extrême misère côte à côte, pour ainſi dire, ainſi qu'on eſt habitué à voir dans les rues, des hommes déguenillés & ſales, en frôler d'autres couverts de ſoie, & n'ayant pas une tache ſur leurs corps des pieds à la tête. Les déguenillés jettent leurs hardes d'un trait, lorſqu'ils ſe couchent; les ſoyeux & les ſurdorés ſe jettent, à minuit, dans un ſallon illuminé; car minuit eſt l'heure du beau monde. Dire là que pour ſe bien porter il faut ſe coucher à neuf heures, on ne vous entendra point. Pluſieurs femmes, qu'on ſurnomme des *lampes*, parce qu'elles

veillent toute la nuit, pourroient dire comme Satan dans Milton : *Soleil ! que je hais tes rayons !* On est habillé encore à trois heures & demie du matin, & la toilette a commencé à neuf heures du soir.

Parmi les enfans d'Adam, qui alloit tout nu, M. Leroux, physicien, est le premier, je crois, qui ait imaginé un vêtement d'une étoffe impénétrable, incombustible ; & sous cette enveloppe il lit, écrit, travaille dans une fournaise ardente, au milieu des flammes. Ainsi, tandis que l'un marche, ou veut marcher sur les eaux de la Seine, l'autre taille sa plume sur un brasier. On voit que l'on tourmente la physique sous tous les rapports possibles, pour lui arracher d'utiles découvertes. M. Leroux se flatte d'arrêter le cours des incendies, sous le plastron qu'il a inventé. Il a une provision d'air caché sous son habit ; il met ses yeux & ses oreilles à l'abri de la voracité des flammes ; & par ce moyen, dit-on, on pourra se sauver, soi, sa famille & sa fortune, du sein d'une maison embrasée.

Voilà un habit, s'il tient parole, qu'il ſaut abſolument avoir dans ſa garde-robe. Il n'aura pas l'élégance de ceux qui couvrent nos militaires; mais il méritera de préférence l'occupation de nos tailleurs.

CHAPITRE DCCCXXX.

Anciens Raccoleurs.

C'ETOIENT des ſoldats traveſtis, qui, après avoir employé la ruſe pour enrôler des jeunes gens ſans expérience, avoient recours à des violences de toute eſpèce.

Des lieutenans de fortune, ou de bas-officiers, envoyés de leurs régimens pour faire recrue à Paris, récompenſoient généreuſement ceux qui leur amenoient de *beaux hommes* : un louis par chaque *pouce*, au-deſſus de *cinq pieds*, étoit le prix courant. Un pareil encouragement devoit groſſir la troupe des raccoleurs; auſſi tous les ſoldats

des gardes-françaiſes, (avant la reſtauration de ce régiment, & la belle diſcipline inſtituée par le maréchal de Biron) pour qui tirer l'épée & tuer ſon homme n'étoit qu'un jeu, étoient reçus dans cette troupe; mais ils n'en étoient jugés dignes, qu'après avoir atteſté leur idonéité par pluſieurs meurtres commis ſelon tous les principes de l'*honneur*. Cette bravoure farouche étoit commune parmi eux, pour écarter de leurs manéges tous les ſoldats des autres régimens, qui auroient prétendu partager leurs profits.

Un grand nombre, traveſtis en brillans domeſtiques, gardoient toutes les avenues de la capitale, & alloient au-devant des ruſtres inexpérimentés, qui, fuyant les ingrats travaux de la campagne, ſurchargée d'impoſitions de toute eſpèce, venoient chercher un maître opulent.

A l'approche d'un de ces malheureux : Où allez-vous, l'ami, lui crioit, dès la porte d'une auberge, le cocher-ſoldat? .... Et le ruſtre, appuyant le coude ſur ſon bâton blanc, lui apprenoit, d'un air niais, le ſujet

de ſon voyage... —— Je puis vous rendre ſervice ; venez vous rafraîchir... —— Le bon villageois regarde cette rencontre comme un coup de la Providence. Plein de confiance, il mange beaucoup, boit davantage, encouragé par des propos leſtes & gaillards.

Mon maître, lui dit l'autre, a beſoin d'un laquais : vous êtes d'une riche taille ; & je ne doute point qu'il ne vous prenne à ſon ſervice, pourvu que vous ſoyez docile à ſes ordres.

Tout étant bien diſpoſé, l'on s'achemine gaiement à la ville ; on entre dans un hôtel, où un ſoldat, ſous la robe de chambre d'un ſeigneur ſuzerain, accueille le proſélyte d'un air dédaigneux & preſque menaçant : il s'adoucit enſuite ; & lorſque les humbles propoſitions du ruſtre tremblant ſont acceptées, il lui fait ſigner un enrôlement militaire, au lieu d'un engagement domeſtique.

Le gouvernement a détruit ce brigandage. Quelques raccoleurs ont été punis

au carcan ; mais quelques autres, qui s'étoient diſtingués par leur habileté dans le métier, ont été élevés au grade d'officier dans différens régimens qu'ils n'ont jamais vus, quoiqu'ils en portent l'*uniforme*. Le quai de la Ferraille eſt encore le champ de Mars où les ſucceſſeurs de ces *habiles* ſe promènent, avec de hautes plumes ſur la tête ; mais toute violence leur eſt interdite, ainſi que les ruſes trop prononcées. Et c'étoit ainſi qu'on recrutoit les armées du roi de France, il y a trente ans.

Le raccoleur, ancien & moderne, à l'exemple du bas peuple, appelle *crachat*, la plaque du Saint-Eſprit que portent les chevaliers de l'ordre. Le bas peuple ne ſait pas cependant que le roi de Maroc crache ſur ſes favoris, & que c'eſt à qui attrapera cette faveur.

CHAPITRE DCCCXXXI.

Tondeur de chiens.

Le postillon, dans les grandes maisons, se lève de bon matin pour décroter le laquais, qui rend le même service au valet-de-chambre; celui-ci habille son maître, souvent à la hâte, afin qu'il aille faire sa cour à un marquis, qui se dépêche pour être à la toilette d'un prince, qui court en poste au *lever du roi*, qui le renvoie au ministre. Voilà l'échelle de la dépendance bien visiblement tracée. Chez les grands, les valets & les femmes-de-chambre ont eux-mêmes des valets-de-chambre & des laquais. On a toujours un inférieur; tous les hommes se tiennent ensemble par un chaînon. Le bourreau se fait servir; le plus vil des hommes trouve un décroteur sur le pont-neuf, & un comédien sur le boulevard pour le divertir;

les chiens ont leur perruquier & leur *tondeur*, déployant enſeigne publique en face de la Samaritaine, ce petit vilain bâtiment qui dépare la majeſté du baſſin, & qu'il faudroit jeter à bas.

Or, le décroteur, ſur le pont-neuf, qui a écrit ſur ſon enſeigne : *Thomas tond les chiens & ſa femme; vat en ville*, a un marmiton qui lui apporte ſa ſoupe, & je vois qu'il le gronde pour avoir retardé la ſatisfaction de ſon appétit matinal & en plein air. Ce décroteur plein de boue, ſous ſon enſeigne, mange ſa ſoupe, fait lire ſon *nom* & ſon *état* à tout le monde. Il voit défiler tous les équipages, il ſourit aux paſſans, les regarde de bas en haut, prononce ſur les jambes bien faites, & peut même inſpecter toutes celles des jeunes filles, car il eſt bien placé pour cela; tandis que le paſſage éternel des figures & des jolies jambes l'amuſe, & que les ſouliers paient tribut à ſa broſſe, l'inquiétude, la crainte, les alarmes de l'imagination ſont dans les voitures auxquelles il tourne philoſophiquement le dos.

Je me fais toujours décroter par *Thomas*, quand je passe; mais je me garde bien de rectifier la ponctuation risible de son enseigne; car ce défaut-là ne l'empêche pas de *tondre les chiens proprement;* il ne fait que cela, il ne se mêle point d'autres choses. Le chien tondu est paisible sous le ciseau de *Thomas;* vraiment il est fort adroit, il s'entend bien à mettre une muselière; on peut lui confier un animal chéri, il ne le fera pas crier. Je lui ai confié mon pauvre chien, que j'ai eu le malheur de perdre sous le fusil d'un garde-chasse, être bien au-dessous de *Thomas;* mais je ne lui avois confié mon chien, que bien certain qu'il ne le feroit pas souffrir: si *Diogène* avoit jeté un cri, un seul cri, j'aurois arrêté soudain la main de *Thomas*, m'eût-il attesté qu'il étoit le plus habile tondeur du monde, & que *Diogène*, trop sensible, trop délicat, avoit tort de crier.

Je parlerai peu de la femme de *Thomas;* elle est noire, mais bonne; si elle est adultère, elle n'en porte point la physionomie. *Elle vat en ville :* compatissante pour tous

les chiens, les plus rogneux ne la rebutent pas ; elle entend leur langage, leur prodigue ſes careſſes, en prend quatre dans ſon tablier, les médecine avec ſuccès, & les met d'accord en les baiſant tour-à-tour ; ils ſont ſous ſes jupes, où ils japent de reconnoiſſance. L'argent qui lui vient de ces cures, lui paroît le même que celui qui lui vient d'un épagneul au poil brillant, qu'elle a peigné, pommadé & poudré.

Les chiens de diſtinction ne ſont pas tondus publiquement ſur le parapet, cela eſt bon pour les chiens ordinaires ; mais la femme de Thomas ne renvoie perſonne, ni les chaſſieux, ni les galeux, qu'il faut emmuſeler & tondre avec plus de ſoin. Elle a, à cet égard, le même eſprit que l'empereur Veſpaſien qui, recevant de l'argent d'un impôt ſur les urines, le mit ſous le nez de ſon fils, en lui diſant : *Tu vois qu'il ne ſent point mauvais.*

CHAPITRE DCCCXXXII.

Parlementaires.

VOICI la définition qu'en donne le dictionnaire de Richelet : *Celui qui tient le parti du parlement contre la cour.* Cette définition n'eſt pas exacte ; on peut voter pour le parlement ſans être *contre la cour*, ou plutôt, parce qu'on eſt *pour la cour ;* car jamais le monarque ne rencontrera plus d'obéiſſance, ni d'amour, qu'en agiſſant de concert avec ſes parlemens.

On peut dire, qu'en général, tout Paris eſt parlementaire. Il voit les bienfaits journaliers de la magiſtrature ; la juſtice rendue, les criminels punis, le deſpotiſme ſacerdotal réprimé, les plaintes portées aux pieds du trône, la grande police adminiſtrée, une cité immenſe, enfin, n'a point d'autres

organes; eh ! comment se la représenter sans magistrats ou avec des magistrats entièrement & absolument passifs ? ne seroit-elle pas alors la dernière en dignité sur la surface entière du globe ?

Le peuple voit donc, dans le parlement, l'assemblée des magistrats prêts à parler pour lui, & à le défendre. Ainsi que l'acteur est plus cher au public que le poète, parce que le public reçoit immédiatement de l'acteur son plaisir, ainsi le peuple chérit d'autant plus le parlement, qu'il agit sous ses regards, & que la puissance du trône est invisible, pour ainsi dire, ou ne se manifeste, le plus souvent, que par des ordres rigoureux; voilà pourquoi, dès que le parlement est malade, frappé des coups de l'autorité, le peuple s'assemble en foule dans les salles du palais, pour voir de plus près le danger plus ou moins grand de la maladie; l'heure du repos ne suspend point sa sollicitude inquiète : alors la cour, qui voit cette affection, fait coucher *quinze cents Parisiens & Parisiennes* auprès de l'objet de leur tendresse.

Les bancs des greffiers & des procureurs deviennent des lits, où les amis de la magiſtrature & de la cour des pairs veillent juſqu'à la renaiſſance du jour. Ils ont le temps, ſur la rude couchette, & enfermés ſous les grilles gardées par des ſoldats bleus & rouges, de s'imboire des principes de la conſtitution françaiſe.

Il faut à une nation des juges & des magiſtrats. Comment la concevoir autrement? Les juges & les magiſtrats par-tout ont précédé les rois : parce que le ſénat de la nation a changé de nom ou de local, eſt-il de création nouvelle? n'eſt-il pas une partie intégrante d'une conſtitution raiſonnable? ne dérive-t-il pas manifeſtement de la légiſlation primitive des Français? les miniſtres & les gardiens des loix ſont-ils des perſonnages imaginaires, qu'un ſouffle décompoſe?

Le parlement eſt reſté ſeul défenſeur de la liberté publique; c'eſt à ſa vigilance & à ſon courage, que nous devons la jouiſſance des droits qui ne nous ont pas encore été

enlevés ; dans les provinces, ils ont réprimé l'autorité que prenoient à tâche de s'exagérer à eux-mêmes intendans & commandans, toujours un peu enclins à paſſer le but. Les actes nombreux d'un courage vraiment patriotique ont illuſtré, dans tous les temps, les membres de ces reſpectables compagnies. Les ſouverains ont été liés par de certaines formes qu'il leur a fallu reſpecter; & l'expérience n'a-t-elle pas prouvé (lorſque le pouvoir légiſlatif dormoit dans un ſilence profond) l'utilité de ces corps permanens & intermédiaires, qui ne ſont point un aſſemblage de greffiers, mais de magiſtrats ſpécialement chargés, par le conſentement général, du maintien de l'harmonie conſtitutionnelle ? La volonté nationale s'explique, d'une manière indubitable, par le reſpect & la confiance des citoyens, pour l'auguſte cour des pairs, qui eſt, en même temps, l'ornement & l'appui du trône.

Le grand ſeigneur, de quelque nom faſtueux qu'il ſe décore, de ſultan, d'empereur, ne ſera jamais que le premier eſclave

de l'empire ; car, comme il n'y a point de corps intermédiaire entre lui & le peuple, au moindre mécontentement, le peuple ſaiſit le pied du trône, & le renverſe ſur le diſtributeur de cordons.

C'eſt l'oppoſition de cette cour qui a toujours empêché le deſpotiſme de prendre une aſſiette fixe ; & quand la force publique eſt entre les mains d'un ſeul, n'eſt-il pas bon, d'ailleurs, qu'il y ait une force légale pour faire contre-poids, afin que les loix & la liberté ne tombent pas du moins, en un ſeul jour, par une erreur quelquefois involontaire, ou par une déciſion trop précipitée ? voyez ſi les rois eux-mêmes ne les ont pas ſouvent remerciés des utiles obſtacles qu'ils leur ont oppoſés pour leur plus grande gloire.

Cette contre-force eſt le plus ſouvent utile au ſouverain, en ce qu'elle l'empêche de détruire aveuglément ſa propre autorité. La raiſon & l'expérience démontrent l'excellence de cet équilibre, qui, après divers balancemens, ramène les différentes parties

de l'état à un centre commun ; & quand les parlemens ne feroient pas un reste de l'ancienne constitution, une image de liberté, un gage d'harmonie, ils appartiendroient encore au vœu constant des assemblées nationales. Ainsi, les grandes insultes faites à la majesté de ces corps, sont faites à la patrie, en ce que les membres, personnellement inamovibles, ne peuvent être déplacés que par la loi ; car, comment exercer des fonctions utiles & intéressantes pour tous, & n'avoir point de sécurité pour soi ?

Les monarques français sont sûrs de l'obéissance dans les importantes opérations de la paix & de la guerre ; dans la distribution des places, des graces & des honneurs ; dans tout ce qui concerne l'ordre politique, & la conservation du royaume contre l'ennemi ; qui les gêne à cet égard ? Les hommages & le respect environnent leur trône ; pourquoi ne consentiroient-ils pas à voir leur autorité sagement balancée, quand elle pèse ensuite trop violemment, & souvent à leur insu, sur nos personnes & sur nos biens?

Elle perd alors & de sa dignité, & de sa force réelle. La magistrature n'est-elle pas faite, en ces momens, pour rapprocher le peuple du trône? car les sujets, ne voyant plus rien entre eux & ses coups redoutables, s'alarmeroient, à juste titre, de ce vide effrayant.

L'organisation d'un vaste empire dépend de plusieurs rouages qui s'engrainent. Quand la machine va, admirez & tremblez d'y trop toucher; vous ne pouvez enlever ou déranger une partie, que d'autres n'en souffrent subitement. Si la France a figuré honorablement, depuis tant de siècles, avec ses parlemens, ce régime ne dit-il pas qu'une monarchie, telle que la nôtre, ne sauroit être dénuée de ces corps antiques & inébranlables? car l'anarchie suivroit infailliblement la dissolution de la magistrature; du moins c'est au pouvoir législatif, inséparable des états-généraux, à décider cette grande question, & le roi des Français ne sera jamais si grand qu'après les avoir entendus; il sera invinciblement porté sur les

bases sacrées de la loi, qui ne nous donna un monarque, que pour que nous fussions, tout à la fois, plus grands & plus heureux.

Ce n'est donc point sans connoissance de cause, ni sans avoir étudié la matière, que l'homme né au sein de la capitale a été, est, & sera *parlementaire ;* car les parlemens sont les états-généraux au *petit pied*, selon l'expression heureuse & mémorable, laquelle est devenue *populaire*.

Dès que le parlement, relevant de maladie, entre en convalescence, le peuple tire fusées & pétards, signale sa joie; & les démonstrations populaires (que les autres classes de citoyens ne désavouent pas) ne sont point équivoques; elles sont gaies & vives.

Quand les magistrats sont exilés ou écartés du temple de la justice à main armée, on les appelle les *revenans*, tant on est convaincu de leur prochain retour; ces idées sont même au militaire, & un soldat, en faction aux portes du palais, vide des

gardiens

gardiens des loix, disoit en se promenant: *Je garde le sépulcre, en attendant la résurrection.*

CHAPITRE DCCCXXXIII.

Hôtel de Louvois.

IL occupe un terrain considérable. Comme l'hôtel est en vente actuellement, on projette de percer une rue sur son emplacement; débouché commode pour la rue Sainte-Anne. Là demeuroit l'inexorable & dur ministre, qui a mis toute l'Europe en soldats & en armées. On lui doit la fatale institution de ces grands corps redoutables qui ruinent les souverains, & qui rendront la conquête de la liberté de notre continent plus incertaine, plus difficile, mais plus héroïque, sans doute, que celle du nouveau: l'Angleterre seule a su échapper à ce fleau dévorateur, qui, soit en repos, soit

en action, range parmi les *rêves*, les plans les plus ſenſés & les plus généreux de la haute & humaine politique. Louvois a armé, à peu de choſe près, un huitième des Européens contre les autres portions d'habitans. Quel nom terrible à l'oreille d'un philantrope! Sans lui on n'auroit pas vu exiſter ces marchands de chair humaine, domiciliés en Allemagne, petits princes bouchers, alimentant de tous côtés la guerre, pour avoir chez eux, ballet, académie & opéra-comique.

Le dégoût de Louis XIV pour Louvois avoit commencé par les ravages dans le Palatinat, qui s'étoient faits à ſon inſu, & dont on lui avoit caché toute l'énormité; tandis que Louvois ſembloit remercier ceux qui y avoient contribué, au point qu'il avoit un jour demandé en riant, à M. *d'Huxelles* : Eh vous! combien vous vaut votre campagne? M. *d'Huxelles*, ſimple lieutenant-général, avoit eu huit cents mille livres pour ſa part, & ſi, dit-on, avoit-il été *un des modeſtes*.

Le roi vint au point de contre-pointer Louvois en tout dans le travail, de donner preſque toujours raiſon à M. de Seignelai, ſon antagoniſte décidé. Louvois mit de l'humeur de ſon côté, au point qu'un jour de travail, où il n'y avoit que le roi, madame de Maintenon & lui, il jeta là le porte-feuille avec des paroles ſi peu reſpectueuſes, que le roi outré ſauta ſur les pincettes, & vint pour lui en donner ; ce qu'il eût fait malgré ſa gravité & ſa dévotion, ſans madame de Maintenon, qui ſe jeta entre deux. La choſe en reſta là, & le roi ſortit après avoir dit quelques mots bas à madame de Maintenon.

Sur ce que Louvois, reſté ſeul avec elle, recommença à lui dire qu'il ne vouloit plus travailler avec le roi, qu'il n'y avoit plus moyen, qu'il n'y avoit qu'à lui donner la liberté de ſe retirer en pays étranger, madame de Maintenon lui répondit qu'il ſe trompoit, s'il croyoit ſe retirer ainſi avec les ſecrets de l'Etat ; qu'elle avoit ordre de lui dire de choiſir, ou de continuer à

travailler tous les jours, mais avec plus de reſpect, ou de ſe préparer à aller à Vincennes le lendemain; que le roi lui laiſſoit vingt-quatre heures pour opter.

Il choiſit de reſter en place. On a été juſqu'à oſer dire, dans des anecdotes particulières, que le roi dépêcha à Rcme, pour conſulter s'il n'étoit pas bien permis à un roi de ſe défaire, par *voie ſecrète*, d'un miniſtre dont des *raiſons d'Etat* ne permettoient pas de ſe défaire ſur un échafaud, & qu'il étoit encore plus dangereux, après *quelques choſes* qui s'étoient paſſées, de laiſſer dans le *monde* avec tout le *ſecret* du royaume. On ajoute que Louvois ne vécut plus long-temps; ce qui feroit croire que Rome ſe prêta aux ſcrupules du monarque. Mais, outre que Louis XIV ſavoit trop bien l'art d'être obéi & de punir, pour recourir à un moyen auſſi vil, auſſi bas, & qui n'eſt jamais employé que par le foible, ajoutons que Seignelai étoit mort alors depuis ſept à huit mois; que Louis donna la place de Louvois au marquis de Barbéſieux

ſon fils, ce qu'il n'eût probablement pas fait s'il en fût venu juſqu'à ſe venger du père d'une manière auſſi baſſe. Mais ce qui paroît ne laiſſer aucun doute à cet égard, c'eſt que la France avoit été très-mal avec Rome juſqu'à cette époque; que le nouveau pape étoit un pontife vraiment chrétien, & que Louis eut toutes les peines du monde à obtenir de lui la condamnation du livre des *Maximes des Saints.* Nous n'avons rapporté cette anecdote, que pour apprendre aux miniſtres qu'ils ne peuvent pas trop compter ſur une faveur conſtante, & que Louvois, l'impérieux Louvois, s'étoit tellement laiſſé gâter par ſa place, qu'il mourut de déſeſpoir de ſe voir contrarié par celui même à qui il étoit redevable de ſa fauſſe puiſſance.

Sur le terrain de cet hôtel on avoit établi une curieuſe manufacture, qui métamorphoſoit en *cartons* nos bibliothèques & tous nos ſots livres. Avec ce *carton* dur & ſolide on faiſoit des voitures roulantes. La *Philoſophie de la nature*, de *Delille*, compoſoit

un brancard de cabriolet ; l'*Hiſtoire écrite par M. Deſormeaux*, faiſoit le pendant. Il ne falloit pas moins qu'un *Des-Eſſarts* bien *complet*, pour former un timon. On s'enfermoit dans la caiſſe, ſous les œuvres pilées & arrondies de *la Harpe*. Alors tous ces auteurs ſi peſans voloient avec légèreté.

Pauvre papier ! voilà les beaux jours de ta gloire ! on te rendoit ta blancheur primitive ; on effaçoit les ſottiſes qui te l'avoient fait perdre. Pauvre papier ! dont on fait une ſi effroyable conſommation dans Lutèce, tant pour le Mercure de France, que pour l'Almanach des Muſes, dis-moi, n'es-tu pas plus beau quand tu redeviens blanc & compacte, que quand tu es barbouillé par *Moreau* ?

Il y a un village à la Chine où l'on a le ſecret d'enlever les caractères de deſſus le papier, ſoit écrit, ſoit imprimé, & de le rendre parfaitement blanc. On a annoncé ce ſecret il y a quelque temps à Paris ; mais j'ignore ſi on a réuſſi. Oh ! qu'il nous arrive le ſecret d'enlever l'encre du papier, ſans

qu'il en reſte aucune trace ! nous métamorphoſerons les trois quarts de nos ouvrages en beau papier blanc. Heureuſe conquête ! double triomphe !

CHAPITRE DCCCXXXIV.

Brochures politiques.

On nous en donne par centaines, & de toute groſſeur ; il y a une foule de têtes qui travaillent nuit & jour pour aider à l'adminiſtration, pour endoctriner les ſouverains & les miniſtres, qui ont la cruauté de ne pas lire les ouvrages qu'on a faits pour eux.

Les académies offrent des prix pour des ſujets politiques, ainſi qu'elles en offroient pour une *élégie* ou pour une *ode* : jamais les amis du corps ſocial n'ont été plus chauds ni plus nombreux. Louis XIV, qui

ne pouvoit pas ſouffrir qu'on parlât politique, ſeroit fort étonné de voir que chacun en parle aujourd'hui ; mais le bon ou le mauvais gouvernement ne ſauroit être indifférent aux ſages eſprits : & cela, après tout, intéreſſe tout le monde, car nous ſommes tous balotés dans le même navire.

Il réſulte de l'examen de ces matières, & des vifs débats qu'elles enfantent, que la ſcience politique eſt extrêmement compliquée, & qu'il faut apporter le grand doute, le doute de Deſcartes, dans les légiſlations civile & commerciale ; la médecine, enfin, n'offre pas de plus grandes difficultés, que la ſcience du gouvernement.

Pluſieurs auteurs en politique & en finance, reſſemblent à cet homme qui, ne ſachant ni lire, ni écrire, & mourant de faim, s'aviſa de faire un almanach, comme choſe d'un prompt & ſûr débit. Il ſe fit lire l'almanach nouveau, & dicta à un copiſte tout le contraire de ce qu'il entendoit : à la place du froid, il mettoit *tempéré*, & *beau temps* au mot pluie. Le haſard confirmant

quelques-unes de ſes prédictions, il attrapa la vérité ſans la chercher & ſans la connoître.

On a invité dernièrement les hommes éclairés à défendre la cauſe publique. Tout dit d'eſpérer ; tout préſage une refonte ſalutaire; on verra dans la prochaine aſſemblée des *états-généraux* (1), ce que produiront ces maſſes de lumières, qui tendent à éclairer toutes les parties de la légiſlation, & cet eſprit de patriotiſme, qui ſe manifeſte dans tous les ordres de la ſociété.

---

(1) Les derniers *états-genéraux* datent de 1614, & ſe tinrent à Paris. Voici ce qu'on lit dans l'Encyclopédie in-4°, tome 13ᵉ, page 162 : *Les états-généraux, qui étoient diviſés ſur pluſieurs objets, ſe réunirent tous pour un, qui fut de demander l'établiſſement d'une chambre pour la recherche des malverſations commiſes dans les finances, mais on éluda cette propoſition.*

On ne ſait encore où ſe tiendront les états-généraux, annoncés pour 1789 : pluſieurs raiſons militent pour qu'ils ſoient aſſemblés dans la capitale, de préférence à tout autre lieu; c'eſt un centre où tout aboutit naturellement, & il y a dans cette ville de quoi parer à tous les cas imprévus.

Les Français ont porté, du moins ſur les plus graves objets, une raiſon plus active & plus épurée que ci-devant.

L'Europe entière eſt attentive à ce que fera une nation, objet éternel de ſa cenſure & de ſa jalouſie. Point de milieu, il faut, pour cette fois, que le nom français ſoit environné de gloire ou de honte : la nation ſera jugée par ſon propre ouvrage, & elle apprendra d'elle-même ce qu'elle vaut.

Le petit bourgeois, qui parle en proverbe, dit déjà : *Comme on fait ſon lit on ſe couche.* Oh, que de ſens dans ce peu de mots !

CHAPITRE DCCCXXXV.

Caveau de la Sorbonne.

Le maréchal de Richelieu, qui avoit vu trois règnes, tous plus extraordinaires l'un que l'autre, vient d'y deſcendre : le duc d'Aiguillon, ſon neveu, l'y a ſuivi trois ſemaines après ; ils ſont allés rejoindre le

ministre fameux, qu'ils ont voulu quelquefois singer. Ce *caveau* de la Sorbonne seroit curieux à consulter, si la voix des morts, qui, dit-on, ne mentent plus, faisoit retentir à notre oreille les accens de la vérité historique.

Nous devons la forme de notre gouvernement actuel au cardinal Richelieu, qui brisa violemment l'ancien : nous devons nos mœurs modernes au duc, & la nouvelle fermentation politique à l'ancien commandant de la Bretagne. Sans le duc de Richelieu, mon *tableau* auroit eu certainement d'autres couleurs; c'est lui qui a déterminé la pente de notre caractère actuel, qui n'est peut-être pas le meilleur, & qui tranche net avec le siècle passé; c'est lui qui a donné un nouveau ton à la cour de France; enfin, c'est lui qui a grandement déterminé la conduite de Louis XV; il lui avoit sauvé la vie, lorsqu'il étoit jeune encore, en le préservant des flammes. De-là l'attachement du roi pour le duc.

J'ai vu passer aussi dans le tombeau M. de

Choiſeul le duc-miniſtre, qui occupera une place aſſez large dans l'hiſtoire ; il manque au *caveau de la Sorbonne*, pour compléter le dialogue que je voudrois établir avec ce ſouterrain.

Feu M. de Choiſeul eſt cauſe que l'on rencontre des Corſes à Paris, car c'eſt lui qui a ordonné la conquête de leur patrie : cette capitale, qui étoit bien éloignée d'eux, eſt devenue le centre de leurs eſpérances. Des Corſes à Paris ! rien ne doit plus étonner. C'eſt une choſe intéreſſante que leur converſation ; leur caractère national ſemble indélébile juſqu'ici : de tous les étrangers, les Corſes ſont ceux qui tranchent le plus avec toutes nos idées.

J'ai vu, il y a vingt ans, le maréchal de Richelieu à Bordeaux, dans ſon gouvernement, où il faiſoit, avec aſſez de faſte, de hauteur, & quelquefois de dureté, le *lieutenant de roi*. Je ſavois, dès ce temps-là, qu'il ignoroit l'orthographe, & qu'il n'avoit que de l'eſprit. Je n'ai jamais abordé le duc d'Aiguillon, mais j'ai connu ſon adverſaire,

qui a intéreſſé par ſes malheurs & par ſa fermeté bretonne. D'après la fable de la *mort de Céſar*, où Voltaire fait *Brutus* fils de *Céſar*, on a pris l'inverſe, on a fait la *Chalotais* père du *duc*.

J'eus occaſion de converſer une fois avec M. de Choiſeul. J'avois conçu à vingt-cinq ans le projet d'aller en Ruſſie ; je demandai un paſſe-port qui me fut refuſé; il fallut aller au miniſtre lui-même : je vis qu'il avoit en tête les principes les plus deſpotiques, & qu'il ne goûtoit pas ſur-tout la liberté d'écrire, lui qui ſe réſervoit la liberté de tout faire. Il lut mon grand étonnement ſur mon viſage, & mes réponſes ne lui plurent point : je n'inſiſtai pas ſur le paſſe-port, & je me retirai, renonçant à mon deſſein, avec la ſeule ſatisfaction d'avoir pu le juger de près.

M. de Choiſeul reſſembloit beaucoup au poète *Barthe*, auteur d'un poëme ſur l'*art d'aimer*, non encore imprimé, d'un fini précieux & charmant par la diction. Son eſprit étoit dans ſes yeux; le reſte de ſa

ſigure étoit commun. Lorſque j'appris ſa mort, je le regrettai : c'étoit ſans contredit un miniſtre très-éclairé, & fait pour les grandes opérations de la haute politique. Son adminiſtration avoit quelque choſe d'analogue au génie des Français, & il poſſédoit le ſecret de donner à ceux qu'il employoit tout le développement de leurs qualités. Ses mémoires prouveront qu'il connoiſſoit parfaitement le jeu qu'il avoit eu l'ambition de jouer ; éloge plus rare à donner qu'on ne penſe. Toutefois, on ne voit pas que ce miniſtre ait rien fait de grand, rien de ſolide, pendant les longues années qu'il a été chargé de l'adminiſtration. Sa renommée étoit beaucoup plus vaſte que ſon génie.

Sainte & véridique hiſtoire, quand je voudrai t'écrire, je me tranſporterai à la porte du *caveau de la Sorbonne* ; & là j'interrogerai de mon mieux les ſinguliers perſonnages qu'elle renferme : & que ſait-on ſi, en faveur de mon amour pour la vérité, leurs voix ne me répondront pas ?

CHAPITRE DCCCXXXVI.

Cheminées.

Les maiſons offrent à chaque étage des cheminées, en plâtre noirci, qui ſe perdent au-deſſus des toits, mais qui déſigurent, à vue d'oiſeau, l'aſpect de la ſuperbe ville.

Quelle diſtance entre un poële & une cheminée ! La vue d'un poële éteint mon imagination, m'attriſte & me rend mélancolique : j'aime mieux le froid le plus vif que cette chaleur fade, tiède, inviſible ; j'aime à voir le feu, il avive mon imagination.

Je ne connois pas d'idée plus riante que celle de l'homme qui avoit placé ſa table entre *quatre* cheminées, diſpoſées à égale diſtance dans ſon ſallon carré. Les ameublemens groſſiers ne ſont rien quand une chambre a une cheminée. On doit être moins malheureux à la baſtille l'hiver

que l'été, puiſque l'on y a, dit-on, une cheminée; car l'on tiſonne, & c'eſt ainſi que j'ai fait preſque tous mes livres : mes penſées riantes ſont au bout des pincettes, & je regarde comme un cachot toute chambre à poële.

Les lits en Suiſſe & en Allemagne ont de groſſes couvertures, de peſans baldaquins, propres à enfoncer les crânes endormis & les plus durs, d'où tombent des rideaux épais & rouges. La plume vous échauffe & vous perce en même temps les reins; les draps vous écorchent la peau. Eh bien! quand je rencontrois, par haſard, une cheminée, le tombeau matelaſſé perdoit de ſon horreur, & je me couchois au milieu de ces rideaux-murailles qu'il faut faire mouvoir à force de bras.

Une cheminée eſt pour moi un premier meuble de néceſſité, de commodité, & j'éteindrois le feu de la cuiſine pour le tranſporter dans mon attelier. L'art du poëlier eſt devenu ingénieux à Paris; mais il ne diſpenſe point des cheminées. Les tuyaux

ſont

ſont cachés, ils ſerpentent dans les planchers, & vont trouver, dans un coin du ſallon, un vent de ſud qui ſouffle, tandis que la glace couvre extérieurement les paneaux des fenêtres.

D'ailleurs, les poëles ont le défaut de rendre frileux ; ils ne ſont à leur place que dans les antichambres, dans les endroits où l'on mange, & dans les cafés, où les déſœuvrés vont héberger leur oiſiveté, & ſe tapir contre les rigueurs du froid. Il y a tel café à Paris où ils ſe cantonnent par centaines, & où ils paſſent fidellement leur quartier d'hiver. Toutes ces plantes vivaces, qui ſont là comme dans des ſerres chaudes, ont de grandes obligations aux poëliers, qui, de leur côté, n'en ont pas moins aux maçons & aux architectes. C'eſt l'ignorance inconcevable de ces importans & ruineux perſonnages, qui a donné la vogue aux poëles ; car, à quoi bon une cheminée dans laquelle il eſt défendu de faire du feu, ſous peine d'être glacé, enfumé, ou de perdre les yeux ? Cependant, c'eſt un pur effet du

hasard, quand nos architectes réussissent à en faire *une* qui *ne fume pas.* Ils ont prétendu, en ma présence, qu'il étoit *au-dessous d'eux* de s'en occuper : ce sont de vrais Chinois qui restent toujours au même point. Il a fallu faire venir, à Paris, des fumistes d'Italie ; & l'on tire vanité, dans quelques maisons, d'une cheminée *qui ne fume point :* les fumistes forment une espèce de corps ; mais je voudrois, qu'en punition de leur ignorance, nos architectes & nos maçons fussent condamnés à donner tous les ans, le jour de leur fête, un grand repas aux *poëliers* & aux *fumistes*, & qu'ils fussent obligés de les servir jusqu'à ce qu'ils eussent appris à faire une *cheminée* qui *ne fume point.*

Plus économes ou plus aguerris contre la froidure, nos pères ne se chauffoient presque point. Trois feux, en comptant celui de la cuisine, suffisoient dans une maison qui renfermoit dix-huit ou vingt maîtres, & quels maîtres ! ceux qui occupoient alors les premières places de l'état.

Les jambes enfermées dans une peau d'ours, ils bravoient également & le froid le plus piquant, & l'ignorance de l'*académie royale d'architecture*. Qu'importe en effet ce luxe des ornemens, & la ſymmétrie & l'enfilade des appartemens, ſi nous ſommes forcés d'y ſouffler dans nos doigts, ou d'y vivre enfumés comme des renards ?

Depuis que le luxe, introduit par la finance, a eu tout perverti parmi nous, il a allumé dans tous les coins de nos demeures des feux inextinguibles, & promené la hache infatigable dans toutes nos forêts, devenues bientôt inſuffiſantes. Après avoir dévoré les vieux enfans des ſiècles & de la terre, nous en ſommes réduits à tourmenter les entrailles de cette mère commune, pour en tirer la *houille*, la *tourbe* & le *charbon* qu'elle renferme. Le chauffage eſt, pour l'adminiſtration, un point éternel de vigilance & d'alarmes.

Pour contre-balancer, du moins de tout mon pouvoir, l'ineptie de tous ces architectes enfumeurs, bâtiſſant le *decor* extérieur,

& n'ordonnant pas les détails usuels & nécessaires, je préviens qu'un particulier, avec un peu de géométrie, est parvenu à corriger leurs cheminées fumeuses, & qu'il n'en manque pas *une*. J'indiquerai son adresse à qui me la demandera.

On place volontiers sur nos cheminées, en petits bustes de bronze ou de plâtre doré, les têtes de *Voltaire* & de *J. J. Rousseau*; Mais *Jeannot* & *Préville* (1) ont obtenu le même honneur. La fantaisie de nos sculpteurs célébrise telle ou telle tête. Les bustes des princes trouvent moins d'acheteurs qu'autrefois; on préfère les têtes pensantes.

Le *journal de Paris* se trouve sur toutes les cheminées; il nous fait admirer, le plus qu'il peut, le haut esprit de M. Feydel. Mais

---

(1) Acteur retiré, qui jouoit supérieurement dans quatre ou cinq rôles, & qui bredouilloit ou grimaçoit dans tous les autres. J'ai connu des comédiens plus vrais & plus naturels que lui; mais l'engouement a ses époques. *Armand* & *Feuillie* m'ont toujours fait plus de plaisir que *Préville*.

cette feuille a un inconvénient, c'eſt de s'appéſantir quelquefois & donner une trop grande renommée ou publicité à de très-petites choſes ; c'eſt de fixer trop les yeux du public ſur de pures misères & ſur de petites révolutions théâtrales, ou démêlés de mince aloi. Paſſe encore quand elle annonce à l'*Europe* qu'on vient d'imaginer une *perruque extraordinaire*, à la ſuite de tant de millions de perruques ordinaires, fabriquées par des eſprits routiniers comme des *tragédiſtes français*. Le ſieur *Dupuis*, *remportant le prix de ſon art*, nous offre une perruque qui ne ſe défriſe point, qui brave la pluie & le vent, qu'on poudre ſoi-même, & qu'on ſecoue ſeulement pour ôter la vieille poudre. Voilà un grand coup de porté à la race innombrable des perruquiers, de ces inſignes larrons d'un temps précieux, qui étoient devenus nos tyrans journaliers.

Les hommes, malgré toutes nos remontrances paſſées, s'emparent toujours des cheminées, cachent le feu aux femmes qui grelotent, & lèvent impoliment & indécem-

ment les basques de leurs habits pour se mieux chauffer. *Soyez bénies, aimables petites complaisances de la société*, disoit *Sterne*. On les oublie un peu trop de nos jours, sous prétexte d'aisance & de facilité dans les manières.

La cheminée à glace transparente, tournée vers la campagne, & ne dérobant rien à la vue quand on se chauffe, est usitée dans plusieurs maisons royales & de princes. Ce n'est plus un phénomène ; mais le premier coup-d'œil frappe & pique la curiosité, car on veut deviner, puis voir par soi-même comment & par où s'échappe la fumée.

Quant aux cheminées de cuisines, ce sont les bonnes; car elles rendent un homme célèbre & recommandable. On ne visite sa cheminée du sallon que pour sa haute cheminée de cuisine; on n'en dit rien, il est vrai, on n'en parle pas ; jamais on ne demande à la voir, mais si elle n'existoit pas, le sallon à coup sûr seroit dégarni toute l'année.

Du haut des *tours de Notre-Dame* vous

pouvez diſtinguer les cheminées financières, ducales ou pontificales, qui fument onctueuſement, tandis que des filets clairs & voiſins n'annoncent que la maigre évaporation d'un *pot au feu*.

Oh! la plaiſante idée du *Diable boiteux*, qui enlève tous les toits d'une ville pour lire dans les chambres! Nous, nous regardons à travers les tuyaux de cheminées la ſoupe du ſéminariſte, celle du bourgeois, celle du prince; ce ſont trois ſoupes bien diſtinctes, ſans compter la *ſoupe de dévote*. Enfin, j'en diſtinguerois juſqu'à *ſept*, d'un goût, d'un apprêt différent, s'il ne falloit pas finir.

CHAPITRE DCCCXXXVII.

Inſcriptions.

LE menſonge des épitaphes a diſparu ; les inſcriptions ſont plus ſimples qu'elles ne l'étoient. Que ne feroit-on pas avec des inſcriptions ſimples ? Quel cours d'inſtruction ? Par quelle impertinence niaiſe avoit-on voulu que les inſcriptions publiques fuſſent en latin ? N'étoit-ce pas outrager à la fois notre langue, nos écrivains & le génie curieux du peuple, qui ne demande qu'à lire ? Quelques lignes jetées ſous les portraits des grands hommes, les peindroient au naturel, & formeroient un cours de morale vivante. Avec quelques diſtiques on pourroit rappeller des idées ſaines. Je ſavois dans mon enfance les quatrains de Pibrac, & ſur-tout celui-ci : *Je hais ces mots de puiſſance abſolue, &c.* ; & j'ai regret

qu'un de nos beaux génies, doué du talent des vers, ne ſe ſoit pas occupé à parer la morale de ce langage précis, qui ſe grave dans la mémoire. L'inſtinct, ou le ſens moral, eſt la plus précieuſe faculté de notre être. On fait tout ce qui eſt grand, tout ce qui eſt beau, avec ce ſens-là; on pourroit le perfectionner chez le peuple, avec des quatrains bien faits, & attachés à tous les monumens publics.

Nous avons depuis long-temps une académie des inſcriptions. Comment un ſi grand nombre d'hommes de mérite raſſemblés n'ont-ils pas ſenti la force d'une pareille vérité? Ne diroit-on pas que la raiſon n'a point de priſe ſur tout ce qui s'appelle *corps* en général, ou du moins ne prend ſur eux que très-difficilement? En vain les individus qui compoſent ces corps, changent, & ſe renouvellent avec les générations; l'amour-propre, la gloriole, les intérêts les plus meſquins ſe renouvellent auſſi avec elles; & ce qu'on appelle *eſprit de corps*, l'emporte toujours ſur la raiſon,

& étouffe le génie pendant des ſiècles entiers. Ce n'eſt que de nos jours ſeulement qu'on commence à ſe familiariſer un peu avec les inſcriptions françaiſes. Il a fallu mutiler encore la langue latine pour l'hôtel de la monnoie, nommé tel par le peuple, mais *officina monetæ* pour les ſavans. Quelle pauvreté ! Un marchand d'eau chaude, ſur le port Saint-Paul, ne s'eſt pas moins diſtingué pour orner ſon café, qui a quatre portes ſur la même face. On lit ſur la première, *clibanus ;* ſur la ſeconde, *oecus ludi ;* ſur la troiſième, *exedra harmoniæ* , & ſur la dernière, *officina*. Il a, comme on voit, diſputé de génie avec l'académie des inſcriptions, & parfaitement réuſſi à ſe faire entendre des habitans du port Saint-Paul, de qui il attend ſa fortune.

J'aime mieux le coutelier qui a pris pour enſeigne, *un gros biſcuit plongeant dans un verre de vin de Malaga*, & qui a écrit au-deſſous : *à la bonne trempe.*

L'érudit n'eſt que le voiturier du philoſophe ; il lui apporte des matériaux : que

les érudits ſe taiſent, & nous laiſſent faire des *inſcriptions.*

M. Vauvilliers, du collége royal, depuis vingt-cinq ans ne ſort point de Pindare; il eſt acculé là. Dans tous les journaux vous verrez ſon nom inſéparable de l'ancien lyrique. Que nous dit, que nous veut dire ſon éternel traducteur? M. Rochefort, ſon confrère, a rimé l'*Iliade* & l'*Odyſſée*, poëmes rebattus, traduits & retraduits ſans qu'ils ſoient lus davantage. Voilà du temps bien employé : or, tout cela ne vaut pas un quatrain de Pibrac.

CHAPITRE DCCCXXXVIII.

Enſeveliſſemens.

SUR cent perſonnes qui meurent, ſoixante expirent ſans laiſſer un domeſtique pour les enſevelir; mais il y a dans chaque rue une vieille ſervante toute ridée qui remplit cet office; & c'eſt encore un objet de charité

journalière, que le *drap* qu'on livre pour envelopper tel pauvre trépaſſé. La vieille ſervante l'entortille, pour une bouteille de vin, dans le plus mauvais morceau de toile qui puiſſe ſe trouver; même les gens qui laiſſent de la fortune ne ſont pas mieux traités. On choiſit toujours le plus mauvais drap du logis, & par ordre des héritiers & de l'épouſe; puis un valet d'égliſe (1) cloue le mort entre quatre planches brutes en fredonnant une chanſon. Des eccléſiaſtiques en ſurplis emportent le corps, en chantant le même *De profundis* qu'ils ont chanté la veille, & qu'ils chanteront le lendemain: pour ſe déſennuyer, ils jaſent

---

(1) Le petit peuple le nomme *croque-mort*, ainſi qu'il appelle les ſoldats du guet, (qu'il n'aime pas à cauſe de leur aveugle brutalité) *rifles à pattes*; ce ſobriquet met en fureur cette eſpèce de milice, qui appeſantit alors les coups de bourrade, & qui bleſſe indiſtinctement tous ceux qu'elle rencontre: le petit peuple eſt toujours ſur le point de lui faire la guerre, parce qu'il n'en a jamais été ménagé. Le guet à cheval pour ſobriquet, *les lapins ferrés*.

ou bâillent le long des rues, ou regardent les grisettes.

L'anglois est toujours enveloppé dans un linceul de flanelle, & il ne descend point au tombeau que lavé & rasé; les cercueils sont peints & garnis de clous à tête argentée. *Les champs de la mort*, a dit quelqu'un, *sont par toute la terre nourriciers du prêtre.* Mais les enterremens sont hors de prix sur les grandes paroisses de Paris: les économes en ce genre doivent se loger sur les petites; il y a cent pour cent à y gagner.

Les billets pour le convoi portent que le mort sera inhumé dans l'église, mais on ne fait plus que l'y déposer: tous les corps sont transportés la nuit dans des cimetières. On n'accompagne le corps que jusqu'à l'église, & les parens & amis sont dispensés aujourd'hui de mettre le pied sur le bord de la fosse humide; un petit caveau banal les reçoit indistinctement, & puis ces corps vont trouver la grand air des campagnes. Cette sage & nouvelle disposition a concilié

le respect qu'on doit aux morts, avec la salubrité publique : les apparences sont sauvées; on a l'air d'être enterré dans l'église, dans sa paroisse enfin, & l'on repose véritablement en pleine campagne.

C'est le contraire de ce que le mort a fait de son vivant; quelquefois pour se débarrasser, à la ville, des importuns & des parasites, il a fait dire qu'il étoit à la campagne, tandis qu'il restoit clos & enfermé chez lui.

CHAPITRE DCCCXXXIX.

D'un sot Livre.

Il a justifié dernièrement les *lettres de cachet*; il a prétendu qu'elles n'étoient destinées qu'aux *beaux-esprits*, qui *calomnioient* les *rois* & les *gouvernemens*; que les *lettres de cachet* sont aussi *douces* & *humaines* qu'*utiles* & *salutaires* : ainsi l'opi-

tion publique & raiſonnable a ſes contradicteurs.

Toute punition arbitraire eſt un crime envers la ſociété, quand meme cette punition ſeroit juſte.

Point de doute que ſi la loi n'a pas prévu *tel délit*, la volonté d'un homme ne peut ſe mettre à la place de la déciſion de la loi, qui doit garantir à l'homme ſon premier droit, la liberté.

Un ennemi puiſſant vous porte des coups d'autant plus terribles qu'ils ſont cachés; vous ſentez le trait qui vous perce, vous ne voyez pas la main d'où il part; vous voilà ſéparé de l'univers entier; votre imprudence, ou votre erreur, ou votre jolie femme, ſont métamorphoſées en crimes; les paſſions particulières, toujours plus exaltées que les autres, retiennent ſous le poids des chaînes un homme qui implore en vain la loi qui ne l'entend pas.

On multiplioit jadis les empriſonnemens; on a vu des miniſtres, ſans aucun motif d'intérêt perſonnel, uniquement pour ne pas

refuser à la haine d'autrui, ou d'un personnage titré, une horrible satisfaction, signer l'*ordre* de renfermer tel ou tel homme, & l'oublier ensuite comme s'il n'étoit plus.

Dépositaires de l'autorité, tremblez d'exercer ce ministère terrible ! du fond de vos palais, jetez un regard vers les demeures affreuses de la vengeance ; au milieu de vos festins, entendez les profonds gémissemens qui sortent de ces cachots ; représentez-vous enfin *la loi* qui, soit dans ce monde, soit dans l'autre, vous redemandera compte de ces hommes vexés, tourmentés pour les passions d'autrui.

CHAPITRE DCCCXL.

Secrétaires - Rapporteurs

Avez-vous eu le ſoin de voir mon Secrétaire?
Allez lui demander ſi je ſais votre affaire.

Voilà les deux vers les plus plaiſans de notre langue ; c'eſt un juge qui parle ainſi dans une comédie. Or, il eſt tems, je crois, qu'on anéantiſſe l'impôt imprudent & criminel, que les Secrétaires-Rapporteurs exigent des plaideurs. Ils prennent des deux mains. Comme ils ſont dépoſitaires de toutes les pieces, n'eſt-ce point mettre la probité à une trop rude épreuve! Eh ! ne voudra-t-on donc jamais voir combien l'or en juſtice eſt une arme terrible ! combien il y a peu d'ames d'une trempe aſſez forte pour n'être pas fauſſées ou endommagées de ſes coups ! Comment ſe permet-on de commettre ainſi la fortune des citoyens entre les mains d'une bande

de chétifs écrituriers, & d'autant plus dangereux qu'ils ne peuvent ſortir de leur obſcurité, & jouir de quelque eſpece de conſidération que par l'or qu'ils extorquent aux uns & aux autres, en pure perte pour les parties, puiſque recevant des deux mains, il n'eſt pas en leur pouvoir de faire gagner la droite & la gauche en même tems ?

Il eſt juſte que tout le monde vive de ſon métier, mais il ne l'eſt pas qu'on en ait un pareil ; qu'au ſein de la juſtice & ſous le glaive même de Thémis, des égrefins rançonnent leurs concitoyens, & que leurs rapines ſoient au point d'être paſſées en *loi* depuis long-tems.

Voici comme peignoit ces rapaces Meſſieurs un pauvre plaideur qui venoit de paſſer par leurs mains, il y a quelque cent ſoixante-huit ans, & qui paroît les avoir bien connus. Liſez, chers lecteurs, & voyez s'il eſt vrai que tout ſoit abâtardi en France, & ſi les Secrétaires de nos Rapporteurs ont dégénéré de la vertu de leurs devanciers !

L'adieu du plaideur à ſon argent.

Adieu mon or & mes piſtoles,
Adieu mes belles Eſpagnoles,
Adieu mes écus au Soleil,

. . . .

. . . .

Adieu mes amoureux teſtons;
Adieu mes larges ducatons,
Adieu mes quarts d'écus de France:
Les copiſtes & les commis
Me m'ont point laiſſé de finance,
Et m'ont pillé, mes bons amis.

Plaideurs qui avez des affaires,
Que dites-vous des Secrétaires
Et des Clercs de vos Rapporteurs:
Que dites-vous de l'avarice
Et de l'humeur de ces voleurs,
Qui vendent ainſi la juſtice?

. . . .

Et penſant faire vos affaires,
Peut-être ſerez-vous trahis
Par des coquins de Secrétaires.

. . . .

Il faut être ſolliciteur:
Il faut gagner la bonne grace

Du Clerc de votre Rapporteur,
Ou bien il eſt froid comme glace.

Vous l'irez voir cinq & ſix fois,
Mais ſi vous ne parlez françois
Et ne jettez deſſus la table
Vos pleines mains de quarts d'écus,
Vous le verrez inexorable,
Et vous ne lui parlerez plus.

Ne penſez pas qu'il ſe contente
De cet argent qu'on lui préſente;
Sachez que ce n'eſt jamais fait.
Si vous perdez cette coutume,
Il ne fera point ſon *extrait*,
Et n'aura ni encre ni plume.

Il faut dépenſer votre bien
Pour acheter ſon entretien
Et avoir l'oreille du maître;
Encore n'eſt-il pas content
Si vous ne le ſavez repaître
De l'eſpérance d'un préſent.

Eh bien, amis lecteurs, qu'en penſez-vous? Ne pouvons-nous pas répéter en 1788 ce que diſoit ce pauvre plaideur dès 1624? Eſt-ce donc là la juſtice qui nous

revient de l'étude des loix, de tant d'édits, arrêts, déclarations ? Ne vaudroit-il pas mieux cent fois brûler ces compilations, & créer un code tout nouveau où le bon ſens & la raiſon ſe fiſſent entendre, même des plus ignorans ? N'eſt-il pas honteux qu'il faille uſer toute ſa vie à s'inſtruire de vos loix ! Ne diroit-on pas qu'elles ont été rédigées par le même eſprit qui a compoſé l'alphabet chinois ? O ! le ſublime effort de la raiſon ! & l'on ſe fait gloire d'être avocat, d'être docteur en droit, d'être légiſte ! Pauvre humanité !

CHAPITRE DCCCXLI.

Quinola.

C'EST le valet de *cœur*, comme *Guilery* eſt le valet de *trefle*.

O ! chantres d'Ilion, d'Enée & de Gama,
La Renommée en vain prône à la terre entiere
Que vous êtes enfans du Dieu de la lumiere,
Vous êtes moins connus cent fois que Quinola.

Par M. PERROT.

Les cartes, ſans l'imprimerie, auroient rendu ſtupide toute l'Europe. L'influence de ces cartons colorés eſt telle, que tout raiſonnement, tout eſprit diſparoît dès qu'on a les cartes en main. C'eſt alors une véritable éclipſe de l'intelligence humaine. Cette éclipſe eſt journaliere dans une infinité de maiſons où l'on ne fait que jouer ; or tant que les jeux de cartes ſubſiſteront, il ne faut pas trop compter qu'un peuple puiſſe avoir l'enſemble de la dignité, du patriotiſme. Les plus grands changemens politiques ſont dus à des occupations oiſeuſes, & celles-ci changent inſenſiblement le caractere des peuples. Les cartes ont diſtrait tous les eſprits ; c'eſt un *opium* qui véritablement endort l'eſpece humaine. Il eſt capable de la tuer pour toutes les opérations grandes, utiles, nobles, généreuſes ; il a enfin ravi à l'homme des villes la moitié de ſa cervelle, ce qu'Homère diſoit très-bien de la ſervitude.

On joue beaucoup moins à Paris, proportion gardée, que dans une petite ville

de province ; mais on y joue encore trop, ſur-tout parmi la ſeconde bourgeoiſie, & ſur-tout pour les travaux & pour les études qu'on eſt obligé d'y ſuivre : ce ſont les femmes qui, ne connoiſſant qu'un plaiſir capable de les déſennuyer parfaitement, tuent ainſi le reſte des heures, aſſujétiſſent à un tapis verd tous les hommes qu'elles rencontrent, & les abâtardiſſent en les rendant ſédentaires, frivoles, mous & déſœuvrés comme elles. O! le ſot triomphe ! Tuer le tems eſt un grand crime ! Vous en répondrez, êtres intelligens qui uſez vos facultés intellectuelles ſur le chien du valet de pique & ſur la pertuiſane d'Hector.

Le profit des cartes tient lieu de gages à pluſieurs domeſtiques : qui croiroit qu'il y a des maiſons où la valetaille partage entre elle vingt-quatre mille francs par année !



CHAPITRE DCCCXLII.

Obſervatoire.

Je vois une maiſon royale, & il n'y a point de Roi. On me montre un trèſor, & il n'y a point de richeſſes. Voici un obſervatoire ſans téleſcope : je vois un arſénal ſans armes.

Je remarquerai du haut de mon obſervatoire que l'Europe eſt aujourd'hui la ſeule partie de l'univers qui faſſe du bruit ſur la terre, & que dans l'Europe Paris eſt la ville qui occupe tous les regards. Je remarquerai qu'on croit que les comédiens ſe connoiſſent en pieces de théâtre, parce que les lapidaires ſe connoiſſent en diamans, attendu que ce ſont eux qui les mettent en œuvre ; Eh bien ! le plus éloigné de l'art, c'eſt le comédien.

L'obſervatoire tombe en ruines, & les obſervations aſtronomiques ſe font par-tout ailleurs qu'à l'obſervatoire.

CHAPITRE DCCCXLIV.

Toilette.

SOUVENT dans un appartement fort petit, autour d'une toilette, un cercle contient toute la Monarchie. Les ministres d'État, les ambassadeurs des cours étrangeres, les cardinaux, les prélats, les généraux d'armée, les maréchaux de France, environnent une toilette, & tandis qu'on lui communique les affaires les plus importantes, la beauté se place une mouche en se regardant au miroir.

Peintres ! voilà de quoi caractériser, à certaines époques, le Gouvernement monarchique, sous des couleurs tout-à-la-fois riantes & véridiques ; la toilette de madame de P., celle de madame du B., que n'ont-elles pas entendu ? Graves Historiens, vous vous creusez le cerveau, vous voulez remonter jusqu'aux causes ! *il n'y a pas d'effets sans causes*, dites-

vous? mais ce qui eſt vrai en phyſique, ne l'eſt plus en politique : laiſſez-là vos profondes recherches; les plus grands événemens de ce monde n'ont point de cauſes, ou du moins elles ſont ſi légeres, les fils en ſont ſi imperceptibles qu'il faudroit des yeux de lynx pour les appercevoir.

Un ſeul témoin vaut mieux que cent gazettes;
Dieux ! faites parler les toilettes,
Et nous ſaurons le ſecret des Etats.

Un Italien de retour à Rome, en 1764, diſoit, en parlant du Gouvernement François ; je vais vous expliquer cela, ſous les images qui m'ont frappé; écoutez: d'abord j'ai vu le Roi de la guerre qui faiſoit des Colonels de tout âge, & promenoit les régimens à ſon gré d'un bout du royaume à l'autre; j'ai vu enſuite le Roi de la marine qu'on ſaluoit à coups de canon dans les ports ; j'ai vu le Roi des finances bien courtiſé qui donnoit de l'argent à ſes bons amis ; j'ai vu enſuite le Roi des prêtres qui enrichiſſoit maints abbés en leur donnant à volonté les plus gros bé-

néfices ; j'ai vu le Roi des affaires étrangeres qui travailloit tout seul à la paix, tandis que les autres faisoient la guerre ; j'ai vu le Roi terrible de la bastille, petit de taille, foible d'esprit, qu'on surnommoit *l'embastilleur*, & qui avoit cédé ce beau pouvoir à sa douce maîtresse ; j'ai vu le Roi du *sceau* qui expédioit *des lettres de grâces*, & dépendoit ceux que d'autres avoient condamnés à être pendus ; j'ai vu le Roi des procès en robe qui faisoit gagner les jeunes solliciteuses ou ceux qui apportoient le *jaune saucisson*, toujours d'un goût d'autant plus exquis qu'il est moins mince; j'ai vu le Roi de la police, qui gourmandoit la canaille, & l'envoyoit à Bicêtre sans appel ; j'ai vu le Roi des eaux & forêts, qui s'opposoit de toutes ses forces au Roi des ponts & chaussées ; j'ai vu le Roi de l'imprimerie qui permettoit ou défendoit un livre, une brochure ; j'ai vu même le Roi des littérateurs, vieillard amoureux de la renommée, qui ôtoit ou donnoit de l'esprit aux gens, en édits versifiés, & les disciples de dire *il l'a dit* : tous étoient

abſolus, je vous jure, dans leur département. On m'a bien ſoutenu qu'il y avoit un plus grand Roi que tous ces Rois-là, & qui les caſſoit comme verre; mais je ne puis pas décider exactement quel eſt le degré de ſa puiſſance, car tiraillé en tout ſens, ne ſachant auquel entendre, il paſſe les trois quarts de ſa vie à faire ce que les autres Rois veulent qu'il faſſe; mais auſſi il les change à volonté, & les chaſſe un beau matin au grand contentement du peuple, qui réprend eſpérance & courage.

Cette facétie italienne vouloit expliquer comme quoi tous les plans & tous les projets bons ou mauvais, ſe font & ſe défont au nom d'un ſeul; mais c'eſt ce pouvoir-là, toujours entier & toujours ſubſiſtant dans une ſeule main, qui devient admirable & utile dans pluſieurs circonſtances, car les autres gouvernemens ne peuvent pas réparer leurs erreurs avec la même facilité, ni la même promptitude : ils meurent de leurs maladies. Ici la régénération tient à un reſſort unique. Le remede immenſe & néceſſaire peut

s'appliquer en un inſtant, d'un bout du royaume à l'autre, le revivifier, faire renaître pour le bien de l'enſemble les parties coupées & ſéparées ; appaiſer enfin le cri des peuples ; le vrai Roi briſe les ſimulachres, qui fuyent & diſparoiſſent avec leurs déteſtables projets, & le calme renaît, parce que la plus grande faute politique eſt de l'avoir troublé, les grandes opérations d'État devant avoir le caractere ſolemnel de la marche de la Nature, *ſilence* & *repos.*

CHAPITRE DCCCXLV.

Femmes - Auteurs.

Les femmes en tout tems ont été jalouſes parmi nous de faire l'agrément des ſociétés : eh ! pourquoi ſeroit-il défendu à l'eſprit de paſſer par une belle bouche ? De-là à la culture des lettres, il n'y avoit qu'un pas. Les converſations roulant ſur les livres & ſur les ouvrages de théâtre, les

femmes qui n'ont point à remplir les états pénibles de la vie civile, au ſein de leur doux loiſir, ont dit : *faiſons des livres.*

Si l'on ne défend point aux femmes la muſique, la peinture, le deſſin, pourquoi leur interdiroit-on la littérature ? Ce ſeroit dans l'homme une jalouſie honteuſe que de repouſſer la femme dans l'ignorance, qui eſt un défaut aviliſſant. Quand un être ſenſible a reçu de la Nature une imagination vive, comment lui ravir le droit d'en diſpoſer à ſon gré?

Mais voici le danger. L'homme redoute toujours dans la femme une ſupériorité quelconque; il veut qu'elle ne jouiſſe que de la moitié de ſon être. Il chérit la modeſtie de la femme; diſons mieux, ſon humilité, comme le plus beau de tous ſes traits; & comme la femme a plus d'eſprit naturel que l'homme, celui-ci n'aime point cette facilité de voir, cette pénétration. Il craint qu'elle n'apperçoive en lui tous ſes vices & ſur-tout ſes défauts.

Dès que les femmes publient leurs ouvrages, elles ont d'abord contre elles la

plus grande partie de leur ſexe, & bientôt preſque tous les hommes. L'homme aimera toujours mieux la beauté d'une femme que ſon eſprit; car tout le monde peut jouir de celui-ci.

L'homme voudra bien que la femme poſſede aſſez d'eſprit pour l'entendre, mais point qu'elle s'éleve trop, juſqu'à vouloir rivaliſer avec lui & montrer égalité de talent, tandis que l'homme exige pour ſon propre compte, un tribut journalier d'admiration.

Ces ſentimens, cachés dans le cœur de tous les hommes, ſe réveillent avec force quand ils ſont en maſſe. Par exemple, les pieces que les femmes donnent au théâtre ſont jugées avec une rigueur exceſſive. Il n'y a qu'un ſeul homme qui ſouffre; c'eſt l'amant: & cette idée-là même rend plus ſéveres les autres ſpectateurs.

La galanterie n'exiſte donc pas dans le public raſſemblé pour juger les productions d'une femme, il s'en faut bien; comme chacun voudroit être l'amant, nul n'eſt

ami alors ; & tous les hommes ont une disposition secrette à rabaisser la femme, qui veut s'élever jusqu'à la renommée. Cet amour-là leur déplaît ; car c'est bien assez d'être subjugué par la beauté, sans l'être encore par les talens. D'ailleurs, comme la femme est assez inexorable, quand elle juge ce qu'elle n'aime pas, les femmes-auteurs paient ce jour-là pour tout leur sexe. Un triomphe éclatant seroit fort allarmant pour l'orgueil & pour la liberté des hommes.

Comme il n'y a rien de plus éloigné de la femme, que la véritable humilité, c'est-là précisément la vertu que l'homme voudroit lui inspirer, & c'est à celle-là même qu'elle se refuse le plus constamment. La femme se ressouvient toujours de ses priviléges, même en oubliant ses devoirs.

Ainsi à travers tous les complimens dont l'homme accable une femme, il craint ses succès ; il craint que sa fierté n'en augmente & ne mette un double prix à ses regards. L'homme veut subjuguer la

femme

femme toute entiere, & ne lui permet une célébrité particuliere, que quand c'eſt lui qui l'annonce & qui la confirme. Il conſent bien qu'elle ait de la réputation, pourvu qu'on l'en croie le premier juge & le plus proche appréciateur.

Une femme qui écrit doit faire exception, on en conviendra; car les devoirs d'amante, d'épouſe, de mere, de ſœur, d'amie, ſouffrent toujours un peu de ces ingénieuſes diſtractions de l'eſprit, & l'homme tremble que les qualités du cœur ne viennent à ſe refroidir au milieu de l'enchantement de la renommée. Il déſire enfin qu'elle ne ſoit ſuſceptible que d'une ſorte d'enchantement; de celui-là que l'homme voudroit inſpirer excluſivement.

Encore ſi les femmes s'emparoient de la ſcience; mais non, elles prennent les légéretés, les fineſſes, le ſentiment, les graces originales de l'imagination, la peinture de nos défauts, & elles font tout cela ſans études, ſans colleges, & ſans académie.

Elles devinent le pédant à la troiſieme

phraſe, & trouvent de l'eſprit à celui qui a placé à propos un ſilence. Voilà ce que ne pardonne pas la tourbe médiocre des eſprits, qui voudroit exiger des femmes un perpétuel aveu d'infériorité.

Mais n'aurions nous pas perdu, ſi nous avions été privés des écrits de la diſciple fidelle du malheureux Abailard? Ayons du moins quelque reconnoiſſance pour l'illuſtre *Iſaure* la belle maîtreſſe de *Pétrarque*, l'ingénieuſe *Scudéry*, l'épicurienne & galante *Ninon*, la fameuſe *Chriſtine*, la charmante *la Suze*, la ſéduiſante *Mancini*, l'inimitable & tendre *Sévigné*, la généreuſe *Rambouillet*, la maligne de *la Sabliere*, la voluptüeuſe *Ville-Dieu*, la vertueuſe *Chéron*, la ſage & ſenſée *Lambert*, l'amuſante *d'Aulnoy*, la célebre *Dacier*, la modeſte *Bernard*, l'enjouée & vive *Louvancourt*, la ſavante *Luſſan*, l'aimable *Staal* & l'immortelle *Deshoulieres*.

Et notre littérature ne s'eſt-elle pas enrichie des lettres ſur l'Italie par madame *du Boccage*; des romans de madame *Ric-*

coboni, écrits d'un ſtyle ſi pur, des ouvrages de madame la marquiſe *de Sillery*, où l'inſtruction raiſonnée eſt à chaque page, de ſon *Théâtre moral*, qui remplit ſi parfaitement ſon titre; des compoſitions originales de madame la comteſſe *de Beauharnais*, où l'eſprit, le ſentiment & la connoiſſance du monde, ſont ſi bien fondus enſemble; du pinceau mâle & hiſtorique de mademoiſelle *Kéralio*; des imitations embellies de madame la baronne *de Vaſe* & de miſs *Wouters* ſa ſœur? N'a-t-on pas lu avec plaiſir les vers de madame d'*Antremont*, de *Laurencin*, de mademoiſelle *Gaudin*; madame *Benoît*, madame d'*Aubanton*, madame *Monnet*, madame d'*Ormoy*, madame de *Gouges*, qui doit tout à la Nature, nous ont donné des écrits où l'on trouve de l'intérêt, de l'imagination, des tableaux fideles de nos mœurs. Et s'il faut un luxe aux grandes ſociétés, quel luxe plus heureux & plus agréable que les ouvrages d'un ſexe, où nous aimons à aller chercher les idées & les ſentimens qui repoſent au fond de leur

ame, & qui ſe développent peut-être avec plus de franchiſe dans leurs écrits que dans leurs regards & dans leurs paroles.

CHAPITRE DCCCXLV.

Cuiſinieres.

LES femmes ont les organes plus délicats, le goût plus fin ; elles le conſervent plus long-tems, en s'abſtenant plus que les hommes de liqueurs ſpiritueuſes, & de tout ce qui émouſſe les papilles (ou mamellons) de l'extrémité de notre langue. Les cuiſiniers ont tous le goût brûlé à cinquante ans; les cuiſinieres à cet âge ſont encore bien. Les animaux femelles enfin ſont plus propres que les mâles.

Si j'étois un des favoris de l'Empereur du Japon, je lui inſinuerois une belle ordonnance pour que la fine pâtiſſerie, les ſucreries, les deſſerts, fuſſent apprêtés par les plus jolies filles de la Cour, & que cet eſſaim ſe renouvellât tous les cinq ans;

un autre essaim qui n'auroit pas ce talent, formeroit autant d'échansonnes vêtues en Hébé pour servir à boire à l'Empereur & à quelques convives de distinction. Les dames, qui orneroient la table impériale seroient servies par de jeunes pages vêtus en Amours, en Adonis, en Zéphirs: durant le repas une symphonie douce & variée flatteroit les oreilles. Le signal pour sortir de table seroit un ballet bachique exécuté par ceux & celles qui auroient servi les convives. Une marche bien cadencée conduiroit ces convives dans leurs chambres à coucher, ou du moins hors du palais.

Michel de Montaigne étoit d'un caractere gai; il en fut redevable, dit-il, à son pere, qui le faisoit réveiller au son d'une joyeuse symphonie. J'en renouvellerois l'usage dans tout l'Empire japonois. L'allégresse naturelle ou artificielle détourne de bien des crimes, & même excite le désir de plaire à tous, ou du moin la crainte d'attrister autrui.

Vivitur ingenio. L'Empereur à sa droite

auroit alternativement, & par droit d'ancienneté un Fontenelle, un Chaulieu, un comte d'Argenſon, qui feroient à propos les frais de la converſation, ſuivant cet adage irréfragable : (*les morceaux* caquetés *ſe digérent le mieux.*)

A la gauche de Sa Majeſté Japonoiſe ſeroit une quatrieme Grace, ou une Pſyché, ou une dixieme Muſe, ou une Ninon, une merveille vivante & ſenſible, une Roſiere jolie, ſage & ſpirituelle ; le chœur alors chanteroit quelques diſtiques, où la bienfaiſance ſeroit exaltée ; Toute bonne action eſt un cordial qui rajeûnit ; c'eſt une véritable panacée qui préſerve de tous maux, ou qui les guérit.

Le fameux *Diem-perdidi* n'auroit jamais lieu, & je tâcherois qu'on créât douze charges de *meſſagers propices*, leſquelles n'apporteroient aucun émolument pécuniaires. Ces anges de la bienfaiſance impériale auroient des dromadaires ornés de palmes, de fleurs de grenades, de roſes, de laurier. Ils feroient à leurs dépens, & en toute diligence leurs courſes, pour

annoncer une grace, une faveur demandée, ou inatendue, un acte d'équité impériale.

Voilà les rêves que l'on fait lorſqu'on attend ſon ſouper & que l'on n'a qu'une cuiſiniere ; mais ſi elle eſt bien choiſie, on peut goûter encore quelques mets délicats qui ſur-tout n'offenſeront point la ſanté.

Il ne faut pas exiger à Paris que la cuiſiniere déſirée ſache la pâtiſſerie, mais *bouillons*, *coulis*, *blond-de-veau*, & autres apprêts uſuels, *gelée*, *compotes*, & c'eſt bien aſſez ; car la pâtiſſerie eſt un art à part.

Les cuiſinieres picardes ont le goût plus fin que les autres ; après elles viennent les Orléanoiſes & les Flamandes ; les Normandes ſont tous ſous les rapports les plus mauvaiſes de toutes. Les Bourguignones ſont les plus fidelles. C'eſt une trouvaille qu'une bonne ſervante ; il faut la choiſir entre quatre-vingt-dix ſujets : leurs gages ſont ordinairement de cinquante écus par an ; mais c'eſt le moins

qu'on puiſſe donner. Les ſervantes à Paris ont la moitié moins de travail que dans les provinces, mais auſſi elles ne ſont pas dans la confidence de leurs maîtreſſes : on a moins d'égards, de ſoins & d'attention pour elles ; elles ſont réduites, pour tout divertiſſement, au caquetage du palier, & à médire chez la fruitiere de tout ce qui ſe fait dans la maiſon bourgeoiſe qu'elles quittent ſans peine & ſans chagrin pour entrer dans une autre où elles ne s'attacheront par davantage.

CHAPITRE DCCCXLVI.

Le Lundi.

L'EXTRÊME indigence d'une certaine partie du peuple n'a que trop ſouvent ſa ſource dans les dépenſes faites au cabaret le *lundi* ; tous les ouvriers chomeut ce jour-là ; c'eſt chez eux une vieille & indéracinable habitude. Encore ſi le vin étoit bon ! Je déſirerois quelquefois que le mauvais vin

fût extrêmement cher; puis je me rétracte. Les finances du Roi gagnent à l'extrême intempérance de ses sujets ; elles s'enrichissent de ce qui tue le peuple.

Les vins même qu'on boit aux environs de Paris, ou trop verds, ou adoucis par des mixtions funestes, occasionnent différentes maladies. Les curés devroient se réunir aux préposés de la police pour arracher le peuple à ces débauches grossieres qui l'abrutissent, qui enlevent aux enfans des manouvriers le pain de la semaine.

Il est de fait que le peuple absorbe la plus belle portion de son gain dans les tavernes & les guinguettes, qui sont plus peuplées les dimanches & les fêtes, que les autres jours. Les ouvriers font ce qu'ils appellent le *lundi* & même le *mardi*. Voilà deux jours de la semaine pour la fainéantise & la boisson. Comment permet-on que les cabarets soient ouverts indistinctement à toute heure & dans les jours de travail, lorsque ces lieux deviennent l'asyle de la grossiéreté & de l'intempé-

rance ? On ſeroit tenté, en voyant les déſordres qui naiſſent de la fréquentation des cabarets, de ſouhaiter que la loi de Mahomet fût en vigueur en France; mais ce ſeroit ſe priver d'un des principaux bienfaits de la providence, qui n'a fait naître la vigne que pour le bien de ſes enfans.

D'ailleurs ne doit-on rien paſſer à ces malheureux qui ſont condamnés à des travaux pénibles, & qui la plupart du tems ne vivent, je l'atteſte, que de fromages ou de quelques fruits ? Ils n'ont gueres que le vin pour conſolateur. Lui ſeul leur fait oublier leurs peines & leurs fatigues; lui ſeul fait charmer l'ennuyeuſe monotonie de leurs travaux groſſiers. Laiſſons-leur donc le vin, mais empêchons les mélanges mortels des cabaretiers; diminuons le nombre de ces empoiſonneurs, & celui des guinguettes. Faiſons ſur-tout diſparoître d'au milieu de nous cette infernale fiſcalité, qui eſt la cauſe de tous nos maux.

CHAPITRE DCCCXLVII.

Contre-poisons.

L'HOMME, environné de ſubſtances capables de porter le trouble dans ſes organes, n'a point l'inſtinct qui conduit la brute. La brute devine le poiſon, diſtingue les végétaux vénéneux, & nous, nous ſommes continuellement expoſés aux atteintes de la ſcélérateſſe ; elle apprête ſes poiſons, & nous les prenons ſans défiance.

On a vu des ſcélérats donner des poiſons qui endormoient : cette perfidie, qu'on ne peut ni éviter ni connoître, qui préſente en careſſant un breuvage funeſte, tient le premier rang parmi les crimes ; c'eſt le plus lâche des attentats. L'aſſaſſin a de l'audace. Ici l'ame la plus méchante & la plus abjecte manifeſte ſa cruauté. Ces armes terribles de la trahiſon épouvanterent les magiſtrats : ils traiterent

comme empoiſonneurs, & à juſte titre, ceux qui n'avoient formé que le projet d'endormir ; car, puiſqu'ils ne connoiſſoient point la nature du poiſon, pourquoi n'en auroient-ils pas été reſponſables ?

L'adminiſtration a fait ce qu'elle a pu pour avertir le peuple des riſques qu'il couroit ; elle a multiplié les avis & les ordonnances.

Le lait, le plus doux des alimens, devient vénéneux, lorſqu'il a ſéjourné long-tems dans des vaſes de cuivre. On les a proſcrits, & l'on n'en voit plus. Mais les poëlons donnent encore aux enfans des douleurs de colique ; les caſſeroles de terre enduites d'un vernis coloré où entre la chaux de plomb, nuiſent à la ſanté du pauvre ; on lui répete ces avertiſſemens dont enfin il profite.

On n'a donc point négligé d'inſtruire le peuple ſur les dangers qui l'environnent ſans ceſſe. Avant que les ſciences utiles ſubjuguent de proche en proche toutes les claſſes de la ſociété, & qu'elles

préviennent les crimes de l'ignorance, il faudra encore du tems ; mais on a tenté, de diverſes repriſes & par différentes inſtructions, de faire deſcendre ces lumieres dans les dernieres claſſes, jadis trop livrées à l'oubli; le miniſtere les ſurveille mieux aujourd'hui & avec un ſoin paternel ; les ſecours pour les noyés, pour les aſphixiés, pour ceux qui ont avalé quelques liqueurs dangereuſes, ſont prompts & répandus par-tout.



CHAPITRE DCCCXLVIII.

Payer ſon terme.

COMBIEN parmi vous pâliſſent, mes chers & pauvres Pariſiens, en liſant ſeulement le titre de ce chapitre *payer ſon terme* ! Il rend un ſon lugubre ; non, on ne ſauroit reculer ce payement. On s'arrange avec ſa marchande de modes, qui a déjà gagné le double du prix de ce qu'elle vous vend, quand vous ne lui en payez que la moitié ; on s'arrange avec ſon perruquier, qui fait très-bien & qui avoue même qu'il doit être le dernier des créanciers qu'on paye. On s'arrange avec le limonadier, dont le garçon vous parle du *mémoire* de ſon *bourgeois*, & qui n'en parle plus, ſi vous lui perſuadez qu'il faut qu'il aille aux *Variétés amuſantes* (1), en lui donnant *trente ſols*.

(1) Pour qui voit les choſes avec les yeux de

On s'arrange avec ſon épicier, avec ſon boucher, avec ſon tailleur, même avec un Juif, maïs on ne s'arrange point avec ſon principal locataire.

Oui, ſi tous les trois mois vous ne le payez pas le *huit*, le lendemain à ſept heures du matin, il vient vous dire, *c'eſt aujourd'hui le neuf, & voilà ma quittance* : ſi vous héſitez, il ajoute, *la premiere choſe qu'on paye ici, c'eſt ſon terme.* Puis il regarde tous les meubles & dit : *au reſte, ſi vous êtes géné dans le moment, vous avez-là quelques glaces que je vais emporter, & puis cette comode dont mon beau-frère le tapiſſier pourra vous faire bon parti. . . .*

Un principal locataire eſt un créancier impitoyable, qui vous apparoît à chaque quartier, mais il eſt talonné lui-même par le propriétaire qui doit à ſon maçon,

---

Démocrite, tout Paris eſt le grand théâtre des *Variétés amuſantes*; mais je parle ici d'une petite ſalle de ſpectacle qui porte ce nom, & que les Comédiens françois jalouſent plus que tout autre.

& qui rejette ſon inflexibilité ſur les receveurs des trois vingtiemes, qui font pleuvoir les *commandemens de par le Roi*, parce qu'ils ſe les font enſuite rembourſer au triple.

Ainſi il faut de toute néceſſité payer ſon terme, au mois de *janvier*, d'*avril*, de *juillet* & d'*octobre*. Grandes rumeurs ces jours-là dans toutes les maiſons : ſi vous ne faites pas la viſite pour le payement, vous en recevez une avec *papier timbré*; tous les huiſſiers ſont en l'air, on aſſigne à droite, on ſaiſit à gauche; les principaux locataires ſont privilégiés & ne laiſſeront pas ſortir la *niche* en velours du *petit chien*; & dans les fauxbourgs où les payemens ſont plus difficiles encore, & où les principaux locataires ſont moins polis, ils prennent un ton furieux & menaçant, parlent de *commiſſaires*, de *ventes ſur le carreau*, ferment eux-mêmes les portes des allées, & veillent à ce que l'enlevement nocturne des meubles n'ait pas lieu. C'eſt donc le plus énorme *délit* que l'on puiſſe commettre dans une maiſon, que de ne pas

payer

payer ſon terme. On paſſe ſur tous les autres péchés, excepté ſur celui-là.

Une fille d'une conduite équivoque, qui paye réguliérement ſon terme, devient tout de ſuite une très-honnête fille. Celle qui ne le paye pas, fut-elle la plus ſage & la plus vertueuſe du quartier, eſt rangée bien au-deſſous d'une racrocheuſe. On n'a enfin la figure d'un honnête homme & d'une honnête femme, que lorſque l'on a ſatisfait le principal locataire, dès que le quartier eſt *échu* ; il ne ſalue même que ceux qui l'ont payé avec cette ponctualité.

Dans les fauxbourgs, il y a trois à quatre mille ménages qui ne payent point leur terme, & qui promenent tous les trois mois, de galetas en galetas, des meubles dont la totalité ne vaut pas quatre-vingt francs ; ils déménagent piece à piece ſans payer, & laiſſent ſeulement un de leur meubles pour dédommagement, de ſorte qu'au bout de deux ou trois années ils n'ont plus de meubles. Le receveur de la capitation, qui ne s'attendrit

jamais, arrive de *par le Roi*, & s'empare du dernier.

Mais, grande joie dans le galetas quand le terme est payé, parce que le crédit chez le boulanger & chez la fruitiere augmente, s'allonge & se renouvelle après le passage critique. Ces pauvres gens ont un répit de trois mois. C'est pour eux une éternité de repos & de bonheur. Riches! vous ne sentez pas cela; mais les anxiétés recommencent au quartier suivant. Le premier du mois on n'a plus que sept jours, car il faut avoir un loyer de cent écus pour pouvoir aller, sans reproches, jusqu'au *quinze*.

Il arrive quelquefois dans ces pauvres ménages qu'une femme, prévoyant quinze ou vingt jours d'avance qu'elle ne pourra pas payer son terme, envoye la tête de sa fille chez les apprentifs coëffeurs. La pauvre fille, nouvelle Iphigénie, va tendre aux fers rougis, à des mains grossieres & pesantes, lesquelles vont tirailler ses longs cheveux, les tordre, les créper, les mettre en papillotes, va

tendre, dis-je, à ces bourreaux, une tête innocente. On lui brûlera la peau ou l'oreille ; le peigne, conduit par une main novice, déchirera ſes tempes ; elle ſouffrira tout le long du jour le martyre, mais elle s'eſt ſoumiſe hélas ! à ce ſupplice douloureux pour gagner vingt ſols.

La voyez-vous entre deux *maſſacreurs*, verſant plus de larmes qu'elle ne recevra de deniers. Toutes les lourdes erreurs de l'apprentiſſage peſent ſur ſa jeune tête. Elle n'a qu'un miſérable caſaquin, & on la coëffe en ducheſſe. Elle n'a ni bas ni ſouliers, & l'on couvre ſa tête de trois livres de poudre & de deux livres de pomade. Mais l'edifice ſans goût annoncera qu'il a été dreſſé par des mains ignares, car l'on ne devient pas un *Léonard* du premier coup de peigne. On a tracaſſé long-temps les mortelles du bas étage, & offenſé leur neuve chevelure, avant que d'avoir oſé toucher à celle des divinités de l'Olympe.

C'eſt donc une groſſiere & ridicule architecture que notre pauvre Iphigénie

rapportera à la maiſon paternelle. Elle aura le chagrin d'entendre qu'on ſe mocque encore d'elle dans la rue. On reconnoît, au contraſte de la tête & des pieds la victime gémiſſante de la parure. Elle fera ce métier durant quinze jours; elle aura la tête écorchée pendant tout ce tems : on la décoëffera dix fois par jour pour la recoëffer tout autant; mais elle aura gagné enfin de quoi payer le rude *terme*.

Ah ! meſdames les bien parées ! non, on ne parvient pas du premier coup à bâtir ſavamment l'élégant édifice de vos cheveux. On a préalablement tourmenté ſoixante têtes indélicates pour mieux arranger la vôtre. Combien il en a coûté & de larmes & de petits grincemens de dents à votre ſexe dans les poudreux atteliers de la coëffure, pour que toutes les graces naturelles ſe jouent dans vos cheveux arrondis ou flottans. Y ſerez-vous fort ſenſibles, meſdames ? J'en doute. C'eſt pourtant une portion de votre ſexe qui vous a dérobé de telles ſouffrances; vous ſerez plus *belles* de ſes *tour-*

mens ; ne l'oubliez pas. Eh ! que ce ne ſoit pas du moins pour vous une jouiſſance de plus !

On a imaginé de rendre les *principaux locataires* reſponſables de la capitation des *ſous-locataires*, ce qui occaſionne des débats perpétuels : on ne ſort pas ſans avoir exhibé ſa quittance. Les receveurs voudroient remonter juſqu'au déluge. Heureux qui eſt *moine* ou qui loge en *chambre garnie* ! il eſt à l'abri de ces éternels démêlés, avec les plus inſolens ſcribes de tous les bureaux poſſibles du beau royaume.

Le *cendrier*, le marchand *de bouteilles caſſées*, le *gratte-ruiſſeau*, le *crieur de vieilles férailles & de vieux chapeaux*, ont leurs gîtes & payent *capitation*. Quand on voit toutes les rues peuplées à midi, on ne conçoit pas au premier coup-d'œil, où tout ce monde ſe logera le ſoir. C'eſt comme une *ruche* bourdonnante ; chaque inſecte aîlé a ſa *caſe*, mais dans la *ruche* humaine, les *caſes* ſont prodigieuſement inégales. Ici dix inſectes ſont dans le même

trou, tandis qu'un autre insecte le géant des animaux qui le traînent, jettant dans les airs la fumée ondoyante de sa grasse cuisine, occupe soixante fois plus de place.

Depuis trente ans on a bâti dix mille maisons nouvelles, & il y a plus de huit mille appartemens qui sont vuides. Eh bien, quand vous voulez vous loger, vous êtes fort embarassés, à cause des convenances. On se loge aussi plus grandement qu'autrefois. Il est très-difficile de décider si la population de Paris a baissé ou s'est accrue depuis quarante ans; je crois qu'elle a baissé. Les petites locations ont infiniment plus de concurrens que les autres. Il y aura cent personnes qui se présenteront, pour une chambre de cinquante écus; & un hôtel de douze mille livres de loyer portera long-tems *écriteau* : proportion gardée, le pauvre paye plus cher son appartement que le riche, & il en est de même pour tout le reste; c'est-là la plus incontestable, la plus triste & la plus inf-

tructive vérité, qui ſe trouve dans tout le cours de mon livre ; & je ne l'ai fait, j'oſe le dire, que pour la bien inculquer, ſous différentes couleurs, dans la tête des Adniſtrateurs préſens & futurs de la grande police. C'eſt en protégeant le foible & le pauvre que les lois humaines développent leur plus haute ſageſſe ; & c'eſt par-là que les royaumes s'honorent dans la poſtérité la plus reculée.

Fin du Tome X.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

